

Université de Montréal

**La lutte anti-insurrectionnelle : une étude comparative entre la guerre  
du Vietnam et la guerre d'Afghanistan**

par

Pierre-Marc Roberge Lanteigne

**Département de science politique**

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade (M. Sc.)

En science politique

Octobre 2005  
Copyright, Pierre-Marc Lanteigne, 2005



JA

39

U54

2005

V. 023

Direction des bibliothèques

## **AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## **NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La lutte anti-insurrectionnelle : une étude comparative entre la guerre du Vietnam  
et la guerre d'Afghanistan

présenté par :

Pierre-Marc Roberge-Lanteigne

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jean-Philippe Thérien  
Président-rapporteur

Michel Fortmann  
Directeur de recherche

Dominique Caouette  
Membre du jury



## Sommaire

Depuis les événements du 11 septembre 2001, l'armée américaine s'est engagée militairement en Afghanistan et en Irak. Elle a facilement vaincu une armée conventionnelle comme l'armée irakienne et afghane mais elle semble s'enliser dans une guerre de basse intensité contre des guérillas. Cet état de fait nous a poussé à nous demander pourquoi une armée conventionnelle disposant de ressources quasi illimitées peine autant à éliminer une guérilla qui ne possède pas autant de moyens. Nous pensons découvrir quelques éléments de réponse en regardant les leçons de l'histoire. Nous nous sommes penchés ici sur l'étude de deux cas similaires : la guerre du Vietnam (1960-1973) et la guerre d'Afghanistan (1979-1989).

Après l'étude de ces deux cas, il apparaît que les Américains et les Russes ont au cours de leur histoire élaboré une doctrine de lutte anti-insurrectionnelle relativement efficace mais que celle-ci a été oubliée au profit d'une approche conventionnelle. L'étude de ces deux guerres nous montre que les Américains et les Russes n'ont pas vraiment adapté leur stratégie en fonction d'une guerre contre une guérilla. L'usage disproportionné de la force contre un ennemi aussi petit qu'une guérilla a évidemment causé un choc à la population. La guérilla en a profité pour canaliser la haine et le ressentiment de la population à son avantage. De plus, beaucoup de tactiques et d'armements utilisés durant ces guerres n'étaient pas adaptés à la guerre de guérilla. Malgré tout, les Américains aujourd'hui ne semblent pas avoir appris des leçons de ces deux guerres.

Mots clés : Lutte anti-insurrectionnelle, guérilla, histoire militaire, guerre du Vietnam, guerre d'Afghanistan

## Abstract

Since the events of September 11<sup>th</sup> 2001, the American army has been involved in wars against Afghanistan and Iraq. The American army overpowered easily a conventional army such as the Iraq army but the same army seems to be sink into a low-intensity war against guerillas. This fact poses the question why a conventional army who owns important resources have a lot of difficulties to fight a smaller and less equipped guerilla than a regular army. We feel to have discovered such elements of response by looking at the lessons of history. Two similar cases were studied: the Vietnam war (1960-1973) and the Afghan war (1979-1989).

As the case studies reveal, it appears that the Americans and Russians have elaborated through their history a specific doctrine for counterinsurgency but a conventional approach was preferred. During the Vietnam and Afghan wars, the Russian and American armies did not adapt their strategy and their armament to a guerilla warfare. The use of a disproportionate force against a small ennemy caused a tremendous shock to the population. The guerilla took advantage of this and canalized the hate of the population to acheive its goal. Furthermore, the American and Russian army were not ready for a guerilla warfare. It now appears that the American army in Iraq does not seem to have learned much from these past wars.

Key words: Counterinsurgency, guerilla, military history, Vietnam war, Afghan war

## Table des matières

PRÉSENTATION DU JURY	II
SOMMAIRE	III
TABLE DES MATIÈRES	V
LISTE DES SIGLES ET ACRONYMES	VI
INTRODUCTION	1
PREMIER CHAPITRE : LA GUERRE DU VIETNAM	10
1.1 LES GRANDES LIGNES DE LA STRATÉGIE AMÉRICAINE	10
1.2 LA STRATÉGIE DE LA GUERRE D'ATTRITION	13
1.3 LA PACIFICATION	17
1.4 EXPLICATION DE L'ÉCHEC AMÉRICAIN	24
1.5 L'EXPLICATION DE LA GUERRE IMPOSSIBLE À GAGNER	24
1.6 L'APPROCHE CONVENTIONNELLE	26
1.7 L'APPROCHE «SMALL WARS» DE LA CONTRE-GUÉRILLA	27
1.8 CONCLUSION	39
DEUXIÈME CHAPITRE : LA GUERRE D'AFGHANISTAN	41
2.1 LE CONTEXTE AFGHAN	41
2.2 LA STRATÉGIE SOVIÉTIQUE	42
2.3 LES CAUSES DE LA DÉFAITE DE L'ARMÉE ROUGE	59
2.4 CONCLUSION	73
TROISIÈME CHAPITRE : CONCLUSION	75
3.1 DES LEÇONS À TIRER	75
3.2 LES LEÇONS DU PASSÉ ONT-ELLES ÉTÉ RETENUES?	82
TABLEAU	92
ANNEXES	94
BIBLIOGRAPHIE	99

## Liste des sigles et acronymes

AID:	Agency for International Development
ANV :	Armée nord-vietnamienne
ARVN :	Armée de la République du Vietnam
CAP:	Combined Action Platoon
CIA:	Central Intelligence Agency
CIDG:	Civilian Irregular Defense Group
CORDS:	Civilian Operations and Revolutionary Development Support
DRA :	Democratic Republic of Afghanistan
FLN :	Front de libération nationale
GRU :	Service de renseignement de l'Armée Rouge
GVN :	Gouvernement du (sud) Vietnam
ISI :	Inter Services Intelligence (Pakistan)
Khad :	Police secrète afghane
KGB :	Police secrète soviétique
LOC:	Lines of communication
MACV:	Military Assistance Command, Vietnam
NFPF:	National Field Police Force
NWFP:	North West Frontier Province (Pakistan)
PF :	Popular Forces
PDPA :	Parti démocratique du peuple afghan
PRU :	Provincial Reconnaissance Unit
URSS :	Union des Républiques Socialistes Soviétiques
VC :	Viêt-cong





## Introduction

Lorsque les Américains ont annoncé leur victoire sur l'armée irakienne en mai 2003, ils étaient loin de se douter qu'une guérilla allait s'installer et prendre de l'ampleur. L'armée américaine a été capable d'écraser totalement une armée conventionnelle forte de plusieurs centaines de milliers d'hommes mais elle n'a pas pu, à ce jour, venir à bout de cette guérilla. La guerre en tant que telle n'a occasionné qu'une centaine de pertes de vie américaines. Cependant, l'armée américaine a perdu plus d'un millier de soldats du fait des actions de la résistance.<sup>1</sup> L'attentat contre le siège de l'ONU à Bagdad en septembre 2003 ainsi que les attaques quotidiennes contre l'armée américaine et la nouvelle police irakienne nous donnent une bonne idée de l'aisance et de la détermination de la guérilla.

Les Américains sont confrontés à un problème plus modeste mais tout aussi réel en Afghanistan. Suite aux attentats du 11 septembre 2001, l'armée américaine a envahi l'Afghanistan pour renverser le régime des Talibans qui abritait des membres du réseau terroriste Al-Quaïda. Leurs forces ont rapidement écrasé l'armée des Talibans. Cependant, malgré cette victoire, il existe toujours en Afghanistan une guérilla active qui résiste aux Américains et à leurs alliés. Le gouvernement de Kaboul ne contrôle pas encore tout le territoire afghan et continue d'être la cible d'actes de violence sporadiques. La situation politique en Afghanistan demeure donc précaire.

Après les attentats du 11 septembre 2001, la guerre asymétrique est devenue un sujet de préoccupation important à cause de la lutte anti-terroriste et de la lutte anti-guérilla en Irak et en Afghanistan. Traquer un adversaire minuscule est vite apparu

---

<sup>1</sup> Legault, Albert. Fortmann, Michel. Gérard Hervouet et al. *Les conflits dans le monde 2003*. Les Presses de l'Université Laval, Québec, p.29-30.

comme une tâche très difficile et surtout différente d'une guerre conventionnelle. Détruire une guérilla demande souvent d'autres moyens qu'une guerre conventionnelle. La force brute d'une armée ne peut pas toujours venir à bout d'une guérilla. La situation actuelle en Irak et en Afghanistan montre les limites d'une stratégie conventionnelle pour contrer une guérilla. De plus, en regardant l'histoire, il est intéressant d'observer que des armées conventionnelles bien équipées peuvent s'enliser dans un conflit de basse intensité contre un ennemi peu nombreux, moins bien équipé et disposant de moins de ressources.

Dans cette optique, il nous apparaît donc important d'étudier les expériences passées en matière de lutte anti-insurrectionnelle pour avoir des pistes de solution aux conflits qui se déroulent présentement. C'est en étudiant l'histoire de la lutte anti-insurrectionnelle que nous pourrions avoir des réponses. Les leçons que nous ont laissées ces conflits sont toujours pertinentes aujourd'hui. Elles nous donnent des indications sur ce qui peut être entrepris contre une guérilla et surtout nous indiquent les erreurs à éviter. Dans ce mémoire, nous étudierons deux cas en particulier et nous verrons par la suite si les leçons de ces guerres ont bien été apprises aujourd'hui.

Nous avons décidé d'analyser deux guerres importantes pour que notre étude de cas soit la plus complète possible : la guerre du Vietnam (1960-1973) et la guerre d'Afghanistan (1979-1989). Ces deux conflits se sont soldés par la défaite des Américains et des Russes et ont ébranlé fortement les militaires et politiciens qui tentèrent de tirer des leçons de leurs erreurs. De plus, pour faciliter la comparaison, nous avons pris deux guerres qui se ressemblaient. Dans les deux cas, une superpuissance s'est impliquée dans une guerre civile en faveur d'un belligérant pour lutter contre une

guérilla qui menaçait le gouvernement en place. Dans les deux cas, l'armée avait le contrôle des villes mais les campagnes leur échappaient. Dans les deux cas, les militaires crurent obtenir la victoire grâce à leur technologie et leur puissance de feu supérieure. De plus, au Vietnam comme en Afghanistan, la guérilla utilisait avec succès la géographie de leur pays pour échapper à leurs poursuivants. Finalement, les armées américaine et soviétique avaient des ressources quasi sans limites pour éliminer la guérilla et ont néanmoins échoué.

Pour la guerre d'Afghanistan, notre analyse s'étendra de 1979 à 1989, période durant laquelle les Soviétiques ont occupé ce pays. Pour la guerre du Vietnam, notre analyse englobera la période de 1960 à 1973, date du retrait américain. Bien que la guerre ait officiellement débuté en 1964, plusieurs milliers de conseillers militaires étaient en poste dès 1960 et prenaient part activement aux opérations militaires. Nous partirons de cette question : Quelles méthodes de lutte anti-insurrectionnelle ont été mises en pratique et pourquoi celles-ci ont-elles échoué ? En suivant ces deux conflits, nous répondrons à cette question. Notre thèse est que les Américains et les Russes ont développé au cours du 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle une stratégie de lutte anti-insurrectionnelle efficace mais qu'au fil des années, elle a été oubliée au profit d'une approche conventionnelle. Les Américains et les Russes n'ont pas appris des leçons du passé.

Nous analyserons ces conflits en tenant compte de deux dimensions : les dimensions politique et militaire. La dimension politique de la lutte anti-insurrectionnelle concerne l'étude de tous les moyens politiques mis de l'avant pour isoler les guérilleros de la population et pour la rallier au gouvernement. Nous pouvons prendre en considération tous les programmes de villages fortifiés, de pardon aux rebelles qui se

rendent (*ex. Open arm*), de propagande du gouvernement (*ex. la bataille pour les cœurs et les esprits*), de mesures d'aide et de programmes sociaux à la population, etc. Nous excluons cependant les mesures internationales prises par un pays pour isoler les guérilleros de l'extérieur et empêcher que toute aide leur soit donnée, comme par exemple l'expansion de la guerre au Cambodge et au Laos afin que les Viêt-congs n'utilisent plus leur territoire. Il en va de même des mesures prises pour avoir l'appui international d'autres pays pour légitimer de l'extérieur la campagne anti-insurrectionnelle entreprise.

La dimension militaire consiste en l'étude des différentes tactiques mises au point pour contrer la guérilla. Il y a entre autres les stratégies pour éliminer physiquement la guérilla et pour couper leurs lignes de ravitaillement. La dissuasion est aussi très importante. Dans le cas de la guerre du Viet-nam, il est important de centrer notre analyse sur les actions menées contre la guérilla viêt-cong et non contre l'armée nord-vietnamienne qui était une armée conventionnelle. Ce n'était donc pas ici une opération contre-insurrectionnelle mais bien une opération militaire conventionnelle. Cette distinction ne s'applique pas au cas de l'Armée Rouge en Afghanistan où toutes les actions menées étaient contre une guérilla.

Avant d'aller plus loin, il serait intéressant d'éclairer quelques concepts fondamentaux pour notre analyse. Le terme de conflit de basse intensité a souvent été employé pour catégoriser un type de conflit dont Raza donne ici une définition:

«The term Low-Intensity Conflicts (LIC) has emerged only in the recent decades, with the US Pentagon's description of the spectrum of conflict consisting of 'high', 'medium' and low intensity levels. [...] Low-Intensity conflicts (LCI), a valuable term, embrace a host of different conflict forms –such as, insurgencies, guerilla wars, terrorism their counter-measures, and peace-keeping duties. These essentially involve regular forces on one side and (in the most cases) irregulars on the other. Such conflicts if left unchecked,

could prove extremely destructive to one and all, and if confronted unsystematically, they could escalate into higher intensity threat.»<sup>2</sup>

Cette définition a l'avantage d'englober les opérations de guérilla et de contre-guérilla dans un ensemble plus vaste. Plusieurs autres appellations comme lutte de libération nationale, guerre de partisan peuvent faire partie de cet ensemble. Le terrorisme fait également partie de la catégorie des conflits de basse intensité. Cela nous donne une idée générale de la tournure des opérations. Elles sont sporadiques, impliquent de petits groupes armés, et dans un camp comme dans l'autre, la surprise est un élément important. Généralement, ce type de conflit a tendance à perdurer avant que l'un ou l'autre côté prenne un avantage certain.

Ces conflits opposent généralement un État face à un groupe armée non-étatique qui ne peut affronter directement une armée moderne d'où la dissymétrie du rapport de force entre les deux adversaires. La guérilla ne vise pas vraiment la victoire militaire contre une armée, mais tente plutôt de l'affaiblir graduellement en la démoralisant et en la forçant ainsi au retrait. De leur côté, les forces anti-insurrectionnelle doivent maintenir un effort soutenu contre la guérilla qui, à long terme, peut miner une armée réputée la meilleure au monde, tel le cas de l'enlèvement d'Israël au Liban.<sup>3</sup> Ce type d'adversaire est souvent perçu comme une source de nuisance par les États.

Il est important de faire la distinction entre le terrorisme et la guérilla. Bien qu'ils aient tous deux le même objectif (indépendance, revendications politiques, etc.), ils n'ont pas le même modus operandi. Les actions de la guérilla visent spécifiquement le pouvoir politique par des attentats contre des infrastructures, attaques de postes isolés, assassinats

---

<sup>2</sup> Raza, M. Maroof. 1995. *Low Intensity Conflicts, The New Dimension To India's Military Commitments*. Kartikeya Publications, Meerut, 91p.

<sup>3</sup> Ibid, p.5.

de personnalités politiques, etc. Le terrorisme n'utilise pas ce type de violence. Les actions du terrorisme sont indiscriminées, c'est à dire qu'elles ne visent personne en particulier. Elles visent les endroits publics et a pour but de faire le plus de victimes possibles. Le but du terrorisme est d'affaiblir l'État en instaurant un climat de terreur permanent dans la population puisque le groupe montre qu'il est capable de frapper n'importe où et à n'importe quel moment<sup>4</sup>. Les civils sont donc les principales victimes du terrorisme.

La violence engendrée par le terrorisme et la guérilla obéit à une logique qui lui est propre. En effet, alors que le terrorisme est un moyen de faire prendre conscience à la population d'une cause à défendre, la guérilla vise explicitement un changement politique par les armes. Certains groupes terroristes tendent à aspirer à une guérilla. Les groupes terroristes ont eu peu de succès dans la reconnaissance de leurs revendications comparativement à la guérilla qui en a eu un peu plus<sup>5</sup>. En effet, la base populaire des groupes terroristes est souvent moindre que celle de la guérilla. La majorité des groupes terroristes comme l'ETA ou les Brigades Rouges n'ont jamais eu le succès qu'ils escomptaient. Le dogmatisme de certains groupes terroristes (souvent des groupes d'extrême gauche ou d'extrême droite) les prive souvent d'un appui populaire et les marginalise ainsi.

La notion de lutte anti-insurrectionnelle, quant à elle, varie d'un auteur à un autre et rassemble un ensemble d'indications pour lutter contre la guérilla. Plusieurs spécialistes (praticiens et théoriciens) comme Thompson, Galula et Dunn se sont penchés

---

<sup>4</sup> Sommier, Isabelle. 2000. *Le terrorisme*. Flammarion, Paris, p.28-30.

<sup>5</sup> Baylis, John et al. 2002. *Strategy in the Contemporary World*. Oxford University Press, Bath, p.209-211.

sur la question. Shy et Collier donnent ici une définition qui semble synthétiser leurs travaux :

«On the other side –the side of the counter-revolutionaries- the crucial question concerns the relative importance of violence and persuasion, in effect the choice between war and politics. How far is a revolutionary movement dependant on popular political support, and thus vulnerable is it to political action designed to undermine popular support?»<sup>6</sup>

La lutte anti-insurrectionnelle est donc un combat à deux niveaux : un niveau politique et un niveau militaire. Il ne faut pas seulement chercher à détruire l'ennemi, il faut tenter de le rallier pacifiquement par la persuasion et tenter de s'allier la population par l'action politique. Ceci est donc un élément fondamental de la lutte anti-insurrectionnelle qui est aussi importante sinon plus que l'action militaire. Le dosage entre violence et persuasion est donc important dans la lutte anti-insurrectionnelle.

La majorité des auteurs s'entendent sur le fait que l'État doit chercher à avoir l'appui de la population. Cependant, comme mentionné précédemment, quelques nuances existent dans la notion de lutte anti-insurrectionnelle. Certains auteurs comme Robert Thompson et Julian Paget accordent beaucoup d'importance à l'action conjointe entre les militaires et les civils pour contrer la subversion tout en agissant dans le cadre de la loi<sup>7</sup>. La lutte sur le terrain politique est donc féroce et le gouvernement doit avoir un plan clair pour limiter la progression des idées subversives de la guérilla auprès de la population. Le gouvernement doit donc prouver à la population que ses idées sont moralement supérieures à celles de la guérilla<sup>8</sup>. Pour Thompson, la politique est donc le principal champ de bataille.

---

<sup>6</sup> Paret, Peter et al. 1986. *Makers of Modern Strategy*. Princeton University Press, Princeton, p.820.

<sup>7</sup> Thompson, Robert. 1969. *No Exit from Vietnam*. Chatto and Windus, Londres, p.163-178, Baylis et al. 2002, 221-223.

<sup>8</sup> Ibid, p.221-226.



D'autres auteurs, comme Samuel Griffith, mettent davantage l'accent sur l'aspect répressif de la lutte anti-insurrectionnelle. Il explique la lutte anti-guérilla en trois phases. La première, la localisation, consiste en la collecte d'informations et en la surveillance des guérilleros. Des méthodes légales doivent être utilisées pour préserver la légitimité de l'État et la confiance du public à son égard. Les excès de l'État pourraient être utilisés par la guérilla. La seconde phase, l'isolation, consiste à séparer les guérilleros de la population par divers moyens dont la mise sur pied de villages fortifiés ainsi que de patrouilles pour dissuader la guérilla d'entrer en contact avec la population. La dernière étape, l'éradication, consiste en l'élimination de la guérilla. Si des mesures d'amnistie comme *Open Arms* ne suffisent pas pour désarmer pacifiquement les guérilleros, des offensives doivent être effectuées pour détruire les bases arrière de la guérilla. Plusieurs autres moyens comme la désinformation et la guerre psychologique peuvent être utilisés pour affaiblir et confondre les guérilleros.

Dans ce mémoire, nous utiliserons en particulier des sources secondaires. La littérature sur ce sujet est abondante. De nombreux ouvrages et articles ont été écrits sur la guerre du Vietnam et d'Afghanistan. Nous nous baserons sur plusieurs écrits laissés par des militaires, spécialistes de la guérilla, observateurs et membres de milieux académiques. Ces écrits renferment de nombreux renseignements sur la conduite des opérations militaires et sur la stratégie d'ensemble pour venir à bout de la guérilla. Certains auteurs se sont davantage orientés vers la critique des stratégies américaine et russe pour venir à bout de la guérilla. Ces critiques nous seront utiles pour notre analyse.

Finalement, ce mémoire comportera trois parties. La première partie de ce mémoire portera sur l'étude de la guerre du Vietnam. Nous verrons par quels moyens les

Américains tentèrent d'éliminer le Viêt-cong et pourquoi ils ont échoué à éradiquer la guérilla. La deuxième partie sera consacrée à l'étude de la guerre d'Afghanistan où nous nous livrerons au même exercice. La dernière partie sera une synthèse des deux chapitres précédents. Nous serons en mesure de tirer des leçons importantes de ces deux guerres. Finalement, nous pourrons constater si les Américains aujourd'hui ont appris de leurs erreurs au Vietnam et des erreurs des Russes en Afghanistan.

## La guerre du Vietnam

En 1954, suite à la défaite de Dien Bien Phu, les Français quittent le Vietnam après une longue guerre. Deux pays ont été créés, le Vietnam du Nord, d'obédience communiste sous la direction d'Hô Chi Minh et la République du Vietnam du Sud pro-occidentale (voir carte un et deux). Les Américains ont comblé le vide laissé par les Français en soutenant le gouvernement du Sud. Le Vietnam du Sud est la proie de toutes sortes d'agitations. Des communistes créent en 1960 le Front de libération national (FLN), mieux connu sous le nom de Viêt-cong. Soutenu par le Vietnam du Nord, le FLN veut dans un premier temps renverser le gouvernement de Saigon, jugé corrompu et à la solde des Américains. Pour compliquer la situation, des unités de l'armée Nord-vietnamienne sont postées dans les hauts plateaux du pays. Les Américains entraînent donc l'ARVN (Armée de la République du Vietnam) à combattre les forces communistes. L'aide américaine au Vietnam du Sud va en augmentant. En 1964, l'incident du golfe du Tonkin donne aux Américains le prétexte pour s'engager davantage au Vietnam et cesser d'être seulement des instructeurs pour l'ARVN.<sup>9</sup> L'armée américaine s'engage militairement pour chasser le Viêt-cong et contrer la menace communiste sur le Vietnam du Sud.

### 1.1 Les grandes lignes de la stratégie américaine

Le conflit vietnamien était multidimensionnel : il s'agissait d'une guerre conventionnelle contre les unités nord-vietnamiennes et d'une lutte anti-guérilla contre

---

<sup>9</sup> En août 1964, le destroyer Maddox a été attaqué par la marine nord-vietnamienne dans le golfe du Tonkin. Cela a donné l'occasion au président Johnson d'étendre la guerre. Par la résolution du golfe de Tonkin adoptée par le Sénat, les Américains ont entrepris le bombardement systématique du Vietnam du Nord et augmenté significativement le nombre de soldats au Vietnam du Sud (Karnow 1983, p.363-386).

les Viêt-congs. Cela força les Américains à redoubler d'ingéniosité pour affronter les forces communistes.<sup>10</sup> Il y avait plusieurs façons d'envisager les choses. Le MACV (Military Assistance Command, Vietnam), sous la direction du général Westmorland, voyait la guerre d'une manière conventionnelle. Il avait une vision très simpliste de la lutte antiguérilla : l'ennemi devait être anéanti par une très grande puissance de feu.<sup>11</sup> Tous les efforts devaient être faits pour localiser et anéantir l'ennemi par une supériorité numérique et qualitative. Donc, il n'y a pas vraiment de distinction dans la façon d'agir contre un ennemi conventionnel ou un ennemi non conventionnel. L'armée américaine entraîna aussi l'ARVN à faire face à une guerre conventionnelle. Un manuel militaire élabore ainsi la marche à suivre pour contrer la guérilla :

«Operations to suppress and eliminate irregular forces are primarily offensive in nature. Thus, the conventional force must plan for and seize the initiative at the outset and retain it throughout the conduct of the operation. These operations may be required in situations wherein an irregular force either constitutes the only enemy or threatens rear areas or regular military force which are conducting conventional operations. The operations are similar in either cases.»<sup>12</sup>

Westmorland élaborait au Vietnam sa stratégie d'attrition. Selon lui, plus on tuerait de Viêt-congs, moins ceux-ci seraient disposés à continuer la lutte. Westmorland exigeait un quota mensuel de Viêt-congs mis hors d'état de combattre. Selon lui, les pertes énormes qu'ils subiraient les contraindraient à demander la paix.

<sup>10</sup> Beckett, Ian et John Pimlott. 1985. *Armed Forces and Modern Counter-Insurgency*. St-Martin's Press. New York, p.77.

<sup>11</sup> Komer, Robert W. 1986. *Bureaucracy at War*. Westview Special Studies in National Security and Defense Policy, Boulder, p.56-60.

<sup>12</sup> Cable, Larry, E. 1986. *Conflicts of Myths, The Development of American Counterinsurgency Doctrine and the Vietnam War*. New York University Press. New York, p.120.

L'approche de l'armée était à l'opposé de celle du corps des Marines.<sup>13</sup> Les Marines ne croyaient pas nécessaire d'utiliser la puissance de feu maximale contre une guérilla. Il fallait, pour eux, ajuster la puissance de feu à la taille de l'ennemi. Les Marines (ainsi que les commandos de la Navy, les SEALs et ceux de l'armée, les Bêrets verts) optaient pour des opérations de plus petite taille. Des petits groupes pouvaient repérer et détruire un ennemi sans exiger un vaste déploiement, coûteux en matériel et en hommes. De plus, de petites patrouilles offensives mettaient de la pression sur les guérilleros. Les Marines étaient également conscients qu'il ne suffisait pas d'éliminer la guérilla, il fallait aussi agir sur la population en empêchant l'infiltration des guérilleros communistes dans celle-ci. Encore là, la position des Marines était différente de celle de l'armée. L'armée préférait le modèle des hameaux fortifiés, qui impliquait le déménagement d'une partie de la population dans des villages surveillés. Les Marines préféraient éviter le choc du transfert des populations en envoyant des hommes surveiller les villages existants, d'où le fameux programme du CAP (*Combinated Action Platoons*) des Marines. Nous aurons l'occasion de revenir sur les détails de ces programmes plus loin. Malheureusement pour les Marines, c'est la vision de Westmorland et de l'armée qui s'imposa au Vietnam.

---

<sup>13</sup> Les Marines sont un corps d'armée indépendant de l'armée de terre. Ce corps d'armée est spécialisé dans les opérations amphibies et les déploiements rapides de soldats dans des zones de guerre. Les Marines peuvent compter sur leurs propres aviation et marine pour les appuyer. Au Vietnam, le 1<sup>er</sup> corps d'armée au nord (il y avait quatre corps d'armée américains au Vietnam) était tenu par les Marines. Cependant, ils étaient sous l'autorité directe du MACV. Voir Beckett et Pimlott, p.77-80; Cable, 1986, p.158-171; Hennessy 1997, p.107-136.

## 1.2 La stratégie de la guerre d'attrition

La stratégie de la guerre d'attrition de Westmorland impliquait l'utilisation maximum de la force contre la guérilla. Les Américains espéraient que la mobilité et la puissance de feu supérieure de leur armée pourraient écraser toute résistance. Robert Komer résume ainsi la pensée des militaires américains :

«In short, this war of attrition seemed a natural role for an immensely superior conventional allied force, rich in mobility and firepower. We thought we had ample resources to fight a war of attrition against such an impoverished foe».<sup>14</sup>

La stratégie d'attrition nécessitait, entre autres des moyens logistiques énormes. Le ravitaillement de 560 000 hommes posait à l'état-major un gigantesque défi. Les Américains réussirent, malgré tout, à ravitailler cette gigantesque armée.<sup>15</sup> La pièce maîtresse de la stratégie de Westmorland consistait en l'utilisation de grandes unités de combat pour éliminer le Viêt-cong.<sup>16</sup> Grâce à l'hélicoptère, les unités américaines pouvaient se déplacer rapidement, très loin au cœur du territoire ennemi. L'hélicoptère servait aussi à acheminer du matériel et des hommes dans des zones de combat éloignées et à évacuer rapidement blessés. Une opération normale de ratissage pouvait impliquer une centaine d'hommes. Ils étaient à la recherche de concentrations de troupes viêt-congs, de caches d'armes, de complexes souterrains, etc. Cependant, les troupes n'occupaient jamais le terrain conquis et, invariablement, les Viêt-congs revenaient pour réoccuper le territoire. En bout de ligne, ces opérations n'étaient pas très utiles.

De temps à autre, il arrivait que l'armée américaine effectue une grande opération de ratissage, de type «coup de poing», pour éliminer les sanctuaires viêt-congs. Ces

---

<sup>14</sup> Komer 1986, p.57.

<sup>15</sup> Sheehan, Neil. 1990. *L'innocence perdue*. Édition du Seuil, Paris, p.733-738; p.105-129.

<sup>16</sup> Beckett et Pimlott 1985, p.77-79.

opérations militaires nécessitaient souvent l'action de milliers d'hommes et de plusieurs divisions. Ces sanctuaires étaient, en fait, des bases arrières du Viêt-cong, composées de caches d'armes, d'hôpitaux de campagne, de Q.G, de casemates, de souterrains, etc. La jungle dissimulait une bonne partie de ces fortifications. *Cedar Falls* est un exemple de ces opérations.<sup>17</sup> À la fin de l'année 1966, l'état-major américain était particulièrement inquiet à propos de la sécurité de Saigon. En effet, à 40 km au nord de la ville, se trouvait une région surnommée le Triangle de fer. Cette région abritait de nombreux Viêt-congs et était une base d'attaque pour plusieurs positions américaines dans la région. Il fut décidé de raser complètement la région pour éliminer les bases des Viêt-congs. Trente mille hommes furent mobilisés pour cette opération et on fit appel à des avions épandeurs de défoliant pour détruire la jungle qui servait de couvert aux guérilleros, ainsi qu'à des bombardiers géants B-52 pour anéantir les positions ennemies. L'infanterie devait suivre pour nettoyer les poches de résistance, et des bulldozers devaient aplanir toute la région. Penycate et Mangold rajoutent :

«L'opération *Cedar Falls* (du nom d'une ville de l'Iowa) fut prévue pour le 8 janvier 1967. Ses objectifs étaient impitoyables et sans compromis possible. Tout d'abord le village de Ben Suc devait être vidé de ses habitants et rasé. Toutes les autres localités du Triangle de fer devaient subir le même sort. Le but de l'opération était de localiser le QG de la IVe région militaire, de l'explorer et de le détruire en même temps que les autres galeries que l'on trouverait. Une fois la population civile évacuée du Triangle de fer, toute la végétation y serait détruite et on le déclarerait zone interdite».<sup>18</sup>

Malgré ces moyens extrêmes, les Viêt-congs revinrent dans la région. En effet, au début de l'opération, les plus grosses unités viêt-congs quittèrent la région pour se mettre en sûreté près du Cambodge. Lorsque les Américains repartirent, ils revinrent s'installer

<sup>17</sup> Beckett et Pimlott, 1985 p.91-92; Penycate, John, Tom Mangold. 1986. *Les tunnels de Cu Chi*. Albin Michel, Paris, p.165-181; Ploger 1974, p.139-140.

<sup>18</sup> Penycate et Mangold, 1986 p.169.

dans la région pour poursuivre leurs activités.<sup>19</sup> De plus, il s'installa chez la population déplacée un vif sentiment antiaméricain. *Cedar Falls* et les opérations du même type furent des échecs et ne réduisirent aucunement la capacité du Viêt-cong à se battre.

La seconde partie du plan de Westmorland consistait à couper les voies d'approvisionnement viêt-congs. Pour les Américains, toute guérilla dépendait de soutiens externes.<sup>20</sup> Au Vietnam, les Viêt-congs recevaient sans cesse du matériel, des hommes et des vivres en provenance du Vietnam du Nord.<sup>21</sup> Passant au travers du Laos, du Cambodge et du Vietnam, la piste Hô Chi Minh servait de voie de ravitaillement pour le Viêt-cong (voir carte trois). Cette voie était, en fait, plusieurs sentiers aménagés par le Viêt-cong, en grande partie camouflés par la jungle. Une armée de 300 000 hommes et femmes était affectée à la réfection de ces pistes pour les remettre en état après les bombardements américains. Lorsqu'une voie était coupée par les bombardements, le trafic était tout simplement dévié sur une autre voie en attendant que la première soit réparée.<sup>22</sup>

Malgré tout, les Américains dépensèrent énormément d'énergie pour arrêter le ravitaillement transitant par cette voie. Des bombardements intenses furent effectués pour détruire les pistes et les colonnes ennemies. Les moyens étaient énormes. Les Américains faisaient souvent appel à leurs bombardiers géants B-52. En plus des bombardements conventionnels, les Américains vaporisèrent une quantité industrielle d'agent orange, un défoliant, sur la jungle vietnamienne afin de détruire le couvert

---

<sup>19</sup> Penycate et Mangold, 1986, p.172; Karnow, Stanley. 1983. *Vietnam, a History*. The Viking Press, New York, p.262-264.

<sup>20</sup> Cable 1986, p.5-6.

<sup>21</sup> Karnow 1983, p.455-460.

<sup>22</sup> Sheehan 1990, p.798-800; Le Quang, Gérard. 1973. *La guerre américaine d'Indochine*. Paris, Éditions universitaires, p.56-57.



végétal de la piste Hô Chi Minh.<sup>23</sup> De plus, pour suivre le trafic de la piste Hô Chi Minh, les Américains larguèrent une multitude de capteurs spéciaux qui enregistrèrent les vibrations produites par les colonnes de camions ennemies.<sup>24</sup> Les Américains pouvaient ainsi guider les bombardiers.<sup>25</sup> Une infirmière nord-vietnamienne faisant le voyage vers le sud raconte au sujet des bombardements américains de la piste Hô Chi Minh :

«The rainy season had just started, and the route was muddy [...] The Americans had denuded the jungles with their bombs, and there was no place to hide. They would light up the area with flares, then drop bombs everywhere. Each time they flew overhead, our commander ordered us to disperse and dig foxholes, but the bombs fell close, and I shook with fear. My heart would throb, and my whole body trembled inside as the bombs exploded. Even after the bombing had stopped, I couldn't focus my eyes, and my head ached for hours».<sup>26</sup>

Malgré tous leurs efforts, les Américains ne réussirent jamais à enrayer le trafic de la piste Hô Chi Minh. Au lieu de diminuer, celui-ci augmentait. En 1965, 35 000 hommes avaient fait le trajet vers le sud. En 1967, 150 000 firent le même trajet. Sur les 6000 tonnes de matériel que les nord-Vietnamiens recevaient chaque mois des Soviétiques, il n'en fallait qu'une mince fraction pour alimenter le Viêt-cong. Il ne fallait que 15 tonnes de matériel (armes, munitions et vivres) par jour au Viêt-cong pour survivre et continuer le combat.<sup>27</sup> Les guérilleros se battaient avec très peu de moyens et ils étaient habitués à faire preuve d'imagination pour combattre les Américains. Par exemple, les Viêt-congs

<sup>23</sup> Le Quang 1973, p.96-97.

<sup>24</sup> En 1968, les Américains ont lancé l'opération Igloo White. Depuis un centre de commande en Thaïlande, l'armée américaine, par le biais de capteurs spéciaux disséminés dans la jungle, devaient repérer par la vibration des camions et des hommes les colonnes de ravitaillement ennemies. Des appareils spéciaux captaient même les odeurs d'urine humaine. Une fois la position des camions établie par ordinateur, le centre de commande guidait sur eux des bombardiers chargés de les détruire. Cependant, les Vietnamiens ont vite trouvé le moyen de berner les capteurs américains et les bombardiers larguèrent ainsi inutilement leurs bombes. Les Américains ne voyaient jamais l'objectif et croyaient l'avoir détruit. Ils se sont rendus compte de leur erreur en analysant leurs résultats : leur estimation avançait qu'ils avaient détruit plus de camions nord-vietnamiens que le Vietnam du Nord en possédait réellement. (Voir le site [www.constantvzw.com/vj4/gdop/gv/white/igloof.html](http://www.constantvzw.com/vj4/gdop/gv/white/igloof.html)).

<sup>25</sup> Lambiotte, Anne-Francoise et Claude Devroye. 1980. *Histoire des guerres du Vietnam*. Elsevier Séquoia, Paris, 1980 p.164-170 ; Mangold et Penycate 1986, p.205-218.

<sup>26</sup> Karnow 1983, p.455-456.

<sup>27</sup> Ibid, p.454-455; Penycate et Mangold 1986, p.118-119.

utilisaient les explosifs des bombes américaines non explosées. Ils achetaient aussi ce qui leur manquait sur le marché noir.<sup>28</sup> À titre de comparaison, une armée mécanisée comme l'armée américaine nécessitait 80 000 tonnes de munitions et 30 millions de litres de carburant par mois.<sup>29</sup> Le Viêt-cong n'avait pas ces énormes besoins. Il se contentait de très peu pour demeurer aussi actif. Le ravitaillement causait donc moins de problèmes aux Viêt-congs que les Américains ne le pensaient. Les efforts américains pour couper la piste Hô Chi Minh furent donc inutiles.

### 1.3 La pacification

En plus des actions conventionnelles, plusieurs projets furent entrepris pour pacifier les campagnes. Selon Lambiotte et Devroye, la pacification était :

«une notion fourre-tout chargée de décrire les efforts, soutenus par les Américains et consentis par les gouvernements successifs du Vietnam du Sud, pour contrecarrer l'attrait de son ennemi intérieur –les communistes, généralement dénommés Viêt-congs- et tourner à son profit la puissance politique qu'il représentait».<sup>30</sup>

Les Américains voulaient gagner le soutien de la population par des projets de développement et de protection.<sup>31</sup> Ces projets, en marge des grandes opérations militaires, étaient considérés avec scepticisme par l'armée. Westmorland en particulier n'aimait pas les projets qui ne cadraient pas avec sa façon de concevoir la guerre. Pour lui, il fallait mettre l'accent sur la guerre conventionnelle pour détruire le plus d'unités ennemies possible. La principale menace provenait de la présence d'armées nord-vietnamiennes dans les plateaux centraux et dans le nord du Vietnam du Sud. Le général américain craignait, entre autres, une invasion du Nord, un peu comme cela s'était passé

<sup>28</sup> Karnow 1983, p.454-455; Penycate et Mangold 1986, p.118-119.

<sup>29</sup> Penycate et Mangold 1986, p.118-119.

<sup>30</sup> Lambiotte et Devroye 1980, p.106.

<sup>31</sup> Ploger, Robert R. 1974. *US Army Engineers 1965-1970*. Department of Army, Washington, p.166-167.

en Corée. C'est donc dans cette optique que Westmorland plaça une grande partie de ses troupes dans le Nord en prévision d'une invasion.<sup>32</sup> L'armée préférait concentrer ses efforts sur l'ANV (armée nord-vietnamienne) et laisser la pacification des campagnes à d'autres organismes. De nombreuses agences (AID, CIA, département d'État, etc.) ciblaient davantage le Viêt-cong et l'aide à la population. Leurs initiatives ont été nombreuses, mais elles étaient mal coordonnées, et plusieurs n'étaient pas assez importantes pour influencer le conflit. Malgré cela, les Américains firent un effort pour mieux concerter leurs actions.<sup>33</sup> En 1967, le CORDS (*Civilian Operations and Revolutionary Development Support*) fut créé dans le but de gérer les programmes de pacification des campagnes.<sup>34</sup>

Un programme en vue de limiter les incursions des Viêt-congs dans la population avait été mis au point dès le début de la guerre. Plusieurs spécialistes de la contre-guérilla soulignent qu'il est important de limiter le plus possible les contacts entre les guérilleros et la population afin d'éviter que ceux-ci répandent leurs idées subversives au sein de la population.<sup>35</sup> Le programme des hameaux stratégiques était conçu dans le but de regrouper les populations rurales en certains points pour mieux les contrôler et les isoler des guérilleros. Les villages étaient fortifiés et leur sécurité était confié à l'ARVN, qui n'était pas très fiable. Cependant, il fallait pour cela forcer les habitants à quitter leurs terres. Les paysans vietnamiens n'aimaient pas du tout cette idée. Ils étaient très attachés à leur terre ancestrale et la quitter était pour eux quelque chose de très difficile. Cela ne fit qu'augmenter la haine envers les Américains et le régime de Saïgon. Les

---

<sup>32</sup> Sheehan 1990, p.752-776.

<sup>33</sup> Kolko, Gabriel. 1985. *Anatomy of a War*. Pantheon Books, New York, p.394-396.

<sup>34</sup> Beckett et Pimlott 1985, p.94-99; Sheehan 1990, p.770-776.

<sup>31</sup> Thompson, Robert. 1969. *No Exit from Vietnam*. Chatto and Windus, Londres, 208p.

Viêt-congs canalisèrent, avec succès, le ressentiment engendré par ces déplacements forcés. De plus, les paysans étaient contraints de travailler à la fortification des villages, ce qui n'aidait pas les choses.<sup>36</sup>

Mais plus important encore, les hameaux stratégiques ne remplissaient pas leur objectif principal, à savoir l'isolement des guérilleros de la population. Bien au contraire, les infiltrations des Viêt-congs se poursuivaient la nuit<sup>37</sup>. Ils profitaient de la faiblesse de l'ARVN, qui n'était pas capable d'assurer correctement la sécurité des hameaux stratégiques.<sup>38</sup> Pourtant, les Américains étaient convaincus de la sécurité des hameaux stratégiques. Ils avaient élaboré un système, le HES (*Halmet Evaluation System*) qui était censé évaluer la sécurité des hameaux stratégiques. Selon eux, 80% des hameaux étaient jugés sécuritaires. En réalité, les infiltrations continuaient et la sécurité des hameaux était loin d'être acquise.<sup>39</sup>

Le corps des Marines pensa avoir trouvé la solution pour contrer les infiltrations des Viêt-congs dans la population. Les Marines élaborèrent le CAP (*Combinated Action Platoons*) qui consistait à assurer la sécurité des villages vietnamiens. Au lieu de forcer l'évacuation des villages vers des hameaux stratégiques, des soldats montaient la garde autour des villages existants avec des milices locales. La présence de soldats américains dissuadait les Viêt-congs d'entrer dans le village ou, du moins, nuisait à leurs activités.

---

<sup>36</sup> Lambiotte et Devroye 1980, p 106-113.

<sup>37</sup> Les Viêt-congs se faufilaient souvent dans les villages à la faveur de la nuit. Là, ils terrorisaient leurs ennemis en tuant des membres du gouvernement ou en tuant des civils favorables au gouvernement. Ces actions intimidaient souvent la population et la contraignaient à collaborer avec le Viêt-cong. Lorsque la population était en grande partie ralliée, les Viêt-congs recouraient à la propagande anti-américaine pour raffermir la conviction des habitants et les amener à lutter contre les Américains. Lambiotte et Devroye 1980, p 106-113.

<sup>38</sup> Boot, Max. 2002. *The Savage Wars of Peace, Small Wars and the Rise of American Power*. Basic Books, New York, p.289.

<sup>39</sup> Beckett et Pimlott 1985; p.94-99.

De plus, cela renforçait les liens entre les soldats américains et les villageois. Walton explique ainsi :

«The most noted of the Marines experiments was the combined action platoon (CAP) program. Initiated in response to the Marines belief that the war for control of the population was of primary importance, the CAP, known as joint-action companies when the program was first initiated in 1965, combined small US units with Vietnamese popular forces (PF) militia units».<sup>40</sup>

De l'avis du spécialiste Robert Thompson, le CAP était une très bonne idée.<sup>41</sup> Cependant, le programme n'a jamais été exploité à fond. Les Marines demandaient 85 000 hommes pour que le programme soit réellement efficace. Ils n'obtinrent jamais plus de 3000 hommes. Le général Westmorland n'aimait pas du tout ce programme, car, selon lui, cela le privait de ressources pour mener à bien sa stratégie d'attrition. Westmorland exerçait de fortes pressions sur le général Walt (général des Marines, chef du 1<sup>er</sup> corps) pour qu'il lance ses troupes contre les soldats nord-vietnamiens qui traversaient la frontière. Walt dut se résigner et envoyer la majorité de ses troupes pour faire des opérations de «*search and destroy*». Les Marines rencontraient beaucoup de résistance de la part des nord-vietnamiens et accusaient beaucoup de pertes.<sup>42</sup> Malgré de bonnes perspectives, le MACV ne continua pas le CAP. Il préféra une approche plus conventionnelle.<sup>43</sup>

Un des nombreux programmes américains qui inspiraient la crainte aux Viêt-congs était le programme Phénix (et son équivalent sud-vietnamien *Phuang Ho*). Sous le

<sup>40</sup> Walton, C. Dale. 2002. *The Myth of Inevitable U.S. Defeat in Vietnam*. Frank Cass, Portland, p.57.

<sup>41</sup> Kopets, Keith F. 2002. «The Combined Action Program: Vietnam». *Military Review*. Juillet-Août 2002, p.1.

<sup>42</sup> Le 1<sup>er</sup> corps couvrait tout le secteur au nord du Vietnam du Sud. Durant la guerre du Vietnam, c'était une zone particulièrement dangereuse. Beaucoup d'unités nord-vietnamiennes s'y sont infiltrées. La majorité des combats et des pertes américaines ont eu lieu dans cet endroit. Westmorland tenait absolument à pourchasser les forces communistes dans cette zone. Il craignait en effet une répétition de la guerre Corée (Sheehan 1990, p.752-776).

<sup>43</sup> Walton 2002, p.57.

nom original d'ICEX, ce programme visait les «infrastructures viêt-congs». Dirigé par la CIA, le programme Phénix était surtout assuré par des Sud-vietnamiens.<sup>44</sup> Son but était de s'attaquer aux membres du Viêt-cong, de les faire prisonniers et de tenter de leur soutirer des renseignements. Le programme Phénix visait en particulier les cadres supérieurs du Viêt-cong. Il employait un grand nombre d'informateurs chargés d'infiltrer les rangs du Viêt-cong. La tâche de capturer ou de tuer les Viêt-congs était confiée à la branche armée de la CIA au Vietnam, les PRU (*Provincial Reconnaissance Units*). Composés de Sud-vietnamiens, les PRU avaient la réputation d'être très féroces envers les Viêt-congs. Ces unités étaient épaulées par les SEALS, les commandos de la marine américaine. Leurs opérations se faisaient souvent au cœur du territoire ennemi et ils frappaient à l'improviste. Entre 1968 et 1972, Phénix a tué 26 369 Viêt-congs et en a capturé 33 358 autres.<sup>45</sup>

Parallèlement au programme Phénix, le programme *Open Arms* (ou *Chieu Hoi* en vietnamien) visait à rallier pacifiquement les combattants viêt-congs. Des unités de guerre psychologique furent créées pour diffuser toute sorte de messages de propagande afin d'inciter les Viêt-congs à se rendre. Ils espéraient ainsi que les déserteurs viêt-congs donneraient en même temps des renseignements utiles aux Américains. Entre 1963 et 1973, 160 000 soldats viêt-congs ont été ralliés grâce à *Open Arms*.

Cependant, le programme Phénix souffrait de nombreux problèmes.<sup>46</sup> Le premier concernait l'efficacité même du programme. Bien qu'il ait réussi à neutraliser de

---

<sup>44</sup> Andradé, Dale. *Ashes to Ashes: the Phoenix Program and the Vietnam War*. Lexington Books, Lexington, 331p; Valentine, Douglas. 1990. *The Phoenix Program*. William Morrow and Company inc. New York p.9-30; Kolko 1985, p.397-398.

<sup>45</sup> Moyar, Mike. 1997. *Phoenix and the Birds of Prey. The CIA's Secret Campaign to Destroy the Viet Cong*. Naval Institute Press, Annapolis, p236.

<sup>46</sup> Andradé 1990; Moyard 1997, p.133-146.

nombreux Viêt-congs, le programme Phénix n'avait pas permis la capture de cadres supérieurs du Viêt-cong. Les PRU et la CIA, ne capturant que des cadres inférieurs du FLN, ne pouvaient donc pas avoir accès à tous les renseignements qu'ils désiraient. La même chose était vraie pour *Open Arms* : les déserteurs du Viêt-cong ou les *Chieu Han* (ralliés ou revenus en vietnamien) n'étaient que des cadres inférieurs ou de simples soldats.<sup>47</sup>

Le second problème concernait la façon de procéder du programme Phénix. Elle était en fait assez discutable. Les suspects viêt-congs étaient souvent détenus longtemps en prison dans des conditions pénibles.<sup>48</sup> Les prisons étaient surpeuplées et la torture était monnaie courante. Plusieurs suspects arrêtés, qui étaient innocents, en avaient souvent beaucoup contre ceux qui les avaient arrêtés et rejoignaient, une fois libérés, les Viêt-congs. De plus, les PRU utilisaient des méthodes assez brutales. Par exemple, pour dissuader les villageois de faire affaire avec le FLN, des soldats des PRU se déguisaient en Viêt-congs et arrivaient la nuit dans un village pour exécuter sommairement quelques villageois.<sup>49</sup> Ils pensaient ainsi les empêcher de collaborer avec le Viêt-cong. Toutes ces méthodes ont été dénoncées et cela a contribué à discréditer le programme Phénix auprès de la population, tant aux États-Unis qu'au Vietnam.

Les Américains utilisèrent souvent, au Vietnam, des troupes spéciales pour débusquer les Viêt-congs. Les SEALs de la Marine et les bérets verts de l'armée prirent une part active à la guerre. Dans un manuel militaire, l'armée reconnaissait l'importance des forces spéciales :

---

<sup>47</sup> Valentine 1990 p.73-88.

<sup>48</sup> Ibid.

<sup>49</sup> Ibid, p.159-173.

«Small special units may be organized, equipped and trained to combat irregular forces using the tactics and techniques of the latter. Special units can be very effective in maintaining the initiative with a minimum number of troops, and often they are more effective than standard troop units».<sup>50</sup>

Les Américains créèrent aussi de nombreuses milices locales. Les bérets verts recrutèrent des «montagnards», des plateaux du centre du Vietnam. En plus des PRU dont nous avons déjà parlé, les Américains créèrent les CIDG (*Civilian Irregular Defense Groups*) et la NFPP (*National Field Police Force*) pour les aider à lutter contre les Viêt-congs. Cependant, ces milices étaient souvent très mal armées et ne pouvaient pas faire beaucoup pour lutter contre le Viêt-cong.<sup>51</sup> La NFPP avait très peu de fusils et l'ARVN ne reçut ses premiers fusils automatiques M-16 qu'en 1968. De plus, ces milices étaient très mal intégrées et mal coordonnées aux opérations militaires. Les CIDG ne jouèrent pas un très grand rôle. De son côté, l'armée ne pouvait pas vraiment avoir le contrôle des PRU qui étaient déjà sous le contrôle de la CIA. Chacun menait la guerre à sa façon. Il était donc très difficile d'avoir une approche coordonnée dans ces conditions.

En dépit de toutes ces initiatives, les Américains n'ont jamais été capables d'éliminer complètement le Viêt-cong. Il est vrai que, durant l'offensive du Têt<sup>52</sup> en 1968, les Américains ont porté un dur coup au FLN. Plus de 30 000 Viêt-congs ont été tués, ce qui a eu un impact au cours des années qui ont suivi. Mais, les pertes du Viêt-

---

<sup>50</sup> Cable 1986, p.142

<sup>51</sup> Andradé 1990; Valentine 1990, p.90-112.

<sup>52</sup> En 1968, les forces communistes violèrent la trêve de la fête du Têt, le nouvel an vietnamien en menant une offensive générale au Vietnam du Sud. Plusieurs villes ont été visées par les Viêt-congs, dont Saigon. Le général nord-vietnamien, Giap, avait eu recours à la ruse en attaquant préalablement la base de Khe San au nord. Il espérait ainsi attirer l'attention des Américains au nord du Vietnam pour mieux frapper par la suite le sud du pays. Westmorland était en effet très inquiet du sort de Khe San et envoyait beaucoup de renforts vers le nord. Malgré cela, les Américains, après un choc initial, repoussèrent les Viêt-congs au prix de difficiles combats. Les combats de rues à Saigon étaient très ardues et les Marines ont mis trois semaines à dégager la ville de Huê. Plus de 30 000 Viêt-congs ont été tués dans ce combat (Sheehan 1990, p.832-890; Karnow 1983, p.523-566; Kolko 1985, p.303-311).



cong ont largement été comblées par l'arrivée de troupes venant du Nord. En général, la stratégie américaine au Vietnam n'a pas donné les résultats voulus.

#### 1.4 Explication de l'échec américain

Plusieurs spécialistes se sont penchés sur la question de la défaite américaine au Vietnam. L'avis sur cette question est partagé. Il existe trois grandes explications : la thèse de la guerre impossible à gagner, l'approche conventionnelle et l'approche dite «*small wars*». Les deux premières approches ont été très critiquées et n'ont plus beaucoup de défenseurs. La dernière, toutefois, est très utilisée.

#### 1.5 L'approche de la guerre impossible à gagner

Cette approche, développée par quelques auteurs, avançait que la victoire communiste était inévitable. Le Vietnam du Sud était, en effet, trop faible et le Nord ainsi que la guérilla communiste étaient plus forts et plus déterminés. Kolko est de cet avis lorsqu'il affirme que le gouvernement sud-vietnamien était totalement inefficace et corrompu. L'ARVN était incompétente et incapable de faire face à la révolte des Viêt-congs. La guérilla communiste était plus expérimentée en raison de ses luttes passées contre les Japonais et les Français. Plus spécifiquement, la stratégie américaine a été incapable de répondre à la révolte communiste. Le modèle politique employé par les Américains au Vietnam ainsi que leur stratégie n'ont pas fonctionné. Il ajoute :

«America's defeat was not merely a failure of its arms. Indeed, while partly successful in transferring military power to its surrogate, the Americans established institutional forms that were totally incapable of challenging the revolution. The United States utterly failed to develop a credible limited-war doctrine and technical capability to intervene in Third World, a crucial symbolic objective of the entire campaign for three administrations. Yet ultimately, this was even less decisive than its intrinsic inability to create a viable

political, economic, and ideological system capable of attaining the prerequisites of military success». <sup>53</sup>

Le cadre d'action imposé pour lutter contre le Viêt-cong était donc totalement inefficace.

Il était impossible pour les Américains d'exporter leurs convictions et leur façon de voir dans un pays de culture étrangère comme le Vietnam. La stratégie américaine n'a pas tenu compte de la grande résistance des guérilleros communistes et des valeurs qui les incitaient à combattre. Les communistes, par contre, ont su s'adapter à la situation :

«The Communist Party's genius was in ability to survive and adapt to the most incredible challenges and reemerge sufficiently powerful to fill the vacuum that the United States and its dependents created. Its retention of the loyalty of its most committed members, who endured astonishing personal losses for long periods, was the core of this resiliency, and it could do so because of its ability to relate to the most pressing social problems facing the people». <sup>54</sup>

Donc, la guérilla communiste était capable de s'adapter et de résister à la pression militaire américaine, et pouvait mieux répondre aux attentes de la populations que les Américains. Elle a, notamment, fait preuve de plus d'imagination pour contrer un ennemi bien plus puissant.

Cependant, cette explication à été plusieurs fois remise en question. Walton fait valoir qu'au contraire, plusieurs approches auraient pu servir à gagner la guerre, mais qu'aucune n'a été retenue. Les militaires et les politiciens ont choisi la voie de la guerre d'attrition aux dépens d'autres approches. Selon Walton, l'issue d'un conflit dépend plutôt de la façon dont la puissance est utilisée. Au Vietnam, la puissance américaine a été mal utilisée par les décideurs politiques. <sup>55</sup> Boot ajoute que, contrairement à la croyance populaire, les insurrections ne sont pas toujours victorieuses. Il existe une multitude d'exemples où des guérillas ont été défaites, comme en Grèce ou en Malaisie.

---

<sup>53</sup> Kolko 1985, p.545.

<sup>54</sup> Ibid, p.552.

<sup>55</sup> Walton 2002, p.2.

De plus, selon lui, il n'y a pas de preuves que le Vietnam du Sud n'était pas un État viable. La majorité de la population ne voulait rien savoir d'une domination communiste et était prête à se battre pour cela. D'ailleurs, Boot affirme que l'ARVN fit de nombreux progrès et put, en 1972, stopper une offensive communiste.<sup>56</sup>

### 1.6 L'approche conventionnelle

Selon cette approche, une guerre conventionnelle sans restriction aurait pu venir à bout de la résistance communiste. Cette approche est défendue par peu de spécialistes et a surtout été employée par les militaires, dont Westmorland et le général Curtis Le May. Ils ont critiqué la façon dont la guerre a été menée par Washington. Ils affirment que les limites imposées à l'armée par les politiciens leur ont coûté la victoire. Les frappes aériennes sur la piste Hô Chi Minh étaient trop limitées et l'armée ne pouvait pas atteindre les refuges des Viêt-congs au Cambodge. Lorsqu'ils le purent, en 1970, il était déjà trop tard. Le même constat s'applique à la timide invasion du Laos, en 1971, dans le cadre de l'opération Lam Son 719. L'armée américaine et l'ARVN ne purent couper efficacement la piste Hô Chi Minh au Laos.<sup>57</sup> De plus, Westmorland affirmait qu'il n'a jamais eu toutes les troupes dont il avait besoin. Boot affirme :

«Advocates of this view, including Westmorland himself, also sharply criticize Johnson for not calling up the reserves and for failing to rally the American people behind the war effort. One influential army historian blames the Joint Chiefs of Staff for not confronting Johnson and threatening to resign en masse unless he allowed the use of “the total force they believed would ultimately be required in Vietnam”».<sup>58</sup>

Westmorland croyait que le Viêt-cong était une menace secondaire. Selon lui, l'ANV était la menace principale et tous les efforts auraient dû être portés contre elle. Il aurait

---

<sup>56</sup> Boot 2002, p.295-310.

<sup>57</sup> Ibid, p.315.

<sup>58</sup> Ibid..

souhaité une invasion du Vietnam du Nord pour couper les vivres, une fois pour toutes, à l'ANV.<sup>59</sup> D'autres militaires, comme le général Le May, croyaient qu'une guerre aérienne illimitée contre le Vietnam du Nord pouvait éventuellement faire fléchir la résistance communiste. En frappant au cœur du Vietnam du Nord d'où venait le ravitaillement de la guérilla, le Viêt-cong aurait pu être éliminé.<sup>60</sup>

Cette approche a essuyé de nombreuses critiques. Boot soutient que le Viêt-cong était une menace sérieuse qui a été sous-estimée par les Américains. Selon lui, couper la piste Hô Chi Minh n'aurait rien changé. De plus, une invasion du Vietnam du Nord aurait été inutile. Cela n'aurait pas pacifié le Vietnam du Sud pour autant. Il affirme :

«Thus, cutting the Ho Chi Minh trail probaly was not the silver bullet needed to end the war. Even occupying North Vietnam might not have sufficed to guarantee an American victory. The French had done that and had nevertheless been defeated by Ho Chi Minh's guerillas».<sup>61</sup>

Selon lui, une guerre conventionnelle illimitée contre le Nord n'aurait absolument rien changé. Le Viêt-cong aurait continué ses actions. De plus, selon Boot, une invasion du Vietnam du Nord pour tenter de couper l'aide aux Viêt-congs aurait sûrement entraîné une riposte chinoise.<sup>62</sup>

### 1.7 L'approche «small wars» de la contre-guérilla

Cette approche a été utilisée par plusieurs auteurs, sous différents noms. C'est Max Boot qui l'a nommée ainsi.<sup>63</sup> En gros, elle avance que la stratégie de la guerre

---

<sup>59</sup> Boot 2002, p.315.

<sup>60</sup> Grinter, Lawrence E., Peter Dunn et al. 1987. *The American War in Vietnam. Lessons, Legacies, and Implications for Future Conflicts*. Greenwood Press, New York. , p.49-55.

<sup>61</sup> Boot 2002, p.315

<sup>62</sup> Ibid.

<sup>63</sup> Ibid.

d'attrition des Américains n'était pas du tout adaptée au Vietnam. Il aurait fallu une autre approche qu'une guerre conventionnelle pour combattre la guérilla. Des approches spécifiquement conçues pour des guerres de basse intensité étaient disponibles mais elles ont été écartées au profit d'une approche conventionnelle.

Selon Max Boot, les Américains ont établi une doctrine de lutte anti-insurrectionnelle relativement efficace au cours du 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècle. Au cours de ses nombreuses interventions aux Philippines, en Chine et en Amérique latine, le corps des Marines est devenu expert dans l'art de mater les insurrections. Toutes ces connaissances ont été rassemblées dans le «*Small Wars Manual*» en 1940. Ce manuel, aujourd'hui dépassé, explique aux Marines comment intervenir dans un conflit de basse intensité ou «*small wars*». D'entrée de jeu, le manuel précise que les «*small wars*» sont différentes des «*big wars*» :

«In a major war, the mission assigned to the armed forces is usually unequivocal –the defeat and destruction of the hostile forces. This is seldom true in small wars. In these encounters, U.S. forces have a more ambiguous mission: to establish and maintain law and order by supporting or replacing the civil government in countries or areas in which the interests of the United States have been placed in jeopardy».<sup>64</sup>

Le manuel est aussi clair sur la façon de s'y prendre. C'est très différent d'une guerre conventionnelle :

«Nor do these missions rely on the military's traditional approach : using maximum firepower to blast the enemy into oblivion. Instead, the Small Wars Manual recommends trying to achieve U.S. objectives with the minimum of troops, in fact, with nothing more than a demonstration of force if that is all that is necessary and reasonably sufficient».<sup>65</sup>

Le manuel est donc clair, les *small wars* ne peuvent être menées avec des moyens traditionnels. Il n'y a pas de batailles décisives comme dans une guerre conventionnelle.

---

<sup>64</sup> Boot 2002, p.284.

<sup>65</sup> Ibid, p.284.

Le manuel prescrit plutôt l'utilisation de petites patrouilles pour débusquer l'ennemi. Le manuel met aussi l'accent sur la fonction policière des Marines : ils doivent maintenir l'ordre dans la population. L'utilisation de propagande est importante pour rallier les citoyens. Il faut aussi mettre sur pieds des programmes afin d'aider les gens et valoriser les Américains.<sup>66</sup> Cependant, Boot constate que toutes ces leçons ont été oubliées durant la guerre du Vietnam.

Au Vietnam, le MACV écarta complètement les idées du *Small War Manual*. Comme nous l'avons vu, Westmorland opta pour l'approche «*search and destroy*». À cette fin, il fallait employer un maximum de puissance de feu afin d'écraser l'ennemi à l'aide de tous les armements disponibles et du maximum de troupes. Cela allait totalement à l'encontre du *Small War Manual*. Les opérations de «*search and destroy*» étaient très coûteuses et occasionnaient beaucoup de pertes. Selon Boot, la guérilla communiste a gagné la guerre en épuisant les Américains et en leur enlevant le goût de continuer la guerre. Boot explique :

«In short, the Communist insurgency really did win the war. Not by defeating U.S. forces on the battlefield but that was never its goal. As general Giap later explained, "We were not strong enough to drive out a half-million American troops, but that wasn't our aim. Our intention was to break the will of the American Government to continue the war". Westmorland's attrition strategy helped Giap achieve this goal by wearing out the U.S. armed forces on all those fruitless "search and destroy" missions, generating heavy casualties and squandering public support for the war».<sup>67</sup>

Les Viêt-congs évitaient de se battre lorsque des grosses unités américaines se présentaient. Ils choisissaient toujours le moment où ils se battraient. Dans 88 % des engagements, les Viêt-congs avaient l'initiative des combats<sup>68</sup>.

---

<sup>66</sup> Boot 2002, p.281-285.

<sup>67</sup> Ibid, p.316.

<sup>68</sup> Ibid, p.298-302.

Les Marines disposaient d'une stratégie mieux adaptée au Vietnam. Contrairement à l'armée, leur stratégie de «*clear and hold*» mettait l'accent sur la protection de la population vietnamienne en contrôlant les campagnes et en empêchant tout contact entre la population et les Viêt-congs. En établissant des programmes comme le CAP (*Combinated Action Platoon*), les Marines réussirent assez bien. Aucun village tenu par des Marines du CAP ne tomba aux mains de l'ennemi. Alors que les Viêt-congs revenaient toujours dans les zones où l'armée avait effectué une mission de «*search and destroy*». De plus, le CAP occasionna 50 % moins de pertes que les opérations typiques de «*search and destroy*».<sup>69</sup>

Cependant, les Marines ne réussirent pas à faire plier Washington sur la marche à suivre au Vietnam. Un général des Marines, Victor Krulak, tenta vainement de convaincre les responsables politiques. Il dénonça la stratégie d'attrition au Vietnam en montrant les piètres résultats des bombardements de la piste Hô Chi Minh. Pour Krulak, c'était du gaspillage de munitions et de ressources. Il aurait aimé mieux que l'armée adopte une stratégie de «*clear and hold*» comme le CAP. Cependant, les milieux politiques et militaires n'étaient pas très réceptifs aux demandes de Krulak. Personne ne voulait l'écouter et l'armée poursuivit sa stratégie d'attrition.<sup>70</sup> Le CAP, malgré ses succès, resta toujours à l'état embryonnaire.

S'ils avaient plutôt adopté une approche de type *small wars*, Boot croit que les États-Unis auraient évité d'imposer la conscription ainsi que de subir des pertes élevées. Ainsi, la guerre ne serait pas devenue impopulaire aux États-Unis. En se concentrant sur la protection de la population vietnamienne, les Américains auraient pu éviter que les

---

<sup>69</sup> Boot 2002, p.304-309.

<sup>70</sup> Ibid, p.295-301.

Viêt-congs ne se mêlent à la population. Boot n'est pas certain que cela aurait donné la victoire aux Américains, mais cela aurait pu éviter l'enlèvement de la guerre.<sup>71</sup>

Cable est du même avis que Boot. Selon lui, la stratégie d'attrition au Vietnam était totalement inefficace. L'armée était aveuglée par sa puissance de feu et sa supériorité technologique. L'armée croyait qu'elle pouvait avoir raison de n'importe quel adversaire. En fait, elle avait une vision simpliste de la lutte anti-guérilla : l'ennemi devait être anéanti par tous les moyens possibles. De plus, pour les Américains, toutes les guérillas étaient partisans, c'est-à-dire qu'elles étaient manipulées par un «*sponsor*» qui était, dans ce cas, la Chine et l'URSS. Cable explique :

«The Clausewitzian view of war, coupled with the belief that general purpose conventional forces of the American pattern could defeat all kinds of opponents, assured that the army planners would view history from a particular perspective. The general belief that revolution was not an activity which people embarked upon without the stimulation of an external sponsoring power, such as monolithic communism, assured that the guerilla would always be seen as a partisan and never as an insurgent. The experience of Greece and Korea served to reinforce that perspective as well as to provide support for the notion that the use of conventional forces employing conventional tactics assured victory. Both cases also validated the fixation upon the interdiction of line of supply, communication and command between the guerillas and the external sponsor».<sup>72</sup>

En somme, pour les Américains, toutes les guérillas étaient commanditées par des puissances communistes. L'instabilité politique engendrée par un mouvement communiste était, pour les Américains, le signe avant-coureur d'une éventuelle invasion de ce pays par un État communiste. Les Américains avaient en tête l'exemple de la Corée du Sud envahie par la Corée du Nord en 1950. Il fallait, selon eux, utiliser des moyens conventionnels pour couper les lignes de communications entre la guérilla et ses «commanditaires». S'ils réussissaient, les Américains pensaient que la guérilla

---

<sup>71</sup> Boot 2002, p.316-317.

<sup>72</sup> Cable 1986, p.177.



s'éteindrait.<sup>73</sup> Cela explique l'acharnement des Américains à vouloir couper à tout prix la piste Hô Chi Minh. Nous avons vu précédemment que ces efforts sont restés vains. Les Américains étaient certains qu'avec leur puissance de feu supérieure et leur mobilité accrue grâce à l'hélicoptère, ils auraient un avantage indéniable sur la guérilla.<sup>74</sup> Cable cite un manuel de l'armée de terre :

«Superior mobility is essential in counterguerrilla operations to achieve surprise and to successfully counter the mobility of the enemy force. The extensive use of airmobile forces, if used with imagination will ensure the military commander superior mobility».<sup>75</sup>

Cependant, pour Cable, ce n'était pas la bonne façon de gagner la guerre. Cette façon de voir était valable pour une éventuelle guerre contre l'URSS, mais pas pour un théâtre d'opérations comme le Vietnam. La tactique du «*search and destroy*» n'a fait que changer les plans du Viêt-cong. Au lieu de se constituer en grandes unités et de risquer ainsi de se faire anéantir par une attaque massive américaine, le Viêt-cong se dispersa et entreprit une «mini-guerre» contre les Américains et le régime de Saïgon en recourant à la propagande, aux actes de terrorisme, en l'agitation populaire, en tuant les représentants de Saïgon, etc. Les Américains étaient mal préparés à cela.<sup>76</sup>

Selon Cable, le but d'une guérilla est d'éroder la confiance de la population en leur gouvernement. Les Américains ne l'ont jamais compris. Ils avaient une méconnaissance totale de la tactique de leurs ennemis. Dans une perspective de guerre d'attrition, le seul but des Américains était de tuer le plus de Viêt-congs possible. Ils croyaient que le «*body count*» serait une bonne technique pour évaluer le succès de leurs opérations. Cependant, cela ne marchait pas avec les Viêt-congs. Ils ne suivaient pas les

---

<sup>73</sup> Cable 1986, p.279.

<sup>74</sup> Ibid, p.114-136.

<sup>75</sup> Ibid, p.125.

<sup>76</sup> Ibid, p.279-283.

règles de la guerre conventionnelle. Malgré les pertes, des petits groupes d'individus pouvaient continuer à miner l'État. Ils n'avaient pas besoin de grandes unités armées pour cela. Les Américains pouvaient tuer beaucoup de Viêt-congs et clamer leur victoire en faisant état des pertes de l'ennemi, mais il restait toujours des petits groupes pour poursuivre le combat. Selon Cable :

«Ultimately, success in insurgent warfare is not dependent upon the mere killing of insurgent combattants. The formulations of Clausewitz are quite often irrelevant to the realities of the primarily political insurgent conflict. Without a well-defined military unit structure and with a set of tactics and operational principles dependent upon small actions and the erosion of confidence in the efficiency and fairness of the government in power, the insurgent forces are not as susceptible to destruction in the field or demoralization at the command level as the conventional armies considered by Clausewitz and his American successors. Destruction, annihilation and demoralization are almost irrelevant to the task of eroding the insurgent base of support among the civilian population or the isolation of the fighters from the politically oriented segment of the insurgent movement».<sup>77</sup>

En somme, les Américains ont utilisé la mauvaise stratégie. Ils n'ont pas saisi la vraie nature des enjeux de la guerre du Vietnam et ont opté pour la stratégie la moins efficace dans les circonstances. La puissance colossale de feu américaine n'a rien enlevé à la détermination des Viêt-congs. Ceux-ci poursuivaient leur travail auprès de la population car la stratégie d'attrition américaine n'a jamais permis de couper les liens entre les forces communistes et la population. En misant sur la destruction d'unités ennemies au lieu de protéger la population, les Américains ont perdu la confiance des Vietnamiens.<sup>78</sup>

De plus, tous les programmes d'actions civiques et de développement social lancés par les Américains, dans le cadre de CORDS, ne purent effacer les souffrances engendrées par la stratégie d'attrition de Westmorland. L'utilisation maximale de la force contre des guérilleros à proximité des zones densément peuplées impliquait

---

<sup>77</sup> Cable 1986, p.283-284

<sup>78</sup> Ibid, p.283-284.

nécessairement beaucoup de morts parmi la population. De nombreux civils innocents ont ainsi été tués sous les bombes américaines. Cela contribua à discréditer les Américains aux yeux des Vietnamiens.<sup>79</sup> Selon Cable, la doctrine anti-insurrectionnelle des Marines aurait eu plus de succès que l'approche de l'armée. En effet, celle-ci, héritée des guerres bananières n'était pas bien adaptée à la réalité vietnamienne.<sup>80</sup>

Grinter fait écho à Cable en dénonçant les effets secondaires de la stratégie d'attrition. Elle était pour lui, inefficace et même contre-productive. Le gouvernement américain aurait dû axer ses efforts sur la protection de la population. Cependant, en utilisant la force maximale contre un ennemi aussi «petit» que les Viêt-congs dans des zones densément peuplées, les Américains tuèrent par erreur un grand nombre de civils innocents. Les règles d'engagement n'étaient pas très strictes. Grinter cite à cet égard John Paul Vann, conseiller militaire américain au Vietnam :

«In the last decade, I have walked through hundred of hamlets that have been destroyed in the course of battle, the majority as the result of the heavier friendly fires. The overwhelming majority of hamlets thus destroyed failed to yield sufficient evidence of damage to the enemy to justify the destruction of the hamlet. Indeed, it has not been unusual to have a hamlet destroyed and find absolutely no evidence of damage to the enemy... The destruction of a hamlet by friendly firepower is an event that will always be remembered and practically never forgiven by those people who lost their homes [and loved ones]». <sup>81</sup>

Grinter rajoute :

«Moreover, the enormous volume of allied artillery shells and air operations against targets inside South Vietnam contributed to a traumatic population shift between 1965 and 1973». <sup>82</sup>

La stratégie d'attrition de Westmorland a causé d'énormes souffrances à la population vietnamienne. Les paysans quittaient massivement leurs villages détruits pour aller à la

---

<sup>79</sup> Cable 1986, p.282-283.

<sup>80</sup> Ibid, p.284.

<sup>81</sup> Grinter, Dunn et al. 1987, p.38.

<sup>82</sup> Ibid, p.33.

ville. D'autres furent expulsés de leurs villages par des opérations de «*search and destroy*» américaines, comme ce fut le cas pour le village de Ben Suc lors de l'opération *Cedar Falls*. Les villes sud-vietnamiennes devinrent rapidement surpeuplées et cela causa de graves problèmes sanitaires. Ces problèmes étaient un fardeau pour le gouvernement de Saïgon. De plus, le mécontentement de la population déplacée fut vite canalisé par le Viêt-cong qui recruta ainsi des militants. La guerre d'attrition se retournait ainsi contre les Américains.<sup>83</sup>

Robert Thompson, spécialiste britannique de la contre-guérilla, disait dès le début de la guerre que la stratégie d'attrition au Vietnam était vouée à l'échec. Comme Cable, il affirme que les Américains n'ont pas compris la vraie nature de la guerre de guérilla et étaient trop influencés par une vision conventionnelle de la guerre.<sup>84</sup> Thompson affirme que les Américains n'ont jamais été capables de contrer l'infiltration communiste dans la population. La seule solution que les Américains ont trouvée était les bombardements intenses du Nord et de la piste Hô Chi Minh. Pour Thompson, c'était tout à fait inutile :

«The argument was that infiltration was a form of aggression which could not be countered by replying in kind. Neither the United States nor the South Vietnam had the assets to carry out a campaign of counter-infiltration into the North, nor was there an insurgency in the North which could have supported such infiltration. Those, therefore, who committed aggression by infiltration had to expect that there would be retaliation but that it might take a different form. The obvious asset with which to reply was the Air Force, with its enormous power and range».<sup>85</sup>

Thompson démontre ensuite que cette forme de représailles eut peu d'impact sur les forces communistes :

«If, for example, a bridge is attacked the first photographs will show that only one span is down and the rest of the bridge is intact, in which case it must be bombed again to make a better job of it. The next photograph will show that the bridge is being repaired and

<sup>83</sup> Grinter, Dunn et al. 1987, p.33-38.

<sup>84</sup> Thompson 1969, p.122-144.

<sup>85</sup> Ibid, p.93.

further attack must be made to prevent that. The next photograph will show either that the bridge has been repaired or that an alternative bridge has been erected. By the time that there are three alternative temporary bridges plus a ferry of small boats operating, it becomes quite clear that the more remunerative target is the next bridge up the line. And so it goes on until, as one pilot reported as early as May, 1965, the Air Force was running out of bridges».<sup>86</sup>

Thompson démontre clairement qu'une réponse conventionnelle, comme des bombardements aériens, ne donnait aucun résultat. Les Américains perdaient leur temps et leur énergie dans des bombardements futiles en espérant contrer l'infiltration communiste.

Selon Thompson, une des grandes erreurs des Américains a été d'entraîner et d'équiper l'ARVN (l'Armée de la République du Vietnam) comme leur armée. L'ARVN n'était pas plus apte à traquer les Viêt-congs que les Américains. De plus, une grosse armée conventionnelle comme l'ARVN drainait beaucoup de ressources de l'État sud-vietnamien et était peu efficace dans la lutte anti-insurrectionnelle. Selon lui, la taille excessive de l'ARVN provoquait une instabilité politique et créait une caste de seigneurs de la guerre (*warlordism*) qui n'était pas très disposée à lutter efficacement contre le Viêt-cong. Si l'armée sud-vietnamienne était trop grosse, la police n'était pas assez développée. Selon Thompson, une force de police importante est nécessaire pour contrer une guérilla. Les Britanniques l'ont démontré en Malaisie. Au Vietnam, les forces de police n'étaient pas assez nombreuses, pas assez bien armées et surtout pas assez bien entraînées.<sup>87</sup> En somme, les Américains se sont trompés de priorités.

Robert Komer, ancien chef du CORDS, attaque également la stratégie d'attrition, mais avance une autre explication. Il affirme que c'est la rigidité bureaucratique de

---

<sup>86</sup> Thompson 1969, p.93-94.

<sup>87</sup> Ibid, p.122-126.

l'armée qui a fait perdre la guerre aux Américains car elle était incapable de s'adapter au Vietnam. Komer explique :

«A hallmark of bureaucracy is reluctance to change accepted ways of doing things. This form of institutional constraint –the bureaucratic inertia so typical of organizational behavior- is strongly evident in our Vietnam experience. Bureaucrats prefer to deal with the familiar. They find it more comfortable and convenient to continue following tested routines, whereas to change may be to admit prior error –a cardinal bureaucratic sin. So, whether private or public, civilian or military, organizations typically like to keep operating the way they are operating, and to shift only slowly in response to changing situations. And the more hierarchical and disciplined they are –military organizations are almost archetype- the greater the built-in institutional obstacles to change except slowly and incrementally over time». <sup>88</sup>

L'armée américaine était influencée par la guerre de Corée, qui était conventionnelle. Les militaires voyaient la guerre du Vietnam comme une situation atypique temporaire. Il n'était pas nécessaire, selon eux, de changer de tactiques ou d'armements. Par exemple, l'armée continuait à acheter des F-4 *Phantom* à réaction au lieu de A-1 *Skyraider* munis de moteur à pistons, pourtant moins chers et mieux adaptés à la lutte anti-guérilla.<sup>89</sup> L'armée a également négligé d'étudier l'expérience française en Indochine, l'expérience britannique en Malaisie et la révolte des Huks aux Philippines. Elle s'est privée ainsi de nombreux enseignements concernant la lutte anti-insurrectionnelle. Komer explique, en partie, ce manque de mémoire institutionnelle par les périodes de service de un an au Vietnam. Komer cite son ancien adjoint à la pacification, John Paul Vann :

«We don't have twelve years' experience in Vietnam. We have one year's experience twelve times over». <sup>90</sup>

En un an, les militaires n'avaient pas appris grand-chose de la lutte anti-insurrectionnelle. Les nouveaux qui les remplaçaient faisaient les mêmes erreurs que leurs prédécesseurs,

---

<sup>88</sup> Komer 1986, p.70.

<sup>89</sup> Ibid, p.73.

<sup>90</sup> Ibid, p.72.

ce qui occasionnait des morts inutiles. La guerre du Vietnam était considérée comme une répétition en vue d'une guerre prochaine contre l'URSS. C'était l'occasion de donner de l'expérience aux officiers et de tester du nouveau matériel de guerre, ce qui explique le large éventail d'armements que les Américains ont utilisé au Vietnam.<sup>91</sup> Avec tout leur matériel de pointe, les Américains pensaient qu'ils allaient avoir le dessus sur les guérilleros.

En considérant ce conflit comme une guerre conventionnelle, l'armée continuait d'utiliser des méthodes conventionnelles et n'a pas vraiment adapté son service de renseignement à la réalité d'une guerre anti-guérilla. Comme le dit Komer :

«Critical information gaps continued to cloud our perceptions as to what was really happening in Vietnam. To take one case, there was a notable lack of adequate intelligence on the full extent of VC activities in the countryside from 1958 to 1965. While the VC concentrated on guerilla warfare in rural areas, our focus was on the GVN in Saigon and on the conventional military balance. Even after 1965 these gaps persisted, though to a gradually diminishing extent».<sup>92</sup>

L'armée américaine a vraiment négligé le Viêt-cong. Dans l'esprit de plusieurs militaires, la menace venait d'une armée conventionnelle comme l'ANV, et non de guérilleros comme les Viêt-congs. Tous les efforts ont été axés sur la collecte de renseignements sur l'ANV. Les Américains manquèrent d'informations sur le Viêt-cong pour mener à bien des opérations contre eux et pour avoir un portrait réaliste de la situation militaire au Vietnam.<sup>93</sup>

Finalement, Komer affirme que le manque de centralisation des activités de pacification au Vietnam a donné des résultats mitigés. Contrairement aux Anglais en Malaisie, il n'existait pas au Vietnam d'organe suprême de contrôle des efforts de

---

<sup>91</sup> Komer 1986 p.70-75.

<sup>92</sup> Ibid, p.60-61.

<sup>93</sup> Ibid, p.60-62.

pacification. On manquait de vision d'ensemble. Plusieurs organismes, comme la CIA, l'AID et le département d'État, avaient leurs propres programmes de pacification. Ils ne collaboraient et ne se transmettaient que peu d'informations. Ils voulaient surtout être autonomes. Les actions de pacification étaient donc mal coordonnées et mal dirigées.<sup>94</sup> Le CORDS tenta d'améliorer la coordination des efforts de pacification, mais il ne put vraiment unifier tous les efforts de ces organismes.

### 1.8 Conclusion

En conclusion, les Américains se sont mépris dans la marche à suivre pour contrer la guérilla viêt-cong. Bien qu'ils utilisèrent, au Vietnam, une stratégie conventionnelle qui ne convenait pas du tout au type de guerre qu'ils menaient, plusieurs initiatives contribuèrent efficacement à lutter contre la guérilla. Le CAP, par exemple, fut une belle réussite et permis de protéger la population vietnamienne et d'interdire aux Viêt-congs l'accès aux villages que les Marines tenaient. Malheureusement, les autorités militaires décidèrent de ne pas donner suite au programme et de privilégier plutôt la stratégie d'attrition.

Il existe plusieurs façons d'expliquer la défaite américaine au Vietnam. Cependant, une majorité d'auteurs l'explique par la stratégie d'attrition qui a prévalu au Vietnam. C'est cette explication qui semble être la plus acceptée aujourd'hui. Ses coûts énormes en hommes et en matériel ainsi que ses effets contre-productifs ont forcé le retrait des Américains. Plusieurs auteurs ont souligné, de façon pertinente, qu'une approche plus adaptée et mieux proportionnée aurait donné de meilleurs résultats. Cette

---

<sup>94</sup> Komer 1986, p.81-88.



défaite amère donna aux militaires et aux politiciens l'occasion de tirer des leçons et de revoir leurs méthodes d'intervention.

## La guerre d'Afghanistan

Le 27 décembre 1979, l'Union Soviétique envahissait l'Afghanistan, surprenant ainsi tous les pays occidentaux. L'URSS voulait ainsi soutenir un régime allié menacé par une guerre civile. En effet, le PDPA (*Parti démocratique du peuple afghan*) installé au pouvoir depuis 1978 était menacé par une forte opposition interne et une grande partie de la population s'était révoltée contre le pouvoir de Kaboul. Avec l'arrivée des Soviétiques, le mouvement de résistance pris de l'ampleur. Les Soviétiques étaient perçus comme des envahisseurs athées et le gouvernement de Kaboul semblait constitué de pantins à la solde de ces derniers. C'est avec très peu de moyens que les moudjahidin (résistants) allaient combattre les Soviétiques et leurs alliés afghans.

### 2.1 Le contexte afghan

Comme les Américains au Vietnam, les Russes faisaient face à une guérilla. Cependant, deux aspects fondamentaux de ces deux guerres les démarquaient littéralement. Premièrement, la résistance afghane n'était pas unifiée comme la guérilla vietnamienne. Toutes les activités de la guérilla vietnamienne étaient dirigées par le FLN, lui-même commandé par le gouvernement de Hanoi. En Afghanistan, des clivages ethniques, tribaux et religieux empêchaient toute cohésion de la guérilla.<sup>95</sup> Les guérilleros luttaient seulement dans leur *quawm*, leur espace de solidarité. Brigot et Roy rapportent ici :

«The Afghan Resistance was formed as a response at the village level to external aggression, from the towns and from abroad. It is a purely territorial movement which relies upon geographical conditions (the numerous valleys which have few means of communication with each other) and the ancient social structures of the country,

---

<sup>95</sup> Chaliand, Gérard. 1994. *Stratégies de la guérilla*. Payot, Paris, p78-91; Brigot, André et Olivier Roy. 1988. *The War in Afghanistan*. Harvester-Wheatsheaf, Hemel Hempstead, p.85-97.

integrating their characteristic features with their sociological weight –the division between ethnic groups and between tribes, the distrust between neighbouring villages (always in conflict over land and pasture), the secular rivalries and grudges. Hence the Resistance has the greatest difficulty in merging into a broader movement which would overcome the traditional divisions. Everyone fights in his own backyard, and even the followers of Commander Massoud, who is practically the only person who has begun to orient the Resistance towards a more modern and organized movement, are natives of the region in which they fight».<sup>96</sup>

La guérilla afghane était spontanée et les moudjahidin se battaient souvent avec des moyens dérisoires face à une grande armée moderne.<sup>97</sup> L'action des moudjahidin dépendaient aussi de la volonté des chefs de tribus et de leur engagement face aux Soviétiques. Une tribu pouvait avoir de bonnes relations avec le pouvoir central tandis que sa voisine pouvait être en état de rébellion. La résistance n'était donc pas homogène.

De plus, contrairement à la guerre du Vietnam, aucun pays ne s'est impliqué militairement aux côtés de la résistance afghane. Au Vietnam, le Viêt-cong pouvait compter sur l'appui militaire du Vietnam du Nord. Cependant, même si aucun pays n'est intervenu militairement pour aider la résistance afghane, les guérilleros ont reçu, via plusieurs pays arabes et occidentaux, un apport massif d'armes qui transitaient par le Pakistan.<sup>98</sup> Malgré l'absence d'unité des rebelles et leur infériorité en armes, les Russes ont eu beaucoup de difficultés à lutter efficacement contre les moudjahidin.

## 2.2 La stratégie soviétique

Comme les Américains au Vietnam, les Russes menaient en Afghanistan une guerre d'usure. Ils ont dû continuellement s'ajuster aux tactiques des moudjahidin. Dès le départ, Moscou ne voulait pas engager trop de ressources dans le conflit. Pendant la

---

<sup>96</sup> Brigot et Roy 1988, p.88.

<sup>97</sup> Bachelier, Eric. 1992. *L'Afghanistan en guerre, la fin du grand jeu soviétique*. Presses universitaires de Lyon, Lyon, p.51.

<sup>98</sup> Yousaf, Mohammad et Mark Adkin. 1992. *The Bear Trap*. Leo Cooper, Londres, p.88-112.

durée totale du conflit, seulement 110 000 hommes prirent part aux opérations en Afghanistan, tandis que 560 000 soldats américains étaient en poste au plus fort de la guerre du Vietnam. Les Russes ont élaboré leur stratégie en conséquence. Ils occupaient seulement le tiers du pays où se concentrait la majorité de la population et des industries du pays (voir carte quatre). Les Russes surnommaient cette région «l'Afghanistan utile».<sup>99</sup> Dès le début du conflit, ils occupent les grandes villes du pays. Cependant, la majeure partie de la population afghane est rurale et donc très dispersée dans de nombreuses vallées. De plus, les hautes montagnes d'Afghanistan, qui à travers les âges ont toujours constitué un repère idéal, vont permettre aux moudjahidin de se cacher.

La première partie du plan soviétique consistait à occuper les grandes villes et à saisir les infrastructures du pays comme les aéroports et les ponts. Malgré son état vétuste, le réseau routier afghan était d'une importance capitale pour les Russes. Il permettait la liaison entre les différentes villes du pays et le ravitaillement de l'Armée Rouge. Celle-ci s'empressa d'ailleurs de prendre le contrôle de la route circulaire qui reliait les grandes villes du pays, ainsi que des nombreux cols qui passent au travers des montagnes (voir carte cinq). Le contrôle de ces derniers a été âprement disputé aux moudjahidin, ce qui donna lieu à de nombreux affrontements. Ce fut le cas en particulier pour l'accès à la vallée du Panjshir, qui menait à la passe de Salang, une importante route vers l'URSS.<sup>100</sup> Nous y reviendrons plus loin.

---

<sup>99</sup> Lévesque, Jacques. 1990. *L'URSS en Afghanistan*. Éditions Complexes, Campin, p.181-183; Metge, Pierre. 1984. *L'URSS en Afghanistan*. Cirpes, Paris, p.109.

<sup>100</sup> Baumann, Robert F. 1993. *Russian Unconventional Wars in the Caucasus, Central Asia and Afghanistan*. Leavenworth Papers, Fort Leavenworth, p137-139.

La deuxième partie du plan russe visait à écraser militairement la résistance des moudjahidin.<sup>101</sup> Avec un plan d'action sensiblement identique à celui des Américains, les Russes avaient tendance à utiliser toutes les ressources militaires disponibles pour mater les résistants. Les différences entre l'Armée Rouge et les moudjahidin étaient frappantes. Comme l'armée américaine au Vietnam, l'Armée Rouge semblait surdimensionnée et sur-équipée en comparaison avec les moudjahidin. Ceux-ci manquaient cruellement de matériel adéquat, ce qui n'affectait cependant pas leur motivation.<sup>102</sup> Malgré les coups que les Russes assénaient à la résistance, celle-ci poursuivait toujours ses activités.

À certains endroits de l'Afghanistan, la guérilla et l'Armée Rouge semblaient coexister dans l'attente et l'inaction.<sup>103</sup> Lorsque la guérilla n'attaquait pas les positions russes, l'Armée Rouge et l'armée afghane restaient cantonnées dans leurs casernes. Elles étaient d'une apparente passivité face à la présence de guérilleros. Les militaires se contentaient de quelques patrouilles. Dans certaines provinces, les belligérants coexistaient tout en s'ignorant et il pouvait se passer des mois, voire des années sans de réels affrontements. Les Russes voulaient apparemment éviter de gaspiller leurs forces et bien cibler leurs offensives contre l'ennemi. Par exemple, les Russes ignorèrent délibérément la résistance du Hazarâjat, au centre du pays.<sup>104</sup> Cette région était en effet montagneuse et sans intérêt stratégique pour les Russes.

Cependant, lorsque la résistance devenait trop vive, les Russes organisaient souvent des sorties de «ratissage» ou de cordon de recherche (*cordon and search*) pour

---

<sup>101</sup> Baumann 1993, p.136.

<sup>102</sup> Akram, Assem. 1996. *Histoire de la guerre d'Afghanistan*. Éditions Balland. Paris, p.172-175; Brigot et Roy 1988, p.131.

<sup>103</sup> Metge 1984, p.112.

<sup>104</sup> Francheschi, Patrice. 1984. *Guerre en Afghanistan*. Table ronde, Paris, p.81-88; Metge 1984, p.112-113.

débusquer les moudjahidin. Un officier soviétique raconte le fonctionnement de ces missions :

«In Afghanistan, where there was no front line and the enemy was a guerilla, the cordon and search proved the basic and more effective tactic against the Mujahideen. Cordons and search were usually conducted by Soviet and Afghan forces working closely together whenever there was an opportunity to isolate the enemy. Such an action demanded the massing of significant force. Motorized rifle, reconnaissance, and air assault or paratroops subunits worked with artillery, armor, and sapper subunits. The cordon and search was conducted in two phases. In the first (cordon) phase, the enemy group was blocked in place, as a rule by Soviet subunits. This was done to prevent enemy withdrawal and to cut him off from outside help from another group. Air assault forces landed on the more remote blocking sites and on those sites that were difficult to reach combat vehicles. [...] During the second (search) phase, the Afghan army subunits, together with militia and party activists, would destroy or capture the trapped Mujahideen. The Soviet forces would support the Afghan sweep of the isolated site and populated areas. A significant number of forces were required to conduct a successful cordon and search».<sup>105</sup>

Dans le cadre de ces missions, les Russes utilisaient souvent des méthodes «dures». Ils arrivaient à l'improviste dans une zone, en brûlaient des villages, arrêtaient des moudjahidin (ou de simples civils), détruisaient les récoltes, empoisonnaient les puits, etc.<sup>106</sup> En plus de l'éradication de l'ennemi, le but de ces opérations était d'imposer le respect et une certaine crainte parmi la population.<sup>107</sup> Les civils devaient savoir ce qu'il en coûtait de résister au gouvernement de Kaboul et à ses alliés soviétiques.

Le second type d'opérations militaires menées par les russes était des opérations dites «coup de poing» ou raids. Il s'agissait pour les Russes d'écraser un bastion de résistance avant que celui-ci ne s'étende. Ces opérations étaient très impressionnantes et nécessitaient des milliers d'hommes, des centaines de chars ainsi que l'appui de l'aviation stratégique (des bombardements en tapis à l'aide de bombardiers lourds) et de

<sup>105</sup> Grau, Lester W, Michael Gress et al. 2002. *The Soviet-Afghan War, How a Superpower Fought and Lost*. University Press of Kansas, Lawrence 2002, p.108.

<sup>106</sup> Shansab, Nasir. 1986. *Soviet Expansion in the Third World, Afghanistan: a Case Study*. Bartleby Press, Silver Spring, p.113-115.

<sup>107</sup> Baumann 1993, p.142; Franceschi 1984, p.81-88; Metge 1984, p.107.

l'aviation tactique (hélicoptères d'attaque Mi-24 et chasseurs bombardiers Mig-23 ou Su-25). Un officier soviétique décrit ici ce genre d'opération :

«Raids moved subunits along a planned route or direction to a designated finished point that was located from several dozen kilometers up to 100 kilometers away. In the course of this movement, the subunits would search for Mujahideen detachments and destroyed them. A Soviet raiding detachment usually consisted of one or two Soviet battalions mounted on BMPs or BTRs plus reconnaissance, engineer, and artillery subunits. Initially, Soviet authorities required that raids be combined to include Afghan subunits. Raiding detachments were supported by helicopter gunships and transport helicopters as well as aircraft from frontal aviation. A raid would normally last from three to seven days. The Afghan forces provided intelligence on the route and Mujahideen to the raiding detachment commander».<sup>108</sup>

Avec le temps, les tactiques de raid se sont améliorées. On a vu apparaître des détachements de Spetsnaz (soldats d'élite soviétiques) accompagnant les unités de l'Armée Rouge. Ceux-ci étaient hélicoptés dans des endroits montagneux et devaient bloquer la retraite aux moudjahidin.

La majeure partie de ces grandes offensives eurent lieu dans des vallées où passaient des routes. Pour les Soviétiques, c'étaient des artères stratégiques et il fallait en assurer le libre accès en éliminant les moudjahidin qui auraient pu menacer ces voies. Un des exemples les plus représentatifs était les opérations engagées pour dégager la vallée du Panjshir tenue par l'armée du commandant Massoud. Malgré des forces très supérieures, les Soviétiques peinaient à prendre le contrôle de la vallée.<sup>109</sup> Lévesque explique ici :

«Les sept offensives menées entre 1981 et 1984 pour tenter de dégager durablement la vallée du Panjshir des forces du commandant Massoud –qui devint célèbre en raison des échecs répétés des forces soviétiques- sont typiques à cet égard. Les quatre premières eurent lieu en 1981, et ce ne fut qu'en 1982, avec l'offensive Panjshir V que les forces soviétiques commencèrent véritablement à utiliser des moyens de combat mieux adaptés à la situation afghane. Après des bombardements aériens d'une semaine, plusieurs unités hélicoptées furent déposées très rapidement sur les sommets des collines bordant la vallée

<sup>108</sup> Grau et Gress 2002, p.93.

<sup>109</sup> Akram 1996, p.174-175.

et dans les villages avoisinants, pendant qu'une colonne blindée avançait dans la vallée. Environ 15 000 hommes furent engagés dans la bataille. [...] Une trentaine de véhicules armés soviétiques et une trentaine d'hélicoptères furent détruits. Deux cents combattants de la guérilla et 1200 civils furent tués par les troupes soviétiques et gouvernementales et 80% des habitations furent détruites. Après que les troupes soviétiques eurent commencé à se retirer, à la mi-juin, laissant les positions conquises à l'armée afghane, Massoud put regrouper ses forces et reprendre ces positions l'une après l'autre. L'offensive Panjshir VI, lancée en septembre 1982, se solda elle aussi par un échec, de sorte qu'au début de 1983 le commandement soviétique conclut une trêve avec Massoud en lui laissant le contrôle de la majeure partie de la vallée du Panjshir». <sup>110</sup>

Les Soviétiques ne sont jamais parvenus à prendre le contrôle de la vallée du Panjshir. Même avec l'opération Panjshir IX en 1986, l'armée de Massoud est restée fermement implantée dans la vallée et ce malgré de lourdes pertes. Comme les Viêt-congs, les moudjahidin reculaient toujours face à une force supérieure mais finissaient par reprendre le terrain perdu lorsque les Soviétiques s'en allaient. Il arrivait même que certaines unités moudjahidin piègent des éléments de l'Armée Rouge, comme ce fut le cas dans la vallée du Panjshir. <sup>111</sup> Les Russes avaient donc devant eux des adversaires très tenaces.

Comme dans l'armée américaine au Vietnam, l'Armée Rouge utilisait abondamment des troupes d'élites pour des missions spéciales. Après plusieurs échecs au début des années 80, les Russes ont compris que de petites troupes spéciales pouvaient être plus facilement transportées et attaquer les moudjahidin là où ils ne s'y attendaient pas. Les Russes pouvaient faire appel à plusieurs unités d'élites, dont les redoutables Spetsnaz, une unité d'assaut. Ils possédaient aussi d'autres unités spéciales comme des divisions aéroportées, des troupes de reconnaissances, etc. En tout, 20% des soldats russes provenaient d'unités d'élites ou spécialisées, ce qui représentait une proportion non négligeable. Cordesman et Wagner expliquent :

---

<sup>110</sup> Lévesque 1990, p.184-185.

<sup>111</sup> Shansab 1986, p90-102.



«Some of the most important changes in Soviet infantry were the steady growth of elite forces such as Spetsnaz, reconnaissance troops, airborne troops, and heliborne assault troops. Estimates differ as the size of the various elite forces in Afghanistan. Some estimates indicate that they reach a peak of 15 to 20 percent of the total Soviet force and that they consisted of 18 000 to 23 000 troops. Virtually all sources agree that these elite forces not only raised the quality of Soviet forces, but their deployment reflected a deepening understanding of the role mobile infantry can play in effectively containing a guerilla movement».<sup>112</sup>

Les forces spéciales russes jouèrent donc un grand rôle dans le conflit et leur utilisation augmenta au fur et à mesure que la guerre avançait dans le temps.

L'aviation soviétique a aussi été utilisée de façon intensive en Afghanistan. Comme au Vietnam, l'hélicoptère était omniprésent en Afghanistan. Il servait à transporter rapidement des hommes et aussi à attaquer les moudjahidin. Pour ce genre de mission, le Mi-24 Hind fut l'arme principale des Russes contre les moudjahidin.<sup>113</sup> Il était surtout utilisé pour des attaques au sol et pour appuyer les troupes terrestres. Conçu au départ pour être une arme anti-char, le Hind se révéla efficace contre la guérilla.

D'autre part, les Russes utilisaient aussi leur aviation, et ceci de façon délibérée, sur la population civile. Cela se justifiait par deux objectifs précis. Premièrement, il fallait terroriser la population en lui inculquant la crainte de la collaboration avec l'ennemi. Franceschi explique ici :

«Des bombardements de ce genre sur des habitations prises au hasard dans les zones refusant la domination étrangère, il s'en déroule des centaines chaque mois en Afghanistan et je n'ai pas tenu le compte de tous ceux dont je fus témoin. Ils ont un seul et unique but : terrifier en montrant que l'ennemi, le maître, peut frapper où il veut, quand il veut. Ils cherchent à tuer juste assez pour inspirer peur et respect aux survivants et les pousser à la soumission. Il s'agit là d'une forme de terrorisme, cette arme inséparable de la guerre révolutionnaire».<sup>114</sup>

Victor rajoute :

---

<sup>112</sup> Cordesman, Anthony, Wagner, Abraham R. 1990. *The Lessons of Modern Wars, Volume III. The Afghan and Falkland Conflicts*. Westview Press, Boulder, p.136-137.

<sup>113</sup> Baumann 1993, p.150-153.

<sup>114</sup> Franceschi 1984, p.83

«C'est dans cette perspective –décourager, chasser- qu'il faut comprendre la fréquence et l'ampleur des bombardements sur le territoire afghan. Bombarder tout village dans lequel ou à proximité duquel se déclenche une embuscade contre un convoi militaire. Bombarder tout village dénoncé comme abritant cent, dix ou un résistant. Bombarder toute une région ayant une valeur stratégique, si minime soit-elle».<sup>115</sup>

C'est donc un régime de terreur que les Russes faisaient régner dans les campagnes insoumises.

Ces bombardements avaient aussi pour but de faire fuir la population civile des zones rebelles. Les Russes voulaient ainsi faire dépérir les zones occupées par les moudjahidin et mieux contrôler la population des campagnes en faisant fuir les gens.<sup>116</sup>

La population allait s'entasser dans les villes qui sont vite devenues surpeuplées. De plus, des millions d'Afghans ont fui à l'étranger pour échapper à la guerre et à la répression.<sup>117</sup> Franceschi explique ici :

«Les Russes ont d'abord voulu diminuer fortement la densité humaine de ces régions (les régions rebelles) pour ne pas avoir à travailler sur une masse trop compacte. Une solution, «créer du réfugié». L'objectif a été atteint avec l'utilisation massive des «bombardements terroristes» et les opérations de ratissage meurtrières. Les militaires ont eu seuls la charge de cette tâche. [...] La terreur utilisée par les Soviétiques dans les campagnes a aussi pour but de drainer une partie de la population rurale vers les villes pour mieux la contrôler. Kaboul compte aujourd'hui 1,5 millions d'habitants, soit le double par rapport à 1978. [...] Le terme «génocide migratoire» a été employé pour la première fois en 1983, pour qualifier cette volonté de Moscou de «créer du réfugié». Il n'est pas trop fort. Entre 1/3 et 1/4 du peuple afghan a dû quitter son pays pour cause de guerre<sup>118</sup>. Ces réfugiés forment aujourd'hui la population déplacée la plus nombreuse au monde».<sup>119</sup>

De cette manière, les Russes ont voulu déstabiliser les campagnes où les moudjahidin vivaient. L'aviation russe visait les récoltes et le bétail des paysans pour couper les

<sup>115</sup> Victor, Jean-Christophe. 1983. *La cité des murmures, l'enjeu afghan*. Jean-Claude Lattès, Paris, p.179.

<sup>116</sup> Bachelier 1992, p.63.

<sup>117</sup> Girardet 1985, p.202-207; Baumann 1993, p.143.

<sup>118</sup> La guerre d'Afghanistan a fait environ 4 millions de réfugiés. Plusieurs d'entre eux se sont regroupés dans les grandes villes comme Kaboul ou Herat. Ces dernières sont vite devenues surpeuplées. Quelques réfugiés ont trouvé asile en Iran mais la majorité d'entre eux (près de trois millions) se sont installés au Pakistan. Ce pays est vite devenu la base arrière des moudjahidin. La majorité des armes y transitait et les sept grands mouvements de résistance y recrutaient des membres parmi la population déplacée.

<sup>119</sup> Franceschi 1984, p.85-86.

vivres aux moudjahidin et provoquer ainsi des disettes dans les régions tenues par les rebelles. Les Russes pensaient qu'en détruisant l'économie rurale qui supportait les moudjahidin ils réussiraient à faire plier l'échine aux guérilleros.<sup>120</sup> L'aviation russe larguait aussi des milliers de mines anti-personnelles pour interdire l'accès des champs et rendre les mouvements des moudjahidin plus difficiles. Les mines anti-personnelles, calibrées pour mutiler, contribuaient grandement au sentiment d'effroi chez les moudjahidin.

L'utilisation du gaz rajouta à l'aspect terrible du conflit. Projetés par l'aviation dans des bombes ou par l'artillerie, ces gaz tuaient rapidement les moudjahidin et les civils dans des zones qui étaient souvent difficiles d'accès.<sup>121</sup> Les survivants étaient affolés par ces armes de terreur et ne pensaient qu'à fuir. Les Russes utilisaient une grande variété de gaz dont le phosgène, le gaz moutarde et le «sleeping death», un gaz qui tuait instantanément ses victimes, ces dernières ne se rendaient pas compte qu'elles étaient attaquées. Victor affirme ceci :

«D'autre part, les gaz sont bien adaptés à ce type de combat, à ce type de relief. Artillerie conventionnelle et bombardements sont inefficaces contre des guérilleros blottis au fond d'une grotte. Alors que les nuages chimiques y pénètrent, obligent les maquisards à sortir; et les agents «persistants» agissent encore plusieurs jours après l'attaque. Un de ces agents, le *trichothecène*, semble avoir été fréquemment utilisé. Il présente de multiples «avantages» : il déclenche des douleurs abominables et des saignements abondants et flotte plusieurs jours sur la région bombardée. Il a donc des effets psychologiques certains car il provoque la terreur : on fuit et on ne cherche même pas à revenir».<sup>122</sup>

Les gaz étaient donc des armes de terreur qui fonctionnaient bien. Cependant, leur utilisation était décriée partout dans la communauté internationale et leur usage a diminué au fil des années.

<sup>120</sup> Urban, Mark. 1988. *War in Afghanistan*. St-Martin's press, New York, p.110.

<sup>121</sup> Cordesman et Wagner 1990. p.215-217.

<sup>122</sup> Victor 1983, p.184.

La troisième partie du plan russe consistait à rendre imperméable la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan.<sup>123</sup> Un peu comme les Américains avec la piste Hô Chi Minh, les Russes devaient faire face à un flot ininterrompu de convois d'armes à partir du Pakistan.<sup>124</sup> En effet, les moudjahidin recevaient la majorité de leur armement du Pakistan. De plus, ils recrutaient des membres parmi les nombreux camps de réfugiés du nord du Pakistan. Passant à partir de la NWFP<sup>125</sup>, les convois d'hommes et de matériel afghan passaient par des régions montagneuses et désertiques très peu fréquentées. Il était très difficile de tous les arrêter. Pour rendre encore plus difficile la tâche des Soviétiques, le Pakistan affichait une neutralité bienveillante envers les résistants. Ce pays par l'intermédiaire de son service de renseignement (l'ISI) était la courroie de transmission de l'aide internationale aux moudjahidin.<sup>126</sup> Les moudjahidin recevaient des armes légères, des munitions, mais aussi des armes plus sophistiquées. À partir de 1985, le président Reagan autorisa l'envoi de missiles portables sol-air *Stinger*. Les Britanniques ont envoyé des missiles sol-air *Blowpipe* et les Français livrèrent quant à eux des missiles anti-char *Milan*. Tout cela eut pour conséquence l'accroissement considérable de la puissance de feu des moudjahidin ainsi que l'augmentation des pertes russes. À partir de 1986, il devenait de plus en plus dangereux pour l'aviation soviétique d'opérer. Les hélicoptères étaient devenus très vulnérables aux *Stingers*. L'aviation devait effectuer des vols en altitude et par conséquent elle devenait moins efficace.<sup>127</sup>

---

<sup>123</sup> Baumann 1993, p.136-139.

<sup>124</sup> Shansab 1986, p104.

<sup>125</sup> North West Frontier Province. Province du Pakistan. Cet endroit est surtout peuplé par des tribus hostiles au pouvoir central.

<sup>126</sup> Yousaf et Adkin 1992, p.97-112.

<sup>127</sup> Cordesman et Wagner 1990, 174-177.

Comme les Américains au Vietnam, les Russes ne pouvaient pas forcer une autre frontière en intervenant militairement au Pakistan. Ils auraient ainsi risqué l'élargissement du conflit.<sup>128</sup> Dans ce contexte, les Russes devaient trouver d'autres solutions. Une des solutions retenues par l'Armée Rouge était de monter des embuscades le long des routes des convois pour les intercepter.<sup>129</sup> Nécessitant beaucoup de préparation sur la base de renseignements recueillis par le KGB, le GRU<sup>130</sup> ou le Khad<sup>131</sup>, les embuscades étaient confiées aux Spetsnaz ou aux troupes hélicoptérées. Un officier soviétique décrit le fonctionnement d'une embuscade :

«The ambush, as an independant tactical form, was widely used in all types of combat in Afghanistan. They were often used close to the Pakistan and Iranian borders. The essence of the ambush consisted of the secret deployment of the subunit to a site laid out along the route of the enemy movement and then opening fire on the surprised Mujahideen to kill or capture them, their weapons, and cargo. Ambushes were conducted by day and night. The organization and conduct of an ambush in Afghanistan did not differ particularly from the ambushes laid out and recommended in the regulations and training manuals. However, there were several peculiarities. The ambushes organized by combined arms subunits in Afghanistan often fonctioned outside the framework of a simple reconnaissance mission. The Soviets used ambushes to reduce the amount of personnel, weapon, ammunition, food, and other supplies available to the resistance. Ambushes served to inflict appreciable casualties, prevent the arrival of reserves, and block enemy access to roads, airfields, and other important objectives».<sup>132</sup>

Les embuscades soviétiques avaient donc pour but de couper et de perturber les lignes d'approvisionnement de la guérilla.

De plus, les Russes ont attaqué avec l'armée afghane des camps de réfugiés et des camps d'entraînement au Pakistan pour frapper directement les infrastructures des moudjahidin. Évidemment, cela contribua à l'envenimement des relations déjà tendues entre l'URSS et le Pakistan. En 1987, des F-16 pakistanais ont abattu un avion

<sup>128</sup> Lévesque 1990, p.149-169.

<sup>129</sup> Akram 1996, p.177-178.

<sup>130</sup> Service de renseignements de l'Armée Rouge.

<sup>131</sup> Police secrète afghane.

<sup>132</sup> Grau et Gress 2002, p.125-126.

soviétique qui s'était aventuré sur son territoire. Malgré tout, cela n'a pas empêché les Soviétiques et leurs alliés afghans de mener des attaques en sol pakistanais. Entre 1980 et 1987, les attaques soviéto-afghanes en sol pakistanais causèrent la mort de 1072 personnes. En plus d'effectuer des attaques aériennes et d'artillerie sur ces camps de réfugiés, les Soviétiques commanditèrent des attentats à la bombe dans ces mêmes camps.<sup>133</sup> Les Russes étaient donc prêts à violer les frontières d'un État voisin pour frapper les sanctuaires des moudjahidin. Malgré tous leurs efforts, l'Armée Rouge n'est jamais parvenue à couper les routes d'approvisionnement des moudjahidin. Au cours de la guerre, ceux-ci ont reçu de l'extérieur des armes atteignant une valeur de 2,5 milliards de dollars.<sup>134</sup>

Les deux derniers objectifs soviétiques n'étaient pas d'ordre militaire mais ils étaient néanmoins importants. Le quatrième volet de la stratégie soviétique consistait à reconstruire l'État et l'armée afghane. Lors de l'invasion soviétique, l'armée afghane était proche de la déstructuration. Les mutineries et les désertions se multipliaient et il était déjà arrivé que des régiments entiers désertent pour rejoindre les rangs des moudjahidin. Face à cette situation, les Russes envoyèrent en stage en URSS des milliers d'officiers afghans dans le but de consolider l'armée. Franceschi affirme que :

«Les officiers ralliés au régime sont bien entendu eux aussi envoyés en stage en URSS et les Russes savent puiser dans le petit vivier du parti et des organisations de jeunesse pour recruter les futurs cadres qui formeront l'ossature de cette armée».<sup>135</sup>

Les Russes ont aussi formé des cadres pour prendre en charge les institutions de l'État. Des agents du KGB formaient et travaillaient avec les agents du Khad dans le but de mieux réprimer toute dissidence.

<sup>133</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.71.

<sup>134</sup> Baumann 1993, p.137.

<sup>135</sup> Franceschi 1984, p.91.

En agissant ainsi, les Russes ne voulaient pas seulement éviter l'effondrement d'un régime allié, ils voulaient aussi l'assimiler en structurant la société afghane sur le modèle soviétique.<sup>136</sup> Moscou était déterminée à consolider son emprise en Afghanistan. Le travail de l'Armée Rouge était donc d'éliminer ou du moins de contenir les forces hostiles au changement. Les Américains, au contraire, n'ont jamais été si loin dans leur désir d'assimilation au Vietnam. Pour les Russes, la société afghane devait ressembler à un pays communiste. Franceschi donne ici des détails sur le plan Russe :

«Structurer, c'est tout d'abord créer une nouvelle classe sociale favorable au régime. Dans ce domaine, Moscou mise avant tout sur la jeunesse, plus malléable et moins empreinte des traditions et de la culture afghane. Les vieilles générations sont d'ores et déjà considérées comme irrécupérables. Des milliers de lycéens et d'étudiants sont donc envoyés en stage en URSS ou reçoivent des bourses d'étude. Les voyages dans les républiques musulmanes soviétiques sont aussi très fréquents et destinés à prouver l'essor moderniste du communisme par rapport à l'archaïsme «honteux» de l'Afghanistan et à montrer à tous le modèle futur de leur pays. Très progressivement les programmes scolaires et universitaires se voient modifiés et l'apprentissage du russe renforcé. En 1981, il a remplacé l'anglais à l'école polytechnique (anciennement faculté d'ingénierie)».<sup>137</sup>

Hammond poursuit dans la même voie en décrivant la mainmise soviétique sur la politique afghane :

«It is reported that every Afghan minister has Soviet advisers who attend all important meeting and give him orders as to how he should run his ministry. [...] The People's Democratic party is organized like the Communist Party of the Soviet Union, with a Central Committee and Politburo at the top, and the Afghan government apes the Soviet structure with the equivalent of a Supreme Soviet and Council of Ministers».<sup>138</sup>

Cela montre bien comment l'URSS voulait changer le pays. En reconstruisant l'Afghanistan, l'URSS appliquait son propre modèle à la société afghane. Tout cela ne fit qu'attiser les tensions parmi la population. Il n'était pas facile de changer aussi vite,

---

<sup>136</sup> Hammond, Thomas T. 1984. *Red Flag Over Afghanistan*. Westview Press, Boulder, p.150-153.

<sup>137</sup> Franceschi 1984 p.90-91.

<sup>138</sup> Hammond 1984, p.152.

surtout hors des villes, une société qui était attachée à ses traditions. Cela ne fit qu'augmenter la résistance des moudjahidin dans sa volonté de faire face à l'envahisseur.

La dernière partie du plan soviétique consistait à mettre en place un programme d'actions civiques et politiques pour gagner la sympathie des Afghans et contrer l'impopularité du PDPA. Un peu comme les Américains au Vietnam, l'action politique a été largement utilisée en Afghanistan. Elle servait entre autres à vanter les réalisations du gouvernement et à dénoncer la guérilla. Les moudjahidin étaient dépeints comme des bandits et des brutes sanguinaires. Le gouvernement afghan a même remis en place le ministère des nationalités et des affaires tribales.<sup>139</sup> Cet organe comportait une assemblée de tous les chefs de tribus d'Afghanistan. En accordant des concessions et des privilèges aux chefs de tribu, le gouvernement afghan tentait de les faire revenir sous son giron.<sup>140</sup> Le gouvernement afghan tentait aussi de jouer sur la religion, afin d'amadouer une population très conservatrice, par la promotion de l'Islam dans la société afghane. Un grand nombre de mosquées ont été construites et le gouvernement essayait d'avoir de bonnes relations avec les oulémas<sup>141</sup>. Les présidents Karmal et Najibullah voulaient s'afficher le plus possible en présence de ces derniers et se présentaient au public comme étant de bons musulmans. Malgré tout, c'était peine perdue. Les Afghans ne leur faisaient pas confiance et percevaient les Soviétiques comme des envahisseurs athées.

Dans le même ordre d'idée, les Russes et leurs alliés se lancèrent dans l'espionnage, la guerre psychologique et la subversion contre les moudjahidin. Cette tâche était confiée au KGB et à son équivalent afghan le Khad. Ces derniers disposaient de ressources considérables : 70 000 agents travaillaient pour les Soviétiques dont 50 000

---

<sup>139</sup> Brigot et Roy 1988, p.70-72.

<sup>140</sup> Franceschi 1984 p.88.

<sup>141</sup> Chef religieux.



au Pakistan.<sup>142</sup> Ces agents étaient soit achetés par les Russes ou forcés à faire ce travail.

Ils devaient fournir aux Soviétiques toute une gamme d'informations sur les activités de la résistance, son armement, ses cachettes, le nom de ses chefs etc. Un commandant

Moudjahidin raconte :

«Leur police secrète est très puissante, ce qui fait qu'ils peuvent bombarder tout ce que nous construisons. Même dans un village de 1000 habitants d'une région libérée ils peuvent trouver un informateur qu'ils paient et qui leur fait savoir ce qui se passe».<sup>143</sup>

Les Soviétiques utilisaient ces renseignements pour mener des attaques contre la guérilla mais aussi pour faire «pourrir» les régions tenues par les moudjahidin. Plutôt que d'utiliser des ressources militaires pour détruire les forces rebelles, les Soviétiques utilisaient souvent la guerre psychologique.<sup>144</sup> Elle consistait en plusieurs actions dont

l'émission de rumeurs qui intoxiquaient les résistants pour les forcer à commettre des erreurs d'appréciation. Elle utilisa aussi la corruption des chefs de tribus et les soulèvements des tribus les unes contre les autres, etc. Bref, les Russes voulaient faire naître la discorde dans le camp des moudjahidin et ainsi les empêcher de s'unifier. En

Afghanistan, les opérations d'intoxications soviétiques étaient :

«facilité[es] par la diversité des ethnies, la faiblesse de leur sentiment national, leur absence d'unité, leurs rivalités ancestrales, la mentalité des peuples qui la composent, leur méconnaissance du monde extérieur. *Le morcellement naturel et originel du pays et de ses hommes est un avantage déterminant pour les Russes.* Ils n'ont pas en face d'eux un bloc homogène».<sup>145</sup>

Il était facile pour les Russes d'exacerber les tensions ethniques ou tribales existantes. Ils n'ont fait que profiter des multiples clivages existants.<sup>146</sup> Lorsqu'une région était

<sup>142</sup> Franceschi 1984, p.96; Kakar 1995, p.153-168.

<sup>143</sup> Ibid, p.96

<sup>144</sup> Brigot et Roy 1988, p.76-77.

<sup>145</sup> Franceschi 1984, p.98.

<sup>146</sup> Metge 1984, p.112-113.

«pourrie», la résistance cessait d'être menaçante et tout cela se faisait sans tirer un seul coup de feu.

En plus de ces activités, le KGB et le Khad menaient des campagnes de répression contre les «ennemis de l'intérieur».<sup>147</sup> Un peu comme le programme Phénix au Vietnam, le Khad était à la recherche de toute personne qui s'opposait au régime. Cependant, il se démarqua par son zèle, son côté arbitraire et les brutalités excessives commises envers tous les opposants et les «supposés opposants». Beaucoup d'innocents ont été tués ou envoyés en prison dans des conditions pénibles.<sup>148</sup> Des milliers d'Afghans ont été enfermés, torturés et exécutés par le Khad. Celui-ci avait le droit de vie et de mort sur n'importe quel Afghan. Tout comme le programme Phénix, les agissements du Khad ont discrédité le gouvernement afghan aux yeux de la population.

En réponse à cette répression, les moudjahidin exécutèrent plusieurs membres du Khad ou du PDPA. Ils étaient particulièrement sans pitié avec les Afghans qui collaboraient aux côtés des Russes car ils étaient vus comme des traîtres. Les moudjahidin visaient entre autres les officiels du PDPA et réussissaient des assassinats spectaculaires dans Kaboul même, ce qui ne manquait pas d'impressionner la population.<sup>149</sup> La résistance faisait preuve d'un peu plus de clémence avec les prisonniers soviétiques mais elle se livra néanmoins à des atrocités sur une partie d'entre eux en représailles aux mauvais traitements des Soviétiques.<sup>150</sup>

Malgré cette stratégie en cinq points, les Soviétiques n'ont jamais réussi à éliminer les moudjahidin. À partir de 1987, les actions des rebelles ont augmenté en

---

<sup>147</sup> Kadar 1995, p.153-168; Akram 1996, p.205-211.

<sup>148</sup> Bachelier 1992, p.61-62.

<sup>149</sup> Baumann 1993, p.136.

<sup>150</sup> Bachelier 1992, p.61.

intensité, ce qui causa des pertes importantes pour l'Armée Rouge et commença à menacer sérieusement le régime de Kaboul. Les moudjahidin entreprirent par exemple le siège de plusieurs villes de province comme Khost, ce qui poussa l'Armée Rouge et l'armée afghane à entreprendre des opérations d'urgence pour dégager ces villes<sup>151</sup>.

De plus, le coût de la guerre écrasait l'économie soviétique. La guerre d'Afghanistan survenait à un moment où l'URSS était trop engagée dans le Tiers Monde.<sup>152</sup> Elle avait de la difficulté à maintenir ses acquis des années 70 comme le Mozambique et le Nicaragua. Les coûts de ces alliances étaient particulièrement élevés. Par exemple, l'aide économique accordée à Cuba et au Vietnam coûtait cinq milliards de dollars par an.<sup>153</sup> La mauvaise situation économique de l'URSS n'améliorait en rien la situation. Le taux de croissance annuel diminuait d'année en année. Les pressions américaines sur les alliés de l'URSS (comme le financement des guérillas) contraignaient les Russes à allouer de grandes ressources financières pour les aider. De même, la relance de la course aux armements avec les États-Unis obligeait l'URSS à maintenir un budget élevé pour la défense.

Dans ce contexte, l'engagement militaire en Afghanistan était assez coûteux et accaparait beaucoup de ressources.<sup>154</sup> Conscient de ces difficultés, le premier secrétaire Mikhaïl Gorbatchev envisageait un retrait.<sup>155</sup> La situation internationale et les pertes élevées des Soviétiques rendaient leur position en Afghanistan intenable. En 1988, ils décidaient de se retirer d'Afghanistan. En 1989, dix ans après l'invasion, les dernières

---

<sup>151</sup> Cordesman et Wagner 1990 p.69-70.

<sup>152</sup> Lévesque 1990, p.214-215.

<sup>153</sup> Ibid, p.215.

<sup>154</sup> Bachelier 1992, p.57-58.

<sup>155</sup> Lévesque 1990, p.219-223.

troupes soviétiques quittaient le sol afghan. Le régime de Najibullah<sup>156</sup> a tout de même réussi à se maintenir au pouvoir jusqu'en 1992, date à laquelle il s'écroula.

### 2.3 Les causes de la défaite de l'Armée Rouge

Les causes de la défaite de l'Armée Rouge sont nombreuses. Il existe un certain consensus entre les auteurs pour identifier les causes ayant entraîné la débâcle des Soviétiques.

Premièrement, plusieurs auteurs ont reproché à l'Armée Rouge sa rigidité excessive. Si l'armée américaine était trop décentralisée au Vietnam, l'Armée Rouge au contraire était trop centralisée. Elle était en fait à l'image des institutions soviétiques de l'époque. La bureaucratie particulièrement écrasante provoquait une extrême lourdeur dans son organisation et son fonctionnement.<sup>157</sup> Cette rigidité du commandement empêchait les troupes au sol d'avoir une certaine liberté d'action et de mouvement. En outre, les officiers n'avaient pas un grand sens de l'initiative. Ils déviaient rarement de leur plan initial et ne s'adaptaient que très lentement à une situation nouvelle. Les moudjahidin disaient des soldats soviétiques «qu'ils marchaient en automates et ne pensaient pas par eux-mêmes».<sup>158</sup> Franceschi explique ici :

«Les officiers, empêtrés dans une centralisation abusive du commandement et une planification trop excessive des opérations, commettent souvent des fautes grossières, s'entêtent stupidement, et font rarement preuve d'initiative et d'esprit de décision, qualités pourtant indispensables dans la contre-guérilla. On a pu voir par exemple des hélicoptères poursuivre l'attaque d'objectifs sans grande importance alors qu'ils venaient

<sup>156</sup> Successeur de Karmal. Il a pris le pouvoir en 1986.

<sup>157</sup> Lévesque 1990, p.179; Bachelier 1992, p.49.

<sup>158</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.133.

de surprendre à découvert des groupes de résistants. Probablement tenaient-ils à respecter à la lettre les ordres reçus initialement».<sup>159</sup>

En étant obsédés par le respect des ordres, les officiers commettaient souvent les mêmes erreurs. Les plans d'attaque soviétiques n'évoluaient que très peu et il était facile aux moudjahidin de les contrer. Ainsi, les résistants ont tendu plusieurs fois des embuscades à des forces russes venant vers eux. Répétant toujours les mêmes manœuvres, les moudjahidin savaient exactement où et quand il fallait frapper. Cela occasionnait des pertes inutiles dans les rangs soviétiques. Par exemple, les Russes ont mis beaucoup de temps à faire escorter convenablement leurs convois par des hélicoptères. Les routes les plus dangereuses étaient celles qui passaient à travers les vallées (comme le Panjshir). Les moudjahidin attendaient les convois depuis les hauteurs et les attaquaient, ce qui occasionnait de lourdes pertes en hommes et en matériel.<sup>160</sup> Les Russes ont mis beaucoup de temps à s'ajuster aux nouvelles conditions.

De plus, à peu près tous les auteurs s'entendent pour dire que l'équipement et les tactiques soviétiques étaient inadaptés, du moins en début de guerre. Lorsque les Russes ont envahi l'Afghanistan en 1979, ceux-ci étaient équipés pour affronter une armée conventionnelle. L'Armée Rouge était entre autres munie de nombreux chars et de blindés de transport de troupes qui n'étaient pas adaptés pour la lutte anti-guérilla.<sup>161</sup> En outre, les mitrailleuses des chars n'avaient pas un angle qui leur permettait un balayage vers le haut, ce qui les empêchaient de répondre au feu des moudjahidin lorsque ceux-ci attaquaient depuis les hauteurs. De plus, le piètre état du réseau routier de l'Afghanistan ainsi que les montagnes limitaient leur déploiement. Ils pouvaient facilement tomber

---

<sup>159</sup> Franceschi 1984, p.109.

<sup>160</sup> Ibid, p.105-109.

<sup>161</sup> Lévesque 1990, p.179; Bachelier 1992, p.49.

dans des embuscades. Le même constat pouvait être fait avec les Mig-21 et Mig-23 de l'aviation soviétique. Ces chasseurs étaient adaptés dans des missions de défense aérienne mais l'étaient moins dans des missions d'appui au sol. L'Armée Rouge a donc introduit le Su-25 récemment entré en service qui était plus adapté à la lutte anti-insurrectionnelle.<sup>162</sup>

Le service de renseignement soviétique était mal adapté aux conditions de la guérilla.<sup>163</sup> Les Russes manquaient d'informations pour mener des attaques efficaces. Les rapports du Khad ou du KGB étaient souvent inexacts. Comme les Américains au Vietnam, le système de renseignement de l'Armée Rouge était conçu pour affronter une armée conventionnelle. Cependant, les moudjahidin n'avaient pas d'armée moderne et par conséquent, ils ne laissaient aucune trace électronique. L'utilisation d'équipements électroniques modernes, comme des radios de campagne ou des brouilleurs, était presque inexistante. Les unités de guerre électronique soviétiques n'avaient donc qu'un usage limité pour contrer les moudjahidin.

En plus d'avoir un matériel inadapté, le personnel de l'Armée Rouge n'était pas qualifié pour mener des opérations en montagne. Les équipages des blindés manquaient d'entraînement. Victor explique :

«On trouve ainsi dans la revue militaire *Znamenost* des remarques et critiques sur les «innombrables pannes, l'entretien insuffisant et les médiocres talents des conducteurs de chars en milieu de montagne». De la même façon les équipages de chars sont critiqués pour leur «façon de reconnaître un objectif, leur technique de tir tant à l'arrêt qu'en mouvement, leur faible capacité à le corriger et à évaluer les distances en zone montagneuse». Les véhicules blindés pour le transport de troupes ne semblent pas mieux traités. Dans un article d'avril 1981, le lieutenant A. Kolotilo reproche aux équipages qui utilisent ces blindés de «les mener sur des pistes de montagne à peine capables de

---

<sup>162</sup> Baumann 1993, p.150-156.

<sup>163</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.104-112.

supporter leur poids, de n'être à même ni de les réparer en cours de route ni d'éviter, par un réglage approprié, le sur-enrichissement du mélange d'essence dû à l'altitude»<sup>164</sup>.

La qualité de l'infanterie laissait aussi à désirer. La majeure partie des soldats de l'Armée Rouge étaient des conscrits et manquaient d'entraînement. Ils n'avaient jamais eu d'expérience de combat auparavant et devaient apprendre à se battre sur le terrain, ce qui évidemment augmentait inutilement les pertes. Même après 1982, la majorité des soldats soviétiques recevait un entraînement inadéquat.<sup>165</sup> De plus, les soldats restaient en Afghanistan de six mois à un an, ce qui ne leur permettait pas de bien s'habituer au terrain.<sup>166</sup> Au total, ce sont donc plus de 600 000 soldats soviétiques qui ont servi en Afghanistan. Les Soviétiques ont dû introduire plus de soldats professionnels pour parer à ce problème. Les moudjahidin avaient donc devant eux des soldats mal préparés et c'est une opportunité dont ils ont su tirer profit.

Selon plusieurs auteurs, l'Armée Rouge n'a pas entrepris de la bonne façon la guerre d'Afghanistan. Selon cette dernière, la guérilla, au même titre qu'une armée moderne, devait être combattue avec des moyens conventionnels. La dernière guerre que les Soviétiques ont livrée était la seconde guerre mondiale, plus de quarante ans auparavant. L'Armée Rouge s'était préparée à affronter les forces de l'OTAN dans les plaines d'Europe. Dans cette optique, les Soviétiques ont beaucoup misé sur l'arme blindée pour repousser les armées occidentales, un peu à la façon de la «grande guerre patriotique» menée contre les Nazis et ont écarté toutes leurs expériences de lutte anti-guérilla.<sup>167</sup> Pour les Russes, la guerre d'Afghanistan ne devait pas nécessiter un changement dans les tactiques à adopter. Il fallait tout simplement utiliser le maximum

---

<sup>164</sup> Victor 1983, p.182.

<sup>165</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.135.

<sup>166</sup> Franceschi 1984, p.108.

<sup>167</sup> Grau et Gress 2002, p.310.

de puissance de feu (avec les chars et l'aviation) pour écraser la guérilla. Grau et Gress expliquent la vision de la guerre des Soviétiques :

«The Soviet designed their armed forces to fight large-scale, high-tempo offensive operations exploiting nuclear strikes on the northern European plain and China. In this type of war, massed Soviet air and artillery fire would blast gaps through enemy positional defenses. Soviet armored columns would dash through these gaps and move deep within enemy territory. In this type of war, tactical predictability was preferred to tactical agility. The war would be won on the operational level. Soviet force structure, weaponry, tactics, and support infra-structure were all designed to support this vision. These were all inappropriate for a long counterinsurgency effort in Afghanistan».<sup>168</sup>

Les Soviétiques croyaient que rien ne pourrait résister à leur incroyable puissance militaire et leur supériorité technologique.

Cependant, ils sont allés de déconvenues en déconvenues. Les chars ont vite démontré leurs limites et les moudjahidin ne se battaient pas comme des soldats réguliers. Les Soviétiques avaient presque totalement oublié leurs expériences passées dans le Caucase et en Asie centrale. Avant 1979, aucun article militaire sur la guerre en montagne n'apparaissait dans les revues militaires soviétiques. Au début de la guerre, les Russes ont essayé tant bien que mal de trouver des tactiques contre les moudjahidin. La guerre d'Afghanistan, du moins dans les trois premières années, était vue par les Soviétiques comme un exercice et un vaste champ de pratique, un peu à la manière dont les Américains percevaient la guerre du Vietnam. L'Armée Rouge a dû, à force d'essais et d'erreurs, trouver d'autres tactiques pour s'adapter à ce nouvel environnement. Contrairement aux Russes, les moudjahidin avaient de l'expérience dans ce genre de guerre et se battaient sur leur territoire.<sup>169</sup> Les premiers engagements de l'Armée Rouge

---

<sup>168</sup> Grau et Gress 2002, p.310.

<sup>169</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.144.



ont donc été catastrophiques. L'Armée Rouge manœuvrait de façon lente et maladroite, ce qui a été une aubaine pour les moudjahidin.<sup>170</sup> Cordesman et Wagner en témoignent :

«In 1980, the Soviets attempted to rely on securing strong points and LOCs and using the DRA Army and informers to target the Mujahideen. These campaigns were slow moving, armor heavy, road bound, and poorly executed. The resulting «convoy mentality» made Soviet armor vulnerable to Mujahideen anti-tank rocket launchers and led to numerous successful ambushes of Soviet and Afghan forces. Soviet tactics allowed the Mujahideen to dominate the countryside and many key towns and cities».<sup>171</sup>

Suite à ces nombreuses pertes, les Russes ont appris lentement de leurs erreurs en utilisant une plus grande puissance de feu sur des positions ciblées et en employant des troupes aéroportées pour bloquer la retraite des résistants. À partir de 1983, de nombreuses améliorations ont été apportées par les Soviétiques mais les moudjahidin continuaient à infliger des revers humiliants à l'Armée Rouge, comme par exemple au Panjshir.

Un des facteurs mis en avant par les auteurs pour expliquer la défaite soviétique est l'amélioration continue de la puissance de feu des moudjahidin.<sup>172</sup> Comme nous l'avons vu précédemment, les moudjahidin ont reçu tout au long de la guerre une quantité impressionnante d'armement. Au début de la guerre, l'armement des moudjahidin était dérisoire : quelques vieux fusils, peu de mitrailleuses lourdes et d'armes anti-char et aucune arme anti-aérienne. Les moudjahidin ont reçu peu à peu de nouvelles armes en provenance du Pakistan qui ont augmenté considérablement leur puissance de feu. Cependant, c'est sûrement l'arrivée de missiles sol-air *Stingers* qui a causé le plus de tort à l'Armée Rouge. En effet, par la suite les hélicoptères et avions sont devenus très

---

<sup>170</sup> Brigot et Roy 1988, p.50.

<sup>171</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.125.

<sup>172</sup> Akram 1996, p.175-176.

vulnérables.<sup>173</sup> À partir de 1987, les Soviétiques perdaient en moyenne un avion (ou hélicoptère) par jour. L'arrivée de cette arme a donc eu un grand impact dans la guerre. Les Soviétiques étaient forcés de changer leurs méthodes d'attaque et de voler plus haut. Leurs attaques étaient donc moins précises ce qui permettait une plus grande marge de manœuvre aux moudjahidin. Ils pouvaient en outre se déplacer sans craindre de se faire surprendre par l'aviation soviétique. De plus, l'arrivée des *Stingers* a lourdement affecté le moral des Soviétiques. Un commandant Moudjahidin raconte ici :

«The British in the Falklands had aircraft with air-to-air missiles, they had Stingers, Blowpipes, and Rapier missiles, and still the Argentines could attack. Still they could sink ships. How could we stop all the Soviet aircraft because we have 25 or 30 Stingers? No, it is impossible... We have to hit their morale. They have changed their flying, they use different aircraft and their best pilots. This is the effect, but we cannot stop them completely. Conventional armies cannot do it with all their equipment, and we cannot do it with Stinger... What is the need for Spetsnaz if they cannot be used for reconnaissance or attacks if they cannot move or hide? They have to move in helicopters for operations like heliborne troops. The loss of one heliborne soldier is like the loss of ten conscript soldiers, while the loss of one Spetsnaz soldier is like the loss of ten heliborne troops».<sup>174</sup>

Les *Stingers* n'ont pas permis aux moudjahidin de faire reculer l'Armée Rouge, mais l'augmentation vertigineuse des pertes russes suite à l'utilisation de ces armes eut un effet démoralisant. Les pilotes étaient habitués à voler sans crainte de se faire abattre. Les Soviétiques n'avaient plus le contrôle absolu du ciel afghan. L'arrivée de missiles sol-air changea la donne en faveur des résistants. Un peu comme au Vietnam pour les Américains, l'accumulation des pertes rongea peu à peu le moral des russes.

La majeure partie de ces armes transitaient par le Pakistan. Les Soviétiques n'ont jamais été capables de vraiment couper les voies d'approvisionnement vers le Pakistan.<sup>175</sup>

Le flot d'armes en provenance du Pakistan était ininterrompu. Comme les Américains au

<sup>173</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.171-177.

<sup>174</sup> Ibid, p.176.

<sup>175</sup> Urban 1988.

Vietnam, les Soviétiques se sont acharnés à bombarder et à larguer des mines et à couper les voies d'approvisionnement de la guérilla. Cela n'a pas donné les résultats escomptés. La frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan était trop longue pour être efficacement surveillée. De plus, les montagnes et déserts offraient une multitude de points de passage difficiles d'accès pour les Soviétiques. Il aurait fallu aux Soviétiques au moins un million d'hommes pour couper efficacement les routes de la guérilla vers le Pakistan et écraser tous les bastions de résistance.<sup>176</sup> Cependant, le contingent soviétique en Afghanistan n'a jamais dépassé 110 000 hommes. Pour des raisons de coût et d'organisation, les Soviétiques n'ont jamais voulu augmenter ce nombre.

Un autre problème soulevé par plusieurs auteurs était le faible moral des troupes soviétiques. En effet, l'ambiance dans l'Armée Rouge était épouvantable. Comme mentionné précédemment, la majorité des soldats soviétiques engagés dans le conflit étaient des conscrits. Ceux-ci n'avaient pas une très grande motivation et leur objectif premier était de survivre pour retourner dans leur foyer une fois leur service terminé.<sup>177</sup> Ils n'avaient aucune conviction les incitant à se battre. Plusieurs de ces soldats avaient des problèmes personnels importants (comme l'alcoolisme) et certains étaient d'anciens prisonniers. L'Armée Rouge était aussi aux prises avec de sérieux problèmes de drogue car plusieurs soldats consommaient régulièrement du haschich. Tous ces facteurs menaient à des tensions internes énormes et à des problèmes de discipline. Les dérapages comme les viols, les vols et autres massacres sur la population afghane étaient monnaie courante. Cordesman et Wagner expliquent ici :

«Conscripts were often sent to Afghanistan because they failed to pay bribes –a problem that characterizes many aspects of the corrupt Soviet conscription system for criminal

---

<sup>176</sup> Lévesque 1990, p.180-181.

<sup>177</sup> Victor 1983, p.183.

action. Others were sent because they were regarded as problem soldiers. Health services were poor, and drugs, alcoholism, and medical problems were common. [...] There were serious disciplinary problems, hostility between new and older troops, theft, and problems with looting and atrocities. Many of these same problems had occurred with the more poorly led U.S. forces in Vietnam, but the Soviet problems were far more severe».<sup>178</sup>

Franceschi rajoute:

«Cette armée paraît rongée des mêmes maux que le reste de la société soviétique : manque d'imagination, de conscience professionnelle, de discipline aussi, bureaucratie étouffante, corruption, «déresponsabilisation», etc. Les soldats vendent sans vergogne tout ce qu'ils peuvent dérober dans leurs propres entrepôts : essence, munitions, équipements, qui se retrouvent ensuite chez les moudjahidin. Si l'on en croit les témoignages de prisonniers soviétiques, l'ambiance est particulièrement lamentable dans les corps de troupe : haine violente entre officiers et soldats, brimades permanentes, souïeries régulières, heurts fréquents entre «Blancs» et Asiatiques, nourriture avariée, etc. Fréquemment les Russes dépouillent, volent et rançonnent les Afghans qui leur tombent sous la main. Sans parler des viols, très nombreux semble-t-il. 175 de ces soldats auraient été emprisonnés en novembre 1980 pour des exactions abusives (meurtres?) sur certaines populations ralliées. Trois officiers ont été exécutés près de Moscou pour une affaire de contrebande entre l'URSS et l'Afghanistan».<sup>179</sup>

Le service d'intendance de l'armée était assez médiocre.<sup>180</sup> Les soldats manquaient de tout, y compris de produits de première nécessité. Cela contraignait les soldats à voler la population locale. Le marché noir aussi était florissant. Les soldats comblaient souvent leurs besoins en vendant ou en échangeant du matériel pris dans les stocks de leur propre armée. Cela devenait problématique dans la mesure où ce matériel finissait par se retrouver entre les mains des moudjahidin. Une grande partie de l'armement léger des moudjahidin comme les Kalachnikovs ou les RPG-7<sup>181</sup> provenait des stocks de l'Armée Rouge. Bref, il n'existait pas dans cette armée un sentiment de fierté et de fraternité qui rassemblait ses hommes. Au contraire, les haines entre soldats et officiers, la corruption,

<sup>178</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.135.

<sup>179</sup> Franceschi 1984, p.109.

<sup>180</sup> Cordesman et Wagner 1990, p.109.

<sup>181</sup> Lance-roquette anti-char.

le manque de soutien aux soldats, les humiliations et l'absence de conviction minaient le moral de l'Armée Rouge.

Un grave problème soulevé par plusieurs auteurs concernait les tensions parfois violentes entre les soldats «slaves» et les soldats «musulmans». En effet, les soldats provenant des républiques musulmanes étaient moins bien traités que leurs confrères slaves. Ils avaient des postes subordonnés, subissaient des discriminations et étaient souvent humiliés par leurs supérieurs. La situation était souvent explosive et menait quelques fois à des actes de violence. Victor explique :

«Relégués constamment à des tâches de second ordre, les Asiatiques savent que leurs chances de promotion sont réduites à presque rien, l'ensemble du corps des officiers jusqu'au sergent étant traditionnellement composé de Slaves, d'Ukrainiens et de Biélorusses. Les brimades prendraient les formes classiques de racisme : les «Blancs» insultant oralement les «Jaunes», les contraignant par leur grade plus élevé à exécuter des tâches humiliantes et notoirement inutiles, ou forçant les Musulmans à manger du porc. Cent trente anciens soldats de l'Armée Rouge «passés à l'Ouest» ont été systématiquement interviewés par la Rand Corporation. Le résultat de ces entretiens récents fait apparaître que les diverses ethnies incorporées dans l'Armée Rouge, loin de s'y intégrer de façons homogène comme l'annonce le discours officiel, se replient sur elles-mêmes et font corps pour s'opposer à la «russification» mise en œuvre dans les bataillons et les régiments. Un grave incident serait survenu au début de 1982 dans une base soviétique du nord de l'Afghanistan : des conducteurs de camions Tadjiks et Turkmènes auraient mis le feu à des camions conduits par des Russes, exaspérés par l'attitude méprisante et raciste de leurs camarades blancs. De brefs combats auraient alors éclaté dans la base. De tels incidents ne sont pas généralisables, mais on peut néanmoins déduire que les tensions sont concevables entre les diverses communautés ethniques».<sup>182</sup>

Cette situation poussait plusieurs soldats musulmans à désertir l'Armée Rouge pour passer dans la résistance ou à l'Ouest. L'attitude méprisante des Russes à l'égard des Musulmans en poussait plusieurs à intégrer les rangs des moudjahidin avec des armes et bien sûr avec de précieux renseignements. De plus, les soldats musulmans étaient très près de la population afghane : ils avaient la même religion et certains parlaient la même

---

<sup>182</sup> Victor 1983, p.196.

langue (le persan ou dari). D'où le peu de motivation au moment de faire usage de leurs armes contre leurs semblables. Au lieu de faire l'apologie du système soviétique comme les autorités l'auraient souhaité, les soldats musulmans dénonçaient l'URSS et encourageaient les Afghans à résister.<sup>183</sup> La situation était vite devenue intolérable pour les Soviétiques qui retirèrent les soldats musulmans d'Afghanistan.

Roy et Brigot vont plus loin en affirmant que les Russes ont échoué dans leur tentative de regroupement des Musulmans autour d'un but commun. Les soldats musulmans ne croyaient pas à l'idéal soviétique ni à la guerre révolutionnaire en Afghanistan. Il est certain que l'attitude méprisante des Russes envers les Musulmans a contribué à la distanciation de ces derniers. De plus, ils ont aussi échoué dans l'intégration des élites musulmanes dans l'Armée Rouge. Il n'y avait aucun officier musulman dans l'Armée Rouge. Par contraste, lors de la révolte des Basmachis<sup>184</sup> en 1920, un bon nombre de Musulmans étaient dans les rangs soviétiques, y compris à des postes à responsabilité.<sup>185</sup> Musulmans et slaves se battaient ensemble et croyaient au même idéal. Lors de la guerre d'Afghanistan, cet idéal n'existait pas. Roy et Brigot expliquent ici :

«In 1920 up to 40 per cent of Frunze's army was composed of Muslim officer and men. Some were incorporated in Russian units, but there were also exclusively Muslim units – Tartar and Bachir brigade and Turkestani regiments commanded by Muslim officers-who fought with the same enthusiasm as did their Russian comrades. The presence of Muslims in Frunze's armies was indispensable to prevent the war against the basmachis assuming the appearance of a national and religious war. The employment of a large Muslim contingent in the invasion troops of 1980 was inspired by Frunze and was meant to give the Soviet intervention the appearance of an affair between the Muslim cousins, but there was an important difference: the Bukhariots, Tartars and Bachkirs of Frunze's army

<sup>183</sup> Victor 1983, p.195-197; Akram 1996, p.173-174.

<sup>184</sup> En 1920, les Basmachis, des musulmans du Turkménistan, se révoltèrent contre l'Union Soviétique communiste et «athée». Après des années de combats, l'Armée Rouge sous la direction du général Frunze écrasa la révolte.

<sup>185</sup> Brigot et Roy 1988, p.49-50.

believed in the revolution, which was for them, at the same time, a national liberation, whereas the Uzbeks and Tadjiks of today, once in Kabul, rushed to buy Korans, often refused to fight and even encouraged the Afghan to resist. As for the Afghan troops, it is difficult to convince them that they are fighting for the liberation of Afghanistan».<sup>186</sup>

En ignorant ainsi les Musulmans, les Russes se sont privés d'appuis importants et ont même réussi à dresser les Musulmans d'URSS contre eux. Les Soviétiques ont été obligés de retirer leurs troupes musulmanes d'Afghanistan. Cependant, la présence de troupes uniquement européennes renforça chez les Afghans l'idée que les Soviétiques étaient des envahisseurs étrangers et qu'il fallait tout faire pour les expulser.

De la même façon, les Russes n'ont pas réussi à rallier les élites afghanes et les minorités.<sup>187</sup> Historiquement, les Russes ont toujours compté des musulmans parmi leurs élites. En Afghanistan, peu d'élites ont rejoint le Parti Communiste. Les élites étaient en majorité attachées aux traditions et les Russes n'ont pas réussi à les attirer. Même si des chefs de tribu se ralliaient aux Soviétiques, il n'était pas certain que le reste de la tribu suive. Les Soviétiques ont aussi eu peu d'appuis des minorités comme les Turkmènes, les Hazaras et les Nouristanis. Leurs efforts pour les mettre de leur côté sont restés vains. Brigot et Roy reprochent aux Soviétiques de ne pas avoir tenu compte des traditions locales et du poids des structures traditionnelles afghanes. Aucun officier russe parlant les langues locales n'était envoyé en campagne et les musulmans qui pouvaient le faire étaient relégués à des tâches secondaires.<sup>188</sup> Les Soviétiques étaient donc mal organisés pour entretenir des relations durables avec les communautés ethniques de l'Afghanistan.

---

<sup>186</sup> Brigot et Roy 1988, p.50

<sup>187</sup> Ibid, p.48-49.

<sup>188</sup> Ibid, p.80

Plusieurs auteurs ont rapporté le fait que la faiblesse et l'impopularité de l'État afghan a miné l'action des Soviétiques.<sup>189</sup> En se battant pour un régime impopulaire, les Soviétiques se sont aliénés une grande partie du peuple Afghan. Bien que le régime de Karmal était moins rigide et sanguinaire que celui d'Amin<sup>190</sup> et qu'il n'était pas de la même faction<sup>191</sup>, il était toujours associé aux atrocités de Amin. Les résistants ne faisaient aucune différence entre les Parchamis et les Kalquis. De plus, lorsque Karmal a réalisé qu'il ne réussirait pas à convaincre les résistants à se rallier, il a utilisé lui aussi la force.<sup>192</sup> Les Afghans percevaient Karmal comme une marionnette des Soviétiques et malgré tous ses efforts pour rallier les Afghans au nouveau régime, ceux-ci résistèrent. Il faut ajouter que les tensions perpétuelles entre le Kalq et le Parcham finirent par miner l'État afghan.

Le nouveau régime n'avait pas une armée efficace. Comme l'ARVN au Vietnam, l'armée afghane souffrait de plusieurs maux. Premièrement, le gouvernement afghan était tellement impopulaire que beaucoup de soldats désertèrent pour passer chez les rebelles. En septembre 1980, 30 000 soldats afghans avaient déserté.<sup>193</sup> Les Soviétiques ont eu beaucoup de difficultés à stopper l'hémorragie. Les mutineries et les désertions étaient tellement fréquentes dans l'armée afghane que les Soviétiques ne faisaient plus vraiment confiance à leurs alliés afghans. Ils hésitaient à leur confier des armes lourdes,

---

<sup>189</sup> Akram 1996, p.185-186.

<sup>190</sup> Étant à la tête du PDPA à partir de 1979, Amin se comportait de façon très autoritaire avec son peuple. Pour faire passer des réformes, il employait la force. Lorsque la ville de Herat s'est révoltée, il a envoyé l'armée la bombarder puis il a entrepris une vague de répression sans précédents : 25 000 personnes ont trouvé la mort. Les Russes trouvaient Amin trop autoritaire et ont voulu organiser un coup d'État pour mettre Taraki à sa place. Amin a devancé la manœuvre russe et a fait fusiller Taraki. Ce fut une des raisons qui a poussé les Russes à envahir l'Afghanistan. Amin trouva la mort dans l'assaut du palais présidentiel par les Soviétiques. Ceux-ci l'ont remplacé par Babrak Karmal.

<sup>191</sup> Le PDPA comportait deux factions : le Kalq associé à Taraki et à Amin et le Parcham associé à Karmal. Ces deux factions étaient en lutte constante. Le Kalq était en outre plus radical que le Parcham et plus distant des Soviétiques.

<sup>192</sup> Brigot et Roy 1988, p.51.

<sup>193</sup> Urban 1988, p.69; Akram 1996, p.173.



de peur qu'elles ne passent aux mains des rebelles. Cela n'aidait pas à établir un lien de confiance entre Afghans et Russes. De plus, l'armée afghane manquait d'entraînement. Elle se faisait souvent mettre en pièce par les rebelles. L'armée afghane arrivait à peine à contrôler Kaboul et sa région. Le reste du pays n'était pas pacifié. Les résistants se moquaient du gouvernement en allant commettre des attentats dans Kaboul même, et ce malgré les fortifications que les Russes avaient érigées<sup>194</sup>. Cette situation n'était pas sans rappeler le Vietnam.

Certains auteurs ont rapporté le fait que la stratégie soviétique de terreur a causé un traumatisme immense dans la population. Désœuvrés, traumatisés et meurtris, les paysans afghans qui ont subi les foudres d'une armée moderne se sont réfugiés dans les pays voisins.<sup>195</sup> Les Russes ont détruit systématiquement tout ce qui pouvait servir aux paysans. Face à la famine assurée, les paysans n'avaient pas d'autre choix que de partir. La guerre d'Afghanistan a provoqué le plus grand exode de civils depuis la seconde guerre mondiale. Plus d'un million de civils afghans ont péri durant la guerre. Shansab décrit ici le traumatisme des paysans :

«The effects of Soviet and Afghan government terror tactics and deliberate destruction of the agricultural infrastructure have been traumatic to the rural civilian population. The poor peasants, mostly unarmed, have had no chance to fight back against the Soviet military might. Soviet forces have employed the full force of their modern weaponry to punish the people and destroy their basic means of livelihood. Eyewitness account speak of wanton killings, torture, and the deliberate destruction of the agriculture-based economy, resulting in great number of civilian casualties, widespread disease, malnutrition, and, indeed, the looming threat of nationwide famine».<sup>196</sup>

---

<sup>194</sup> Les Russes ont établi autour de Kaboul un important dispositif de sécurité qui consistait en trois ceintures fortifiées. Cela n'a pas empêché les moudjahidin d'y pénétrer tout au long de la guerre pour y commettre plusieurs attentats.

<sup>195</sup> Shansab 1986, p.111-112; Urban 1988, p.109-110.

<sup>196</sup> Shansab 1986, p.111-112.

Un peu comme au Vietnam, les paysans se sont rappelés longtemps des horreurs qu'ils ont subies. Loin de les réduire à la soumission, la terreur russe a cristallisé la haine des Afghans envers les Soviétiques.<sup>197</sup> Nombreux sont les paysans qui ont décidé de se venger des Soviétiques en rejoignant la résistance. Les camps de réfugiés au Pakistan étaient les endroits idéaux pour recruter des résistants. Les réfugiés afghans qui s'enrôlaient dans la résistance étaient résolus à chasser les Soviétiques d'Afghanistan coûte que coûte. La terreur utilisée par les Soviétiques pour faire plier la résistance a donc échoué.

#### 2.4 Conclusion

Il est intéressant de voir comment une guérilla si peu armée, organisée et unie a pu avoir raison d'une armée moderne issue d'une superpuissance. Les Russes avaient pourtant des avantages importants : ils avaient une puissance de feu supérieure, possédaient des armes à la pointe de la technologie et profitaient du manque de cohésion de la guérilla. Pourtant, celle-ci a réussi à défaire l'Armée Rouge. Les Soviétiques étaient incapables de venir à bout des moudjahidin. Ceux-ci étaient très bien implantés dans les campagnes et avaient le soutien de la population. Les Soviétiques ont misé sur la terreur pour tenter d'isoler les guérilleros de la population. Ils croyaient que la terreur amènerait la soumission des zones rebelles. Cette stratégie a eu des effets désastreux sur le pays et s'est retournée à long-terme contre les Russes en raffermissant la volonté de résistance des moudjahidin.

Les moudjahidin ont donc pu profiter des faiblesses de l'Armée Rouge pour lui porter plusieurs coups. Les officiers soviétiques ont mis beaucoup de temps à s'adapter à

---

<sup>197</sup> Shansab 1986, p.117, Bachelier 1992, p.110.

la guerre de guérilla. Les Soviétiques étaient armés pour affronter une autre armée conventionnelle. Leurs équipements (comme les chars par exemple) n'étaient pas adaptés à une guerre anti-guérilla. Ces grandes masses de blindés se mouvaient difficilement et très lentement dans les montagnes afghanes et étaient vulnérables aux attaques des moudjahidin. De façon générale, les différents auteurs qui ont écrit sur le sujet accusent les Russes d'avoir négligé d'étudier leurs expériences de luttes anti-guérilla (comme la révolte des Basmatchis) et celles des autres puissances (la guerre du Vietnam et les guerres anglo-afghanes). Les Russes ont cru comme les Américains qu'avec leur puissance illimitée ils arriveraient à écraser la guérilla.

De plus, la centralisation excessive de l'Armée Rouge et sa bureaucratie étouffante empêchaient les troupes au sol d'avoir un esprit d'initiative et de décision, ce qui est essentiel à une lutte anti-guérilla. Finalement, l'Armée Rouge était en proie à des tensions internes qui nuisaient à son fonctionnement. Elle a tenté tout au long de la guerre d'apporter des améliorations mais elle n'est jamais vraiment parvenue à surmonter ses difficultés. La défaite a été difficile à accepter pour les Russes mais elle leur a néanmoins livré plusieurs enseignements.

## Conclusion

Les guerres du Vietnam et d'Afghanistan ont secoué les états-major américain et russe en plus de troubler la population. Ce fut en effet un rude coup porté à la puissance et au prestige de ces pays. Au delà de la défaite, ces guerres ont suscité une réflexion chez les civils et les militaires. Les enseignements qui se dégagent de ces conflits sont importants et toujours pertinents aujourd'hui.

### 3.1 Des leçons à tirer

Les guerres du Vietnam et d'Afghanistan ont livré plusieurs leçons importantes qui méritent qu'on s'y attarde :

*1. La force brute d'une armée conventionnelle contre une guérilla n'est pas toujours efficace et peut même être contre-productive.*

Utiliser le maximum de force contre une guérilla peut amener des effets indésirables. La force d'une armée conventionnelle est disproportionnée à la taille d'un si petit objectif. Lorsque l'ennemi se cache parmi la population, cela peut être problématique. En livrant un combat contre la guérilla dans des zones densément peuplées, il est évident que des civils soient pris entre deux feux et se fassent tuer. Il s'ensuit alors un exode massif des civils hors des zones de combats.<sup>198</sup> Cette population traumatisée par la guerre oublie rarement les épreuves qu'elle a subies et cristallise sa colère contre l'occupant. La guérilla peut alors exploiter facilement ce sentiment en sa faveur. Par exemple au Vietnam, les bombardements américains sans discrimination sur des villages «suspects» ont provoqué la mort d'un grand nombre de civils innocents. Cela a grandement contribué à attiser la haine contre les Américains. En Afghanistan, la

---

<sup>198</sup> Grinter, Dunn et al. 1987, p.38.

stratégie de terreur utilisée par les Soviétiques a eu un effet terrible sur la population provoquant l'exode d'une grande partie de celle-ci. Cette stratégie a contribué à ancrer un sentiment anti-soviétique parmi la population.

De plus, engager trop d'unités pour combattre la guérilla entraîne évidemment de plus grandes pertes en hommes et en matériel. Par exemple, au Vietnam, la stratégie d'attrition de Westmorland s'est révélée très coûteuse. Les grandes opérations comme Cedar Falls entraînaient de nombreuses pertes qui, à long terme, minaient la volonté du peuple américain de poursuivre la guerre. Les Américains au Vietnam ont ignoré les indications du *Small Wars Manual* qui stipulaient : «Déployez seulement la force nécessaire pour contrer l'ennemi, rien de plus qu'une démonstration de force s'il faut».<sup>199</sup> À l'inverse, les Américains et les Russes ont utilisé toute la force disponible.

*2. Les petites troupes d'élite sont parfois mieux adaptées que les grandes unités pour lutter contre la guérilla.*

Pour éviter le choc brutal de l'action d'une armée conventionnelle sur la population, de petites unités peuvent être engagées. Elles ont prouvé tout au long du conflit vietnamien et afghan qu'elles pouvaient traquer et gêner sérieusement la guérilla. Les autorités militaires ont néanmoins préféré l'utilisation de l'armée régulière. Au Vietnam, les SEALs, les bérets verts et les Marines du CAP étaient parfois plus efficaces pour contrer ou pour limiter l'avance des communistes. L'exemple des pelotons de Marines du CAP a bien démontré que les zones qu'ils contrôlaient tenaient bon et qu'aucun village en leur possession n'était tombé aux mains des Viêt-congs. En Afghanistan, les Spetsnaz ont prouvé leur efficacité dans plusieurs attaques contre la

---

<sup>199</sup> Boot 2002, p.284.

guérilla, entre autres sur ses routes d'approvisionnement. Les Spetsnaz étaient les seuls soldats soviétiques vraiment craints par les moudjahidin.

*3. La terreur seule est inefficace pour mater la guérilla. Un lien de confiance doit être tissé avec la population.*

Utiliser la terreur seulement pour amener la soumission des rebelles et de la population est illusoire. Cela n'enlevait rien à la conviction de la population, bien au contraire. Les Russes ont pu le constater en Afghanistan. Malgré le régime de terreur qu'ils imposaient dans les zones rurales, la résistance était toujours active. Les atrocités du Khad ont fini par discréditer le régime.<sup>200</sup> Au Vietnam, le CAP a été un bel effort pour s'assurer du soutien de la population. Les soldats américains étaient vus comme des protecteurs empêchant l'infiltration des Viêt-congs dans les villages et non comme des envahisseurs. De plus, les soldats du CAP restaient dans les bourgades, ce qui aidait à tisser des liens avec la population. Au contraire, le reste de l'armée américaine faisait souvent brutalement irruption dans les villages, détruisant parfois les habitations, volontairement ou non, et finalement repartait. Elle était perçue par la population comme un envahisseur. Les Viêt-congs pouvaient alors facilement exploiter le sentiment antiaméricain lorsqu'ils repassaient dans le village.

*4. Lutter pour un État impopulaire ne fait que renforcer la haine de la résistance et la suspicion de la population.*

Les guerres du Vietnam et d'Afghanistan ont démontré que lorsqu'un État se bat aux côtés d'un autre qui est impopulaire et tyrannique, celui-ci est rapidement perçu par la résistance comme un oppresseur de plus. Ces guerres ont également démontré que les nombreux programmes d'actions civiques sont inefficaces pour acheter la loyauté d'une

---

<sup>200</sup> Shansab 1986, p.117.

population ou pour réparer les «dommages collatéraux» qu'elle a subis à cause de l'action de l'armée. Un gouvernement peut toujours entreprendre de reconstruire des habitations et des écoles, il ne peut cependant pas effacer aussi facilement les dommages moraux et psychologiques subis par la population suite à des bombardements ou à des exactions. Ce genre de blessures prend beaucoup plus de temps à guérir. Au bout du compte, ce que la population veut c'est une certaine légitimité du gouvernement.

En Afghanistan, le PDPA ne bénéficiait pas de beaucoup de légitimité parmi la population. Lorsque les Soviétiques ont envahi l'Afghanistan, cela a renforcé la colère du peuple afghan. Ils étaient clairement perçus comme des envahisseurs et celui-ci voyait le PDPA comme un régime à la solde de l'URSS. Pour une population très conservatrice, les idées du PDPA étaient assez radicales et ne cadraient pas dans la société afghane. Au Vietnam, le gouvernement du Vietnam du Sud avait plus de légitimité auprès de la population que le PDPA mais il existait tout de même beaucoup d'instabilité et d'opposition interne. En deux ans, il y a eu trois coups d'État militaires.<sup>201</sup> La population en général se sentait exclue des cercles du pouvoir et les dérapages en matière de droits de l'homme étaient fréquents. Malgré la volonté des Américains de démocratiser davantage le gouvernement vietnamien, une bonne partie de la population percevait les Américains comme étant les complices de ce régime. À la manière de ce qui se passa en Afghanistan, le Viêt-cong dépeignait le régime du Vietnam du Sud comme corrompu et à la solde des Américains.

---

<sup>201</sup> Sheehan 1990, p.660.

*5. Il est très difficile de couper efficacement les voies d'approvisionnement en armes et en vivres de la guérilla.*

Malgré la technologie moderne et les bombardements massifs, couper de façon définitive les routes d'approvisionnement de la guérilla est une entreprise très difficile, voire impossible. Il y a toujours une fraction du ravitaillement qui parvient à passer, ce qui permet à la guérilla de survivre car elle n'a pas besoin de beaucoup de matériel pour être active.

Au Vietnam, malgré les bombardements américains sur la piste Hô Chi Minh et la dispersion de nombreux capteurs spéciaux pour suivre le niveau de son trafic, il y avait toujours une partie du ravitaillement qui arrivait à destination.<sup>202</sup> Le reste des besoins du Viêt-cong était acheté sur le marché noir. Les bombardements intenses des Américains n'ont pas donné les résultats escomptés. En Afghanistan, les Soviétiques n'ont pas réussi non plus à couper les voies d'approvisionnement de la guérilla. La frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan était beaucoup trop longue pour être efficacement surveillée. Malgré les bombardements, les embuscades et la dispersion de mines, des caravanes réussissaient malgré tout à trouver des chemins de traverse.

*6. La technologie ne peut pas toujours être utilisée efficacement contre les guérilleros. D'autres moyens doivent être utilisés.*

Nous avons vu précédemment que lors des guerres du Vietnam et d'Afghanistan, les armées américaine et soviétique étaient conçues pour mener une guerre conventionnelle contre d'autres armées mécanisées. Ces moyens n'étaient pas adaptés pour mener une guerre contre une guérilla. Les Russes et les Américains ont tardé à s'ajuster à ce nouveau type d'ennemi. L'utilisation de matériel à la fine pointe de la

---

<sup>202</sup> Lambiotte et Devroye 1980, p.117.



technologie ne permet pas toujours de venir à bout de la guérilla et se révèle parfois inefficace.

Au Vietnam, les Américains ont engagé une grande quantité de chasseurs modernes pour les missions de bombardement mais ceux-ci étaient trop rapides. L'utilisation de plus vieux avions à moteurs à pistons (comme le Skyraider), plus maniables, aurait été plus indiquée.<sup>203</sup> Les services de renseignements étaient aussi trop orientés sur l'ANV alors que la surveillance du Viêt-cong laissait à désirer car ceux-ci utilisaient très peu de moyens de communication modernes comme des radios de campagne. Les systèmes d'espionnage électronique étaient donc peu efficaces contre les Viêt-congs. Une stratégie reposant sur une plus grande quantité d'agents de renseignement opérant sur le terrain aurait été plus indiquée. Le même constat peut être fait sur la guerre d'Afghanistan. Le matériel de reconnaissance électronique russe ne servait à rien puisque les moudjahidin utilisaient très peu de moyens de communication modernes. De plus, l'utilisation de chars modernes contre les moudjahidin a été contrée par le relief accidenté du pays et le piètre état des routes. Une supériorité technologique ne peut donc pas garantir la victoire.

*7. Dans une lutte anti-guérilla, le temps joue pour la guérilla et contre les forces anti-insurrectionnelles.*

La contrainte du temps est très importante dans une guerre anti-guérilla. La guérilla a tout le temps qu'il faut pour mener sa guerre. Les forces anti-insurrectionnelles n'ont pas cette liberté. On attend d'elles qu'elles mènent une guerre courte et victorieuse or, les guerres de guérilla sont rarement courtes. Les pressions internes et externes sur ces États font souvent en sorte que la position devient intenable. L'opinion publique est

---

<sup>203</sup> Komer 1986 p.70-75.

aussi plus sensible aux pertes humaines engendrées par ces conflits. La guérilla pour sa part n'a pas ce genre de considération. Elle est souvent prête à faire de plus gros sacrifices. Son but n'est pas vraiment de défaire les forces anti-insurrectionnelles (sa puissance de feu reste insuffisante) mais plutôt de harceler continuellement l'ennemi pour que sa volonté de combattre soit brisée. Au Vietnam, les lourdes pertes américaines engendrées par la stratégie d'attrition de Westmorland ont peu à peu brisé la volonté américaine de poursuivre la guerre. En Afghanistan, les déboires de l'Armée Rouge ont convaincu les Russes que la guerre ne pourrait pas être gagnée.

*8. La bureaucratie militaire constitue souvent un obstacle à l'adaptation d'une armée à la lutte anti-insurrectionnelle.*

Plusieurs auteurs ont démontré que la bureaucratie militaire a souvent nui à la lutte anti-guérilla, tant au Vietnam qu'en Afghanistan. En effet, elle tend à perpétuer les anciennes habitudes de l'armée et s'adapte très mal à de nouvelles conditions. La bureaucratie souffrait également d'un manque de mémoire institutionnelle, ce qui l'empêchait de prendre en considération des expériences précédentes. Au Vietnam, Komer a dénoncé l'inertie de l'armée américaine.<sup>204</sup> L'armée ne voyait pas vraiment la nécessité d'adapter son équipement et ses tactiques à un nouveau type de conflit car elle percevait la guerre du Vietnam comme une situation temporaire. De plus, elle testait du nouvel équipement finalement peu adapté à une lutte anti-guérilla. En Afghanistan, la rigidité bureaucratique de l'Armée Rouge était pire que celle de l'Armée américaine au Vietnam. Elle était étouffante pour les officiers et empêchait toute leurs initiatives sur le champ de bataille. L'Armée Rouge a mis beaucoup de temps à s'adapter à l'Afghanistan.

---

<sup>204</sup> Komer 1986, p.65-80.

### 3.2 Les leçons du passé ont-elles été retenues?

En constatant la situation actuelle en Irak, il semble que les leçons du Vietnam et de l'Afghanistan ont mal été apprises. Près de deux ans après la fin officielle des combats, la guérilla irakienne est toujours active et ne semble pas prête de s'éteindre.

Le 1<sup>er</sup> mai 2003, au terme d'une campagne éclair contre l'armée irakienne, le président Bush annonçait la fin de la guerre. L'armée irakienne s'était complètement désintégrée. Peu d'unités irakiennes ont engagé le combat mais celles qui l'ont fait ont rapidement été submergées par l'avance des anglo-américains. Alors que les combats majeurs se terminaient et que les Américains occupaient le territoire, une guérilla prenait peu à peu forme à travers tout le pays. La guérilla agissait en effectuant plusieurs attaques, des attentats et plus récemment des enlèvements. La situation est vite devenue critique. Les Américains ont seulement perdu 185 hommes durant la guerre d'Irak, mais depuis la «fin officielle» des combats, les pertes américaines ont dépassé le millier de morts.<sup>205</sup>

Comme en Afghanistan, la guérilla irakienne est très fragmentée. Plus d'une vingtaine de groupes armés sont actifs à l'heure actuelle. Ils proviennent en majorité des Sunnites et des Chiïtes. En effet, les Sunnites étaient traditionnellement plus près du pouvoir central et les Chiïtes ont toujours eu des doutes sur les intentions des Américains à long terme. Les raisons pour lutter contre les Américains sont multiples : il y a les anciens baassistes<sup>206</sup> partisans du président déchu, les nationalistes irakiens et les

---

<sup>205</sup> Isnard, Jacques. 2003. «L'Irak et la guerre «zéro mort» des États-Unis». *Le Monde*, 22 juillet 2003; Legault, Fortmann, Hervouet et al. 2004, p.29-30.

<sup>206</sup> Parti Baas, parti de Saddam Hussein.

extrémistes religieux (Chiites et Sunnites). On retrouve de plus des éléments étrangers qui se sont rajoutés à ces groupes déjà présents, en particulier des militants de Al-Quaïda.<sup>207</sup> La guérilla est donc très hétérogène.

À la fin de la guerre, une grande partie des militaires irakiens sont retournés chez eux avec une grande quantité d'armes : mitrailleuses, lance-grenades, mortiers, missiles sol-air portables, etc. Ces armes se retrouvent aujourd'hui aux mains de la résistance. Les Sunnites sont ceux qui ont le plus «bénéficié» du démantèlement de l'armée irakienne. Une bonne partie des officiers loyaux à Saddam Hussein étaient Sunnites. Ils sont partis avec la majorité des armes et tout leur savoir-faire.<sup>208</sup> Les Chiites comptent aussi quelques groupes armés mais ils n'ont pas la compétence des Sunnites en matière de maniement des armes et leurs attaques sont moins bien organisées.<sup>209</sup> Ils ont néanmoins autant de volonté que les Sunnites comme l'ont démontré les récents combats à Nadjaf<sup>210</sup>.

Comme nous le savons, le chaos s'est vite installé en Irak. La guérilla a deux objectifs.<sup>211</sup> Premièrement, elle veille à ce qu'aucune reconstruction et stabilisation du pays n'ait lieu en maintenant le chaos. Dans ce climat de terreur, aucune reconstruction n'est vraiment possible. Les Américains sont obligés de déplacer des ressources allouées initialement à la reconstruction pour les réorienter vers la sécurité. Deuxièmement, les rebelles tentent d'isoler les Américains du reste de la population. Ils ont multiplié les

---

<sup>207</sup> De la Gorce, Paul-Marie. 2004. «Guerre de l'après-guerre en Irak». *Le monde diplomatique*, avril 2004, p8-9.

<sup>208</sup> Ibid.

<sup>209</sup> Ourdan, Rémy. 2004. «Les Américains nous ont libérés de Saddam, mais ils ont apporté la haine». *Le monde*, 4 juin 2004.

<sup>210</sup> Les Américains ont toutefois eu plus de succès dans la pacification des régions chiites. Suite à de nombreux combats, les Américains ont finalement persuadé Moqtada Al-Sadr, un chef religieux chiite, de dissoudre sa milice (l'armée du Madhi) pour la transformer en parti politique. L'Armée du Mahdi était une des principales milices irakiennes.

<sup>211</sup> Claude, Patrice. 2004. «La stratégie de l'otage». *Le monde*, 4 octobre 2004.

attaques et enlèvements contre des compagnies étrangères œuvrant pour l'armée américaine. Devant ce climat d'insécurité généralisée, un bon nombre de ces compagnies ont cessé leurs opérations en Irak. Certains contingents alliés des Américains quittent le pays. La situation est donc chaotique.

Les Américains ont eu tôt fait de concevoir un plan pour contrer la guérilla et remettre le pays sur ses rails. Premièrement, l'armée américaine devait impérativement ramener la sécurité. Deuxièmement, les services publics devaient être rétablis. Finalement, cela contribuerait à stimuler l'économie et par le fait même amorcer une transition démocratique, la CPA (*Coalition Provisional Authority*) cédant peu à peu ses pouvoirs à un gouvernement civil irakien démocratiquement élu<sup>212</sup>. Les Américains espèrent ainsi vite ramener un retour à la normale.

Le retour à la sécurité, principale étape, est loin d'être acquis. Face à cette situation critique, l'armée américaine continue à utiliser de gros détachements d'hommes pour traquer les insurgés irakiens. Environ 130 000 hommes ont été affectés à cette tâche, soit quatre fois moins que durant la guerre du Vietnam. Depuis 2003, les forces américaines ont lancés des dizaines d'opérations de ratissages à travers l'Irak qui impliquaient souvent plus d'un millier d'hommes<sup>213</sup>. Certaines de ces opérations ont été assez violentes comme celle qui s'est déroulée à Fallouja. La majorité de ces opérations se passent dans des milieux urbains mais certains déploiements ont eu lieu près de la frontière syrienne. Parallèlement à cela, l'armée envoie également de plus petits détachements en patrouille dans certains quartiers chauds pour interpellier des suspects. En juillet 2003 seulement, elle conduisit plus de 2000 patrouilles par jour dans tout le

---

<sup>212</sup> Phillips, David L. 2005. *Loosing Iraq, Inside the Postwar Reconstruction Fiasco*. Westview Press, New York, p.155-161.

<sup>213</sup> La majorité de ces opérations ont été listées sur le site [www.globalsecurity.com](http://www.globalsecurity.com)

pays<sup>214</sup>. Les Américains sont accompagnés dans cette tâche par plus de 30 000 hommes de la nouvelle police irakienne. Cependant, ceux-ci sont mal armés et peu entraînés. Ils ne peuvent donc pas aider convenablement les forces américaines. Malgré tout, les forces de la coalition veulent donc exercer une pression permanente contre les insurgés.

De plus, dans un désir d'éliminer les éléments bassistes du nouvel État irakien, les Américains ont écarté des forces de sécurité irakienne et de l'État tous ceux qui ont appartenu au parti Bass, le parti de Saddam Hussein. Plus de 120 000 Irakiens ont été congédiés de leur travail<sup>215</sup>. Craignant que le nouvel État soit manipulé par des anciens du parti Bass, les Américains décidèrent de tous les écarter. Les nouvelles forces de sécurité devaient donc être purgées de cette façon.

La sécurité tarde à revenir en Irak et la guérilla est toujours active. Les Américains ont agi avec maladresse et répètent des erreurs de la guerre du Vietnam. Premièrement, l'utilisation massive de la force sur des cibles réduites dans des zones densément habitées entraînant invariablement des pertes civiles. Cela suscite évidemment de la rancœur contre l'occupant. Bien que les militaires visent des cibles précises comme par exemple un repère de la guérilla, des erreurs sont fréquentes (surtout si ce repaire est dans une zone densément peuplée). Les consignes de tirs américains sont également trop laxistes, ce qui entraîne inévitablement d'autres victimes. De plus, les répliques américaines sont trop brutales. Les représailles à la suite d'attentats liés à la résistance sont démesurément plus grandes. Anthony Cordesman soutient que :

«L'approche israélienne est souvent le modèle de ce qu'il ne faut pas faire dans une guerre asymétrique. Une réaction militaire puissante et immédiate (...) peut certes

---

<sup>214</sup> Phillips 2005, p.160

<sup>215</sup> Phillips 2005, p.145

produire une victoire tactique, mais le résultat final est d'accroître le soutien politique aux forces hostiles».<sup>216</sup>

Les réactions américaines augmentent donc l'hostilité de la population. À ce titre, l'exemple de Fallouja mérite d'être mentionné.

Fallouja est une ville sunnite très conservatrice. L'élite de cette ville maintenait de bonnes relations avec le gouvernement de Saddam Hussein. Lors de la guerre de 2003, la ville, plutôt que de résister inutilement à l'armada américaine, avait décidé de ne pas opposer de résistance et de laisser entrer les Américains dans la ville.<sup>217</sup> Ils s'y sont installés et ont vite adopté une série de mesures inappropriées à la situation qui eurent tôt fait de mettre le feu aux poudres. Baran explique :

«Les habitants de Fallouja n'ont pas compris pourquoi ces troupes ouvraient aux pillards les portes de dépôts et hangars. Personne n'avait imaginé davantage que les forces de «libération» s'installeraient au cœur de la ville, occuperaient les axes stratégiques, patrouilleraient dans les quartiers résidentiels et survoleraient la ville en hélicoptère, au ras des habitations. Ce dispositif intrusif semblait décalé dans cette ville qui avait explicitement souhaité la paix, où la sécurité et le calme prévalaient. L'installation d'une base américaine dans une école, dont les toits servaient de point d'observation, a fini par échauffer les esprits».<sup>218</sup>

Pour protester contre cette situation, des habitants sont descendus dans la rue manifester contre les Américains. Il y aurait eu une certaine confusion, les troupes américaines pensant qu'elles étaient attaquées, ont ouvert le feu sur les manifestants, tuant plusieurs civils. À partir de là, la ville s'est vite échauffée en plongeant dans la spirale de la violence. En avril 2004, quatre «mercenaires» œuvrant pour une firme privée de sécurité sont tombés dans une embuscade à l'entrée de la ville. Ils ont été tués et leurs cadavres calcinés ont été profanés par une foule en colère avant d'être pendus à un pont. Choqués,

---

<sup>216</sup> Claude 2004, p.14.

<sup>217</sup> Baran, David. 2003. «Quiproquo à Fallouja». *Le monde diplomatique*, juillet 2003, p.18-19.

<sup>218</sup> Baran, David. 2003, p.18-19.

les Américains ont décidé de chercher et de punir les coupables. Une vaste offensive a été lancée sur la ville, faisant 600 morts, en majorité des civils. Au bout de trois semaines, les forces américaines se sont retirées de la ville meurtrie. Les Américains n'ont réussi qu'à augmenter la colère de la population et à solidariser la population chiite aux habitants de Fallouja qui leur accordèrent leur appui politique en leur fournissant des armes et des vivres.<sup>219</sup> Les Américains ont donc empiré la situation.

De leur côté, les Anglais ont adopté une toute autre approche basée sur la modération. Les nombreuses campagnes anti-insurrectionnelles qu'ils ont menées par le passé leur ont enseigné qu'une certaine retenue dans l'usage de la force est de rigueur pour ne pas provoquer et froisser la population. C'est ce que les Américains n'ont pas compris à Fallouja. Les Anglais ont pris part activement au conflit. Ils ont eu notamment la tâche de capturer Bassora, la deuxième plus grande ville d'Irak.<sup>220</sup> Dès que la ville tomba, les troupes britanniques ont vite voulu établir un retour à la normale pour les habitants et ont adopté une attitude conciliante avec les habitants de Bassora. Keegan explique ceci :

«On 8 April the British began to adopt a postwar mode. Anxious to reassure the Shi'a population that they had come to stay, they took off their hamlets and flak jackets, dismounted from their armoured vehicles and began to mingle with the crowds. Soon afterwards General Brims withdrew his armoured vehicles from the city centre althogher, leaving his soldiers to patrol on foot, with orders to smile, chat and restore the appearance of normality. It was an acknowledgement that the war in the south was over».<sup>221</sup>

L'attitude des Anglais se positionnait donc à l'opposé de celle des Américains. Soucieux de ne pas provoquer la population, les Anglais ont soigneusement évité de

---

<sup>219</sup> Cole, Juan. 2004. «Chiites et sunnites unis par le nationalisme». *Le monde diplomatique*, avril 2004, p.11.

<sup>220</sup> Keegan, John. 2004. *The Iraq War*. Key Porter Books, Toronto, p.174-180.

<sup>221</sup> Ibid, p.182.



montrer une présence trop agressive qui aurait été mal interprétée. Les chars et le matériel lourd ont été laissés à l'extérieur de la ville. Les soldats britanniques, patrouillant à pied, ont pris un rôle de policiers en restaurant l'ordre et en mettant fin au pillage. Une fois la sécurité revenue, les Anglais se sont attelés à rétablir les services essentiels comme l'électricité. En septembre 2003, la situation à Bassora était en général revenue à la normale.<sup>222</sup> En faisant preuve de retenue dans l'usage de la force, les Anglais ont réussi là où les Américains ont échoué.

D'autres actions continuent de discréditer les Américains aux yeux des Irakiens. La révélation des cas de torture et de mauvais traitements à la prison d'Abu Grahib<sup>223</sup> a profondément choqué la population et a contribué à compromettre la crédibilité de l'armée américaine.<sup>224</sup> Cette situation est en effet très embarrassante pour elle. La prison fut confiée à un régiment de la police militaire composé en grande partie de conscrits sans aucune expérience dans la détention et l'interrogation des détenus. Poussés par les conseils d'officiers de la CIA, qui leur demandaient de «ramollir» les prisonniers avant leur interrogatoire, les soldats ont vite dépassé les limites de ce qui est acceptable. Des prisonniers ont entre autres été torturés et soumis à des traitements dégradants.<sup>225</sup> Cela rappelle les abus du programme Phénix au Vietnam qui avait choqué la population américaine. En effet, comme à Abu Grahib, les conditions de détention des prisonniers dans les prisons sud-vietnamiennes étaient difficiles et la torture était monnaie courante.

---

<sup>222</sup> Ibid.

<sup>223</sup> Au mois de mars 2004, le journaliste Seymour Herch du New Yorker, suivi par d'autres médias comme CBS, diffusa des séries de photos montrant des prisonniers irakiens de la prison d'Abu Grahib victimes de sévices de la part des soldats américains. L'affaire a été très embarrassante pour le gouvernement et l'armée qui a dû entreprendre une enquête interne (Herch 2004).

<sup>224</sup> Ramonet, Ignacio. 2004. «Images et bourreaux». *Le monde diplomatique*, mai 2004, p.1

<sup>225</sup> Herch M. Seymour. 2004. *Chain of Command, The Road from 9/11 to Abu Ghraib*. Harper Collins Publishers, New York, p.20-34.

La légitimité du gouvernement irakien provisoire est une autre source d'ennuis pour les Américains. Bien que 80% des Irakiens aient bien accueilli la chute de Saddam Hussein (surtout les Chiites et les Kurdes), à peine 2% des Irakiens reconnaissent la légitimité du gouvernement formé par les Américains.<sup>226</sup> Pour la population il s'agit d'un gouvernement à la solde des Américains. La guérilla essaie de miner davantage la crédibilité de ce gouvernement en utilisant de la propagande (comme les exécutions d'étrangers et de «traîtres» mises en scène sur vidéo) et par des attaques répétées sur sa police. La nouvelle police irakienne est en effet une cible privilégiée de la guérilla.

Les Américains ont également fait de mauvais choix concernant la reconstruction de l'État irakien. Comme mentionné précédemment, la CPA (*Coalition Provisional Authority*) a décidé d'exclure tous les anciens baassistes pour la reconstruction de la nouvelle police et armée. Des milliers de militaires ont été démobilisés et n'ont pas été intégrés à la nouvelle police ou à l'armée.<sup>227</sup> À moyen terme, cela pourrait avoir de graves conséquences comme le note ici Keegan :

«The CPA had set its face against enlisting former servants of the Saddam régime but ex-policemen provided the most obvious enlistees. It was Bremer<sup>228</sup> who also decided ill-advisedly on the complete disbandment of the army. A future Iraq would need a properly trained army and there was no better time to establish one than when large numbers of Western troops, model of what post-Saddam soldiers should be, were present on that territory. Bremer, however, was determined to make a clean sweep. As a result, several hundred thousand ex-soldiers were demobilized and turned onto the employment market which could not absorb them. Discontented and unpaid, they easily recruit to the terrorist campaign».<sup>229</sup>

Keegan reproche à l'administration américaine son dogmatisme quant au sort des anciens baassistes et soldats. En excluant tous les anciens baassistes, elle prive l'Irak de

<sup>226</sup> Claude 2004, p.14.

<sup>227</sup> Didiot, Béatrice, Serge Cordellier et al. 2004. *L'État du monde 2005*. La Découverte/Boréal, Montréal, p.214-215.

<sup>228</sup> Paul Bremer. Envoyé spécial du président Bush en Irak à la tête du CPA.

<sup>229</sup> Keegan 2004, p.210.

beaucoup d'expertise. De plus, en écartant les anciens soldats, l'administration américaine se prive de beaucoup d'expérience et surtout, elle pousse des soldats furieux et sans travail dans les rangs de la guérilla qui les recrute volontiers. En somme, Legault affirme que «la dissolution totale de la police et de l'ancienne armée irakienne a créé un vide sécuritaire que les troupes américaines sur le terrain n'ont pas réussi à combler».<sup>230</sup>

La situation militaire en Irak est donc précaire. Les Américains semblent être pris dans un borbier duquel ils ne sont plus capables de sortir. Plusieurs erreurs commises au Vietnam sont répétées en Irak. La puissance américaine peut anéantir un ennemi conventionnel mais peine toujours à vaincre définitivement un ennemi de moindre mesure. Dans le cadre d'une lutte asymétrique, les Américains n'ont pas encore effectué tous les changements nécessaires. Combattre un ennemi disposant d'une armée conventionnelle est une chose, combattre une guérilla en est une autre.

Pourtant, les Américains ont appris de quelques unes de leurs erreurs au Vietnam. Ainsi, ils ont vu qu'une longue guerre d'attrition comme au Vietnam était très coûteuse et vaine.<sup>231</sup> En outre, la conscription s'est révélée comme étant une mesure très impopulaire parmi la population américaine. Les militaires américains ont changé leur façon de voir les choses. Ils ont adopté une autre approche de la guerre, l'approche dite RDO (Rapid, Decisive Operation) qui a pour but de limiter les morts et le temps d'engagement. Cette approche vise à vaincre rapidement l'adversaire par une supériorité technique et numérique.<sup>232</sup> Suivant cette logique, les systèmes de collecte de renseignements sur le champ de bataille et leur traitement a pris une grande importance. De plus, l'utilisation de munitions «intelligentes» permet de mieux cibler les installations ennemies. On rentre

---

<sup>230</sup> Legault, Fortmann, Hervouet et al. 2004, p.29.

<sup>231</sup> Keegan 2004, p.131.

<sup>232</sup> Isnard 2003.

alors dans une sorte de «guerre à distance». La plus grande utilisation de drones<sup>233</sup>, de missiles de croisière et de munitions par guidage laser et par GPS nous laisse penser que ces armes pourraient faire tout le travail des soldats et économiser ainsi des vies humaines, d'où le concept de « guerre zéro mort».<sup>234</sup> La guerre du Golfe en 1991 a montré de manière fulgurante que l'armée américaine pouvait vaincre de façon convaincante une autre armée en portant la guerre directement aux portes de l'ennemi et en limitant ses propres pertes.<sup>235</sup>

Cependant, cette approche s'applique surtout à une guerre conventionnelle et la «guerre zéro mort» est loin de coller à la réalité. L'erreur que plusieurs militaires refont aujourd'hui est de croire que cette supériorité peut vaincre n'importe quel ennemi, y compris une guérilla ou un groupe terroriste. Toute la technologie et la puissance de feu américaine ne sont pas vraiment adaptées à une lutte asymétrique ou à une campagne antiterroriste.<sup>236</sup> Elles ne sont pas bien adaptées pour frapper de très petites cibles. L'Irak d'aujourd'hui en est un bon exemple. De plus, dans une lutte anti-guérilla, la machine ne peut pas totalement remplacer l'homme. Une présence humaine sur le terrain est indispensable pour mener à bien une lutte asymétrique. Le «renseignement humain» est nécessaire dans ce type de conflit.<sup>237</sup> L'étude des guerres du Vietnam et d'Afghanistan est à ce titre très instructive sur la manière de s'y prendre avec un ennemi non-conventionnel. L'histoire nous a livré des leçons qui sont toujours d'actualité aujourd'hui.

---

<sup>233</sup> Avions sans pilote, principalement utilisés pour la reconnaissance. Des drones d'attaque sont en cours de développement. Un d'entre eux a entre autres mené une attaque contre une jeep d'Al-Quaïda au Yémen.

<sup>234</sup> Isnard 2003.

<sup>235</sup> Keegan 2004, p.78-80.

<sup>236</sup> Adam, Bernard. 2004. «Échec de la lutte contre le terrorisme». *Le monde diplomatique*, mai 2004, p.10-11.

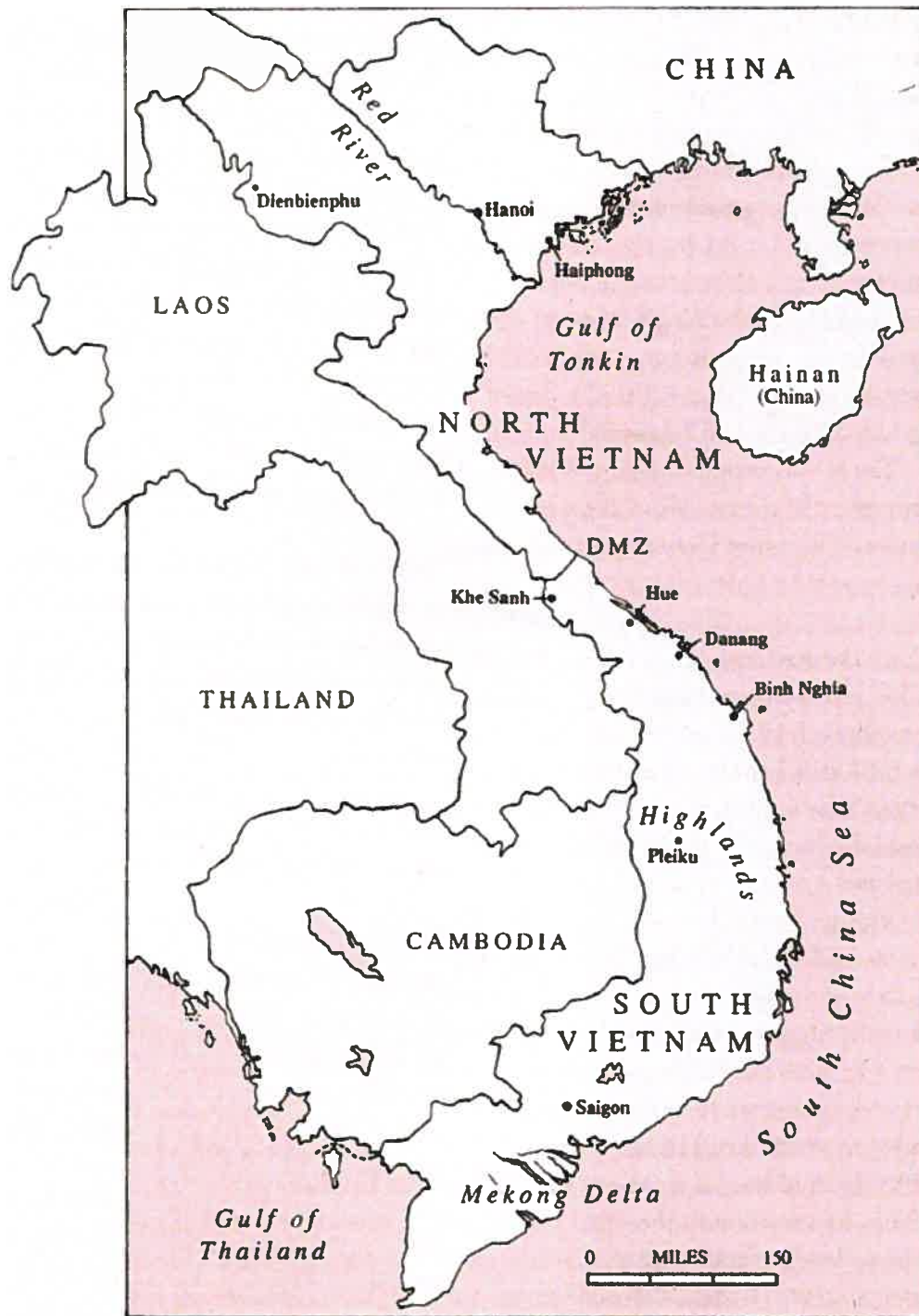
<sup>237</sup> David, Charles-Philippe, et al. 2002. *Repenser la sécurité, Nouvelles menaces, nouvelles politiques*. Fides, Montréal, p.152.

Tableau 1 : Synthèse des différentes campagnes anti-insurrectionnelle

	<i>Expériences américaines précédentes : Haiti, Philippines</i>	<i>Vietnam</i>	<i>Afghanistan</i>	<i>Irak</i>
<b><i>Faculté de rallier la population</i></b>	Plusieurs programmes d'actions civiques ont été implantés ainsi que des politiques dans le but d'acquérir la loyauté de la population.	Plusieurs programmes d'actions civiques ont été entrepris pour acheter la loyauté de la population. Cependant, les bombardements dus au «friendly fire» ont aliénés la population rurale du gouvernement de Saïgon et des Américains.	Des efforts ont été faits pour rallier les chefs de tribu mais les relations avec la population n'ont jamais été bonnes. Les Russes étaient perçus comme des envahisseurs. Les raids de terreur soviétiques ont provoqués la haine des Afghans envers les Russes.	Plutôt mauvaises, beaucoup d'Irakiens ont été reconnaissants aux Américains de les avoir libérés du joug de Saddam Hussein mais le manque de discernement des Américains et l'insécurité ambiante ont augmenté l'insatisfaction de la population
<b><i>Forces de police locales</i></b>	Quelques forces de police locales accompagnaient les Américains dans leurs tâches	Peu armées et entraînées	Peu, beaucoup de cas de désertion	Peu entraînées et mal armées, la «débassification» du pays a fait perdre beaucoup d'expertise au pays
<b><i>Taille des opérations militaires</i></b>	Petites, patrouilles et démonstration de force, fonction policière des Marines	Opérations massives au détriment de petites unités comme les CAP	Grandes opérations de ratissage avec l'utilisation maximale de la force, certains usages de commandos spécialisés (Spetsnaz)	Grande utilisation de la force, opérations coup de poing (Falouja), utilisation également de plus petites troupes pour certaines opérations

<i>...suite</i>	<i>Expériences américaines précédentes : Haiti, Philippines</i>	<i>Vietnam</i>	<i>Afghanistan</i>	<i>Irak</i>
<b><i>Faculté d'adaptation au conflit</i></b>	Bonne adaptation, les forces américaines ajustèrent leur armée en fonction de la guérilla, beaucoup de renseignements ont été consignés dans le «Small Wars Manual»	Faible, beaucoup de résistance de la bureaucratie militaire, certaines initiatives comme les CAP ont été abandonnées au détriment d'une guerre conventionnelle	Beaucoup de résistance, rigidité bureaucratique, les Russes percevaient cette guerre comme un conflit conventionnel comme la 2 <sup>e</sup> guerre mondiale	Faible faculté d'adaptation, la bureaucratie militaire et le CPA prend de mauvaises initiatives, (ex. la débassification)
<b><i>Capacité de couper les voies d'approvisionnement de la guérilla</i></b>	Relativement bonne	Malgré la technologie, faible	Faible, malgré les champs de mines et les embuscades	Faible, la guérilla utilise principalement des armes provenant de l'ancienne armée irakienne

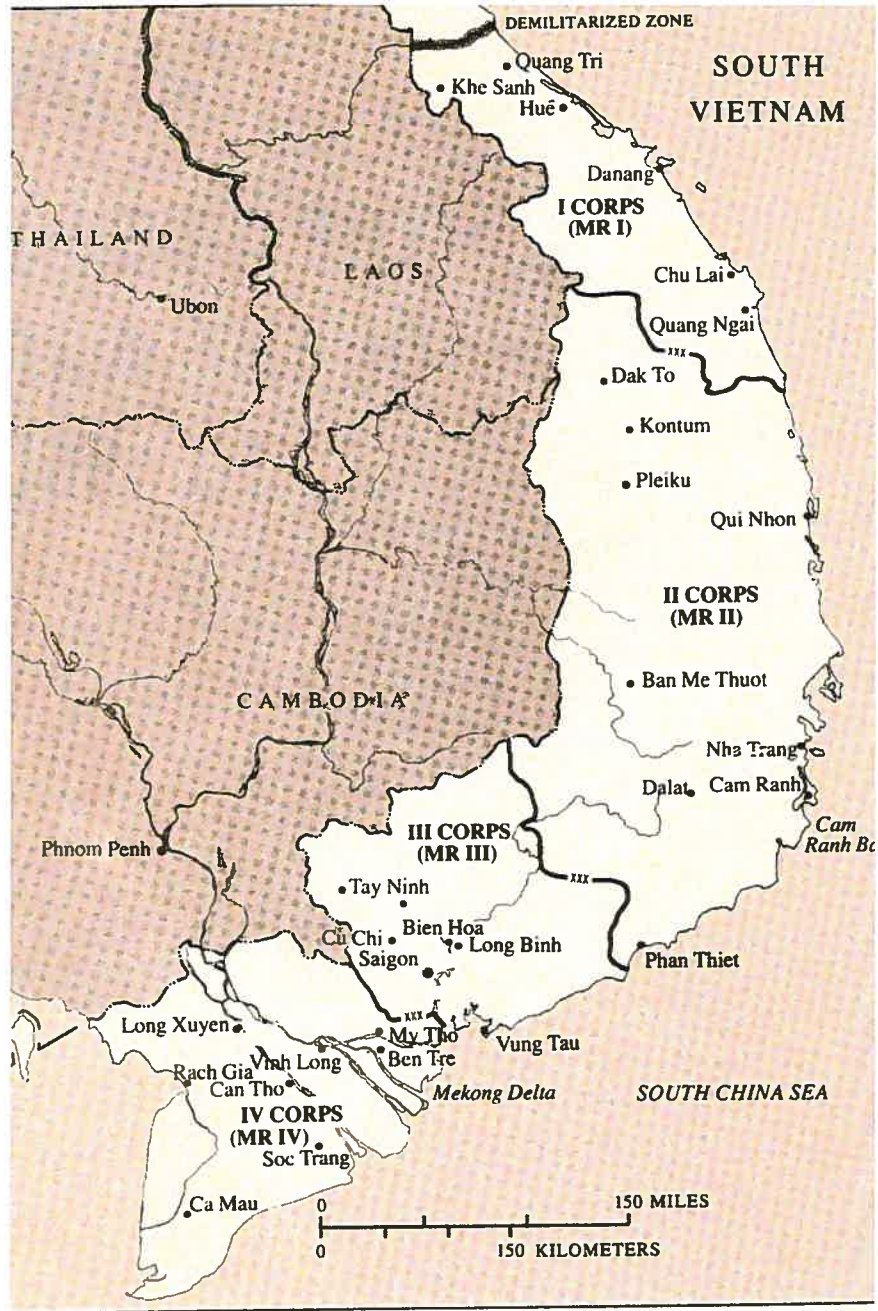
Annexes  
Carte 1



MAP 13.1 Indochina, circa 1965

Source : Boot 2001, page 298

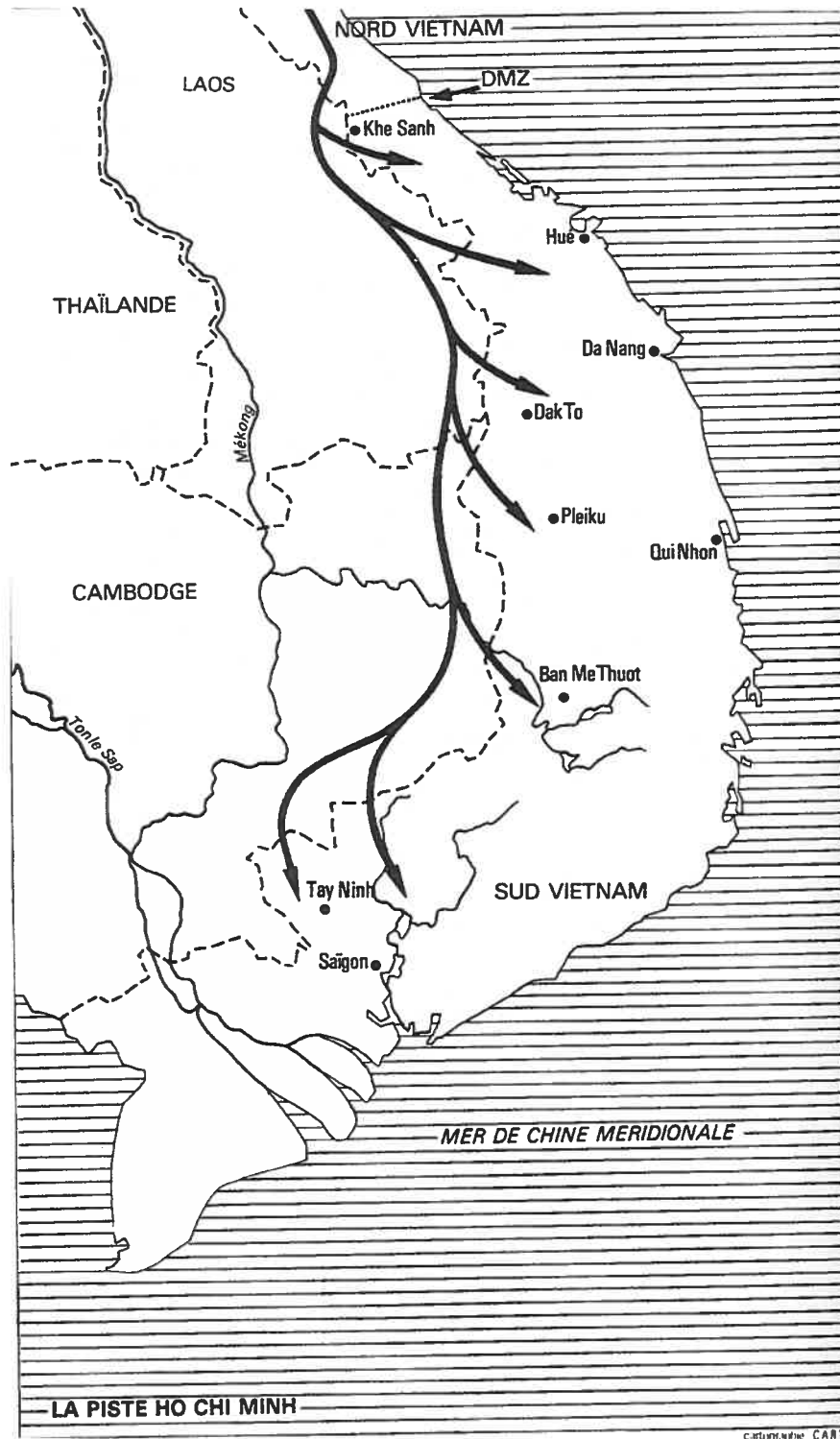
Carte 2



Source : Kolko 1985, p.12

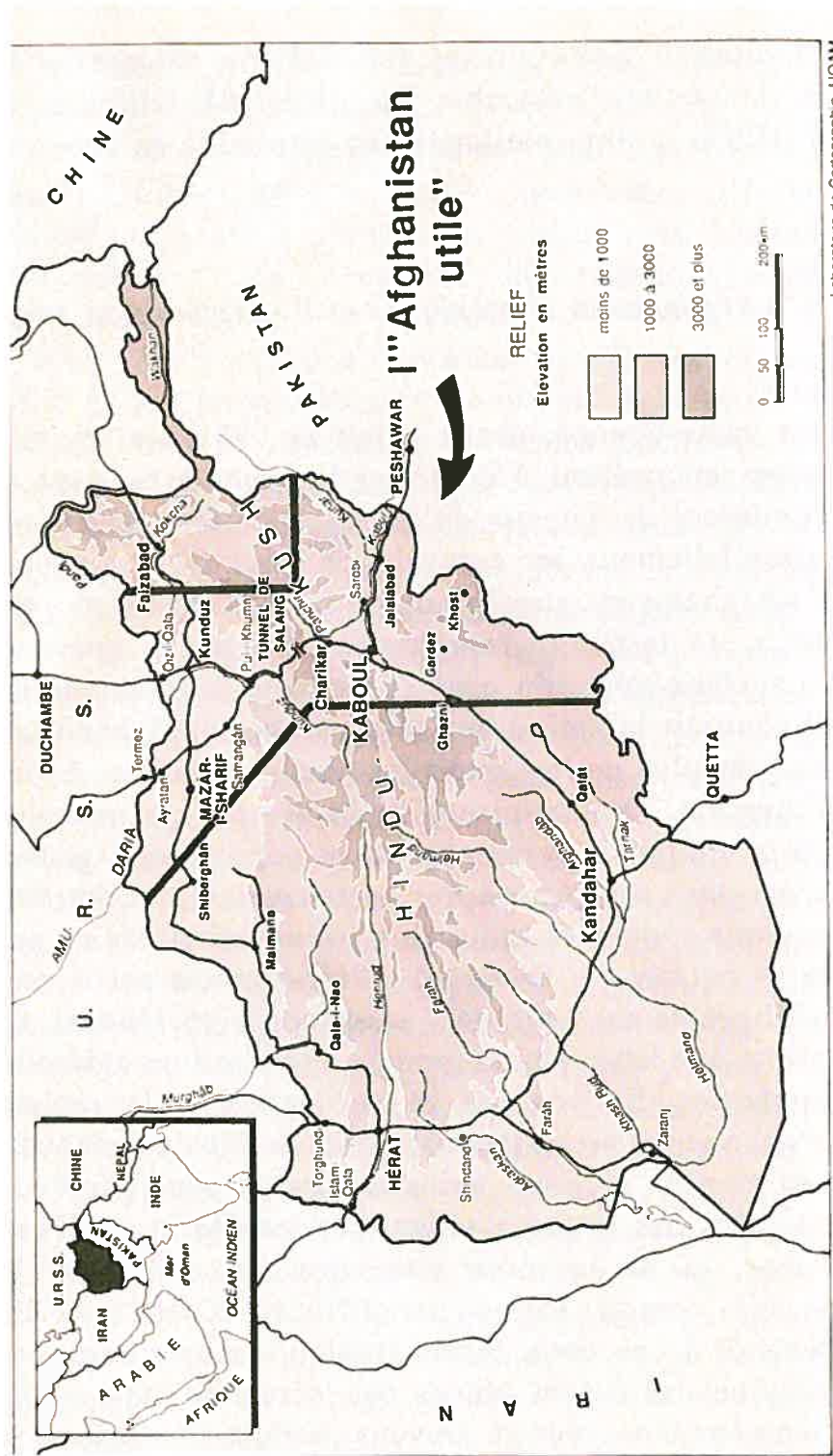


Carte 3



Source: Karnow 1983, p.196

Carte 4

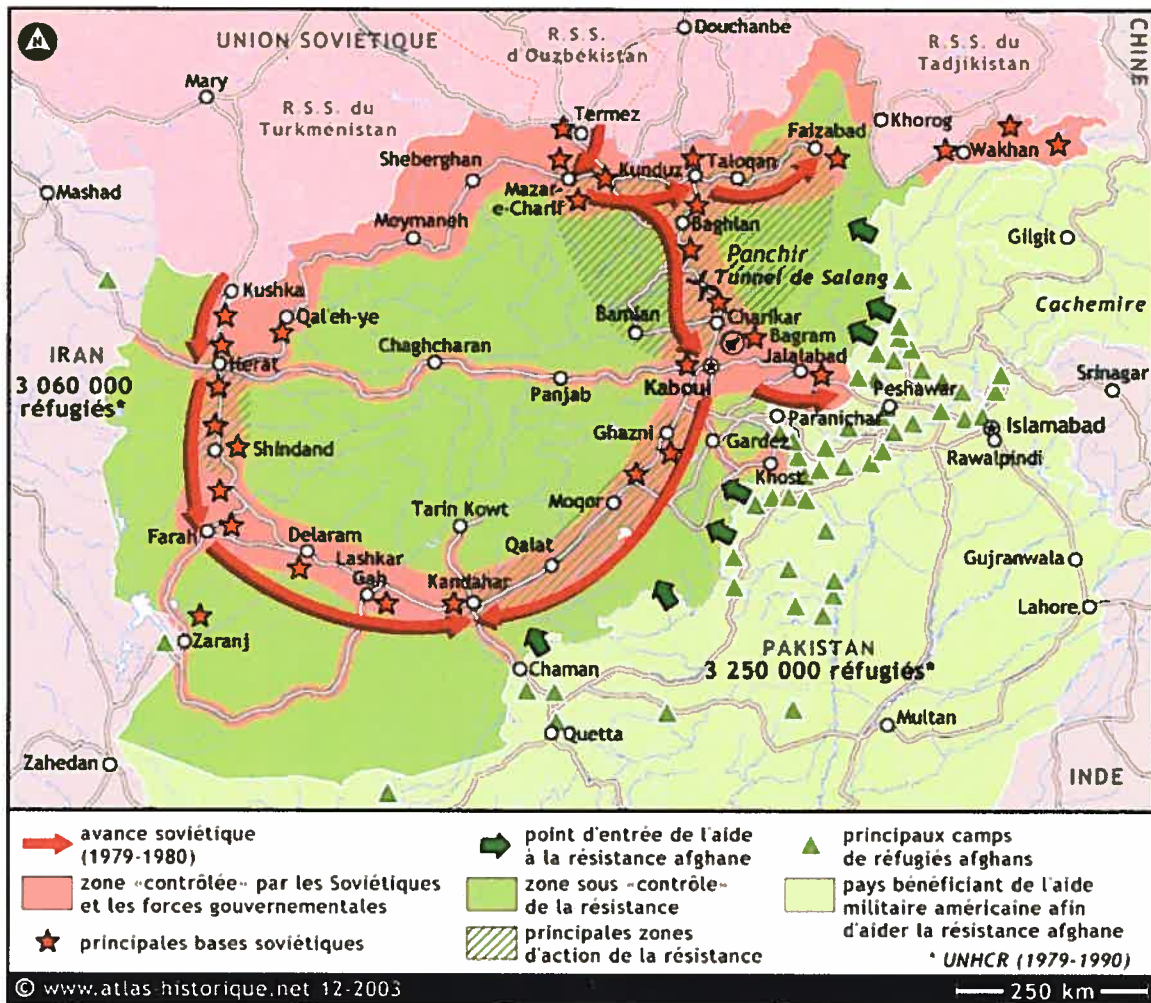


Laboratoire de Cartographie, UOAM

Mare Deschamps

Source : Lévesque 1990, p.182

Carte 5



## Bibliographie

- Adam, Bernard. 2004. «Échec de la lutte contre le terrorisme». *Le monde diplomatique*, mai 2004, p.10-11.
- Akram, Assem. 1996. *Histoire de la guerre d'Afghanistan*. Éditions Balland. Paris, 636p.
- Amstutz, J. Bruce. 1986. *Afghanistan, the first Five Years of Soviet Occupation*. National Defense University, Washington. 545p.
- Andradé, Dale. *Ashes to Ashes: the Phoenix Program and the Vietnam War*. Lexington Books, Lexington, 331p.
- Arnold, Anthony. 1982. *Afghanistan, the Soviet Invasion in Perspective*. Hoover Institution Press, Stanford, 126p.
- Bachelier, Eric. 1992. *L'Afghanistan en guerre, la fin du grand jeu soviétique*. Presses universitaires de Lyon, Lyon, 130p.
- Baran, David. 2003. «Quiproquo à Fallouja». *Le monde diplomatique*, juillet 2003, p.18-19.
- Baumann, Robert F. 1993. *Russian Unconventional Wars in the Caucasus, Central Asia and Afghanistan*. Leavenworth Papers, Fort Leavenworth, 217 p.
- Baylis, John et al. 2002. *Strategy in the Contemporary World*. Oxford University Press, Bath, 357p.
- Beckett, Ian et al. *The Roots of Counter-Insurgency, Armies and Guerilla Warfare, 1900-1945*. Blanford Press, London, 159p.
- Beckett, Ian et John Pimlott. 1985. *Armed Forces and Modern Counter-Insurgency*. St-Martin's Press. New York, 232 p.
- Bishara, Marwan. «L'ère des conflits asymétriques», *Le monde diplomatique*. Octobre 2001, p.20-21.
- Brigot, André et Olivier Roy. 1988. *The War in Afghanistan*. Harvester-Wheatsheaf, Hermel Hempstead, 157p.
- Broughton, Jack. 1978. *Les crêtes de la mort*. Flammarion, Évreux, 279p.
- Brown, Louise T. 1991. *War and Aftermath in Vietnam*. Routledge, Londres, 295p.

- Boot, Max. 2002. *The Savage Wars of Peace, Small Wars and the Rise of American Power*. Basic Books, New York, 352p.
- Cable, Larry, E. 1986. *Conflicts of Myths, The Development of American Counterinsurgency Doctrine and the Vietnam War*. New York University Press. New York, 307 p.
- Chaliand, Gérard. 1981. *Rapport sur la résistance afghane*. Berger-Levrault, Paris, 163p.
- Chaliand, Gérard. 1994. *Stratégies de la guérilla*. Payot, Paris, 937p.
- Clarke, Jeffrey J. 1988. *Advice and Support, the Final Years : 1965-1973*. Center of military History, Washington. 561p.
- Claude, Patrice. 2004. «La stratégie de l'otage». *Le monde*, 4 octobre 2004.
- Cole, Juan. 2004. «Chiïtes et sunnites unis par le nationalisme». *Le monde diplomatique*, avril 2004, p.11.
- Cordesman, Anthony, Wagner, Abraham R. 1990. *The Lessons of Modern Wars, Volume III. The Afghan and Falkland Conflicts*. Westview Press, Boulder, 469p.
- Cordovez, Diego et Selig S. Harrison. 1995. *Out of Afghanistan, The Inside Story of the Soviet Withdrawal*. Oxford iversity Press. Oxford, 450p.
- David, Charles-Philippe, et al. 2002. *Repenser la sécurité, Nouvelles menaces, nouvelles politiques*. Fides, Montréal, 316p.
- De la Gorce, Paul-Marie. 2004. «Guerre de l'après-guerre en Irak». *Le monde diplomatique*, avril 2004, p.8-9.
- Didiot, Béatrice, Serge Cordellier et al. 2004. *L'État du monde 2005*. La Découverte/Boréal, Montréal, 672p.
- Francheschi, Patrice. 1984. *Guerre en Afghanistan*. Table ronde, Paris, 273p.
- Galeotti Mark. 1995. *Afghanistan, The Soviet Union Last War*. Frank Cass, Londres. 242p.
- Géré, Francois. 2000. *Dictionnaire de la pensée stratégique*. Larousse, Paris, 318p.
- Geirt, Van. 1971. *La piste Ho Chi Minh*. Éditions spéciales, Paris, 341p.

- Girardet, Edward R. 1985. *Afghanistan, The Soviet War*. Croom Helm, Londres, 259p.
- Grau, Lester W, Michael Gress et al. 2002. *The Soviet-Afghan War, How a Superpower Fought and Lost*. University Press of Kansas, Lawrence, 364p.
- Grinter, Lawrence E., Peter Dunn et al. 1987. *The American War in Vietnam. Lessons, Legacies, and Implications for Future Conflicts*. Greenwood Press, New York.
- Hammond, Thomas T. 1984. *Red Flag Over Afghanistan*. Westview Press, Boulder, 262p.
- Hennessy, Michael A. 1997. *Strategy in Vietnam, The Marines and Revolutionary Warfare in I Corps, 1965-1972*. Preager Publishers, Westport, 210p.
- Herch M. Seymour. 2004. *Chain of Command, The Road from 9/11 to Abu Ghraib*. Harper Collins Publishers, New York. 394p.
- Huldt, Bo et Erland Jansson. 1988. *The Tragedy of Afghanistan*. Croom Helm, Londres, 270p.
- Isnard, Jacques. 2003. «L'Irak et la guerre «zéro mort» des États-Unis». *Le Monde*, 22 juillet 2003.
- Kakar, M. Hassan. 1995. *Afghanistan, The Soviet Invasion and the Afghan Response*. University of California Press, Berkeley, 380p.
- Karnow, Stanley. 1983. *Vietnam, a History*. The Viking Press, New York, 752p.
- Keegan, John. 2004. *The Iraq War*. Key Porter Books, Toronto, 254p.
- Kelly, Francis J. 1973. *US Army Special Forces*. Department of the Army, Washington, 226p.
- Kolko, Gabriel. 1985. *Anatomy of a War*. Pantheon Books, New York, 628p.
- Komer, Robert W. 1986. *Bureaucracy at War*. Westview Special Studies in National Security and Defense Policy, Boulder, 174p.
- Kopets, Keith F. 2002. «The Combined Action Program: Vietnam». *Military Review*. Juillet-Août 2002.
- Laqueur, Walteur. 1984. *Guerilla Warfare, a Historical and Critical Study*. Transaction Publishers, 462 p.

- Lambiotte, Anne-Francoise et Claude Devroye. 1980. *Histoire des guerres du Vietnam*. Elsevier Séquoia, Paris, 248 p.
- Legault, Albert. Fortmann, Michel. Gérard Hervouet et al. *Les conflits dans le monde 2003*. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 230p.
- Le Quang, Gérard. 1973. *La guerre américaine d'Indochine*. Paris, Éditions universitaires, 221p.
- Lévesque, Jacques. 1990. *L'URSS en Afghanistan*. Éditions Complexes, Campin, 282p.
- Metge, Pierre. 1984. *L'URSS en Afghanistan*. Cirpes, Paris, 185p.
- Moyar, Mike. 1997. *Phoenix and the Birds of Prey. The CIA's Secret Campaign to Destroy the Viet Cong*. Naval Institute Press, Annapolis, 416p.
- McChristian, Joseph A. 1974. *The Role of Military Intelligence 1965-67*. Department of the Army, Washington, 182 p.
- Ourdan, Rémy. 2004. «Les Américains nous ont libérés de Saddam, mais ils ont apporté la haine». *Le monde*, 4 juin 2004.
- Paret, Peter et al. 1986. *Makers of Modern Strategy*. Princeton University Press, Princeton, 939p.
- Penycate, John, Tom Mangold. 1986. *Les tunnels de Cu Chi*. Albin Michel, Paris, 290p.
- Phillips, David L. 2005. *Loosing Iraq, Inside the Postwar Reconstruction Fiasco*. Westview Press, New York, 292 p.
- Ploger, Robert R. 1974. *US Army Engineers 1965-1970*. Department of Army, Washington, 240p.
- Portes, Jacques. 1993. *Les Américains et la guerre du Vietnam*. Éditions complexes, Bruxelles, 359p.
- Purdum, Todd S. et al. 2004. *A Time of our Choosing, America's War in Iraq*. Times Books, New York, 329 p.
- Pustay, John S. 1965. *Counterinsurgency Warfare*. The Free Press. New York, 236 p.

Ramonet, Ignacio. 2004. «Images et bourreaux». *Le monde diplomatique*, mai 2004, p.1

Raza, M. Maroof. 1995. *Low Intensity Conflicts, The New Dimension To India's Military Commitments*. Kartikeya Publications, Meerut, 91p.

Shansab, Nasir. 1986. *Soviet Expansion in the Third World, Afghanistan: a Case Study*. Bartleby Press, Silver Spring, 190p.

Sheehan, Neil. 1990. *L'innocence perdue*. Édition du Seuil, Paris, 655p.

Sommier, Isabelle. 2000. *Le terrorisme*. Flammarion, Paris, 128p.

Thompson, Robert. 1969. *No Exit from Vietnam*. Chatto and Windus, Londres, 208p.

Urban, Mark. 1988. *War in Afghanistan*. St-Martin's press, New York, 337p.

Valenta, Jiri. 1980. «From Prague to Kabul: The Soviet Style of Invasion». *International Security*, vol.5, no.2, automne 1980.

Valentine, Douglas. 1990. *The Phoenix Program*. William Morrow and Company inc. New York, 479p.

Victor, Jean-Christophe. 1983. *La cité des murmures, l'enjeu afghan*. Jean-Claude Lattès, Paris, 335p.

Walton, C. Dale. 2002. *The Myth of Inevitable U.S. Defeat in Vietnam*. Frank Cass, Portland, 176p.

Yousaf, Mohammad et Mark Adkin. 1992. *The Bear Trap*. Leo Cooper, Londres, 243p.

Sites internet:

Igloo white

Site consulté le 4 novembre 2004

[www.constantvzw.com/vj4/gdop/gv/white/igloof.html](http://www.constantvzw.com/vj4/gdop/gv/white/igloof.html).

Global Security

Site consulté le 10 octobre 2005

[www.globalsecurity.com](http://www.globalsecurity.com)



